LA TABLE RONDE

JUILLET 1949

SOMMAIRE

VALERY LARBAUD :
Le palais de cristal 1059

ORTEGA Y GASSET :
L'amour chez Stendhal 1065

FRANÇOIS MAURIAC :
Lettre V,
à propos d'un attentat contre *Carmen* 1085

HANS PAESCHKE :
Nihilisme des lettres allemandes d'aujourd'hui? 1089

NOËL DEVAULX :
Au jardin de mon père 1111

La justice politique

JEAN SCHLUMBERGER :
Regards sur le procès Pétain 1128

THIERRY MAULNIER :
Les deux morales 1144

La typhoïde aux Ternes
par HENRI CALET 1155

CHRONIQUES

LECTURES

ALBERT-MARIE SCHMIDT :
Humanisme chrétien 1160

HUGUES FAVART :
Quelques recettes du roman contemporain 1164



CLAUDE ELSEN :
Les masques d'Uranus 1169
ROGER NIMIER :
Journées de lecture 1174

SPECTACLES

MARCEL SCHNEIDER :
Montherlant, ses personnages et le public 1178
JACQUES TOURNIER :
Le scénariste a toujours raison 1180

PROMENADES

FRANCIS DUMONT :
Les pendus de Damas 1184
CHRISTIAN COFFINET :
Place Maubert 1186
LUCIEN PORÉE :
Journal imaginaire 1191
BORIS BOUÏEFF :
Pays de rigueur 1199

★

FRANÇOIS NICARD :
Les lignes du mois 1207

ÉTUDE ET DOCUMENT

BERNARD CHAMPIGNEULLE :
Le drame de l'art moderne 1215

LE PALAIS DE CRISTAL

Ma seconde visite au Palais de Cristal fut, je m'en souviens bien, encore plus riche de sensations que la première. Deux influences s'y firent sentir en moi, plus fortes peut-être que jamais auparavant dans le cours de mes voyages et de mes résidences : celle du temps et celle de la solitude. Cependant, à l'ordinaire, j'échappe à la première, et je suis rebelle, plus que la moyenne des gens, à la migraine des temps lourds, à l'énervement des orages, à la stupidité des grandes chaleurs. J'en souffre, mais d'une façon toute physique et grossière, où la délicatesse des nerfs n'est pour rien, et qui, par conséquent, n'atteint pas l'âme. Cette aptitude à subir profondément les mouvements de l'atmosphère est, dit-on, très grande et souvent terrible chez les fous; mais elle est aussi très vive chez la plupart des femmes, et, chez les poètes, elle est raffinée, naturelle, exquise. Or, j'en suis malheureusement dépourvu, et, par là même, les jouissances qu'elle donne me sont refusées. Mais j'y supplée de moi-même, et au lieu que le vent d'automne, l'agitation des tempêtes, l'angoisse d'un vaste ciel gris viennent refléter en moi leurs troubles ou leur muette tristesse, c'est moi qui les sollicite, c'est moi qui volontairement délivré de mes soucis du moment, leur ouvre mon âme, comme on ouvre une fenêtre, au fond d'une campagne perdue, sur un paysage sourd et sévère de novembre.



J'étais justement revenu au Palais de Cristal, pour y passer tout ce long après-midi d'automne, loin du Strand et de Piccadilly dont le tumulte ne faisait qu'accroître mille peines, mille indécisions, d'un ordre tout intime, et que je voulais, pendant quelques heures au moins, oublier. Je me trouvais donc dans la disposition d'esprit nécessaire pour goûter pleinement cette « touchante mélancolie » dont j'ai parlé déjà : un fond d'ennui dormant pour refléter l'ennui mouvant des jardins et du ciel, que les grandes rafales du vent d'ouest, ce jour-là, agitaient ensemble et faisaient vivre pareillement, les hautes têtes des arbres s'inclinant dans le sens de la fuite des nuages.

Enfin aucun ami ne m'accompagnait dans cette promenade entreprise pour être plus seul avec moi-même; c'était un jour de semaine, et la crainte de la pluie avait fait désert ce lieu peu fréquenté d'habitude dans la journée; il n'y avait pas vingt personnes éparses sur cette immense étendue de pelouses, de bosquets, de pièces d'eau; et aucun des êtres qui me sont chers, aucun parent, aucun ami ne me savait, à ce moment, en ce point précis du Monde : j'étais prodigieusement seul.

Par lui-même, l'automne est une solitude : je me sentais donc doublement solitaire. C'est un sentiment qui m'est assez familier : l'habitude des voyages, des longs séjours loin de tout ce qui rappelle l'intimité du chez-moi, a même fini par me le rendre agréable : c'est une peine non dépourvue de douceur parce qu'elle est générale, infinie, vraie, semblable à la peine éternelle qui est la trame de la vie. Je l'ai déjà exprimée, et plus spontanément.

C'est une courte poésie, qui date de mon adolescence, je l'ai gardée dans mon souvenir, bien qu'elle me plaise peu, et je me permets de la transcrire ici, sans y rien changer.

SCHEVENINGEN. MORTE-SAISON.

Dans le clair petit bar aux meubles bien cirés,
Nous avons longuement bu des boissons anglaises :
C'était intime et chaud, sous les rideaux tirés.
Dehors le vent de mer faisait trembler les chaises.

On eût dit un fumoir de navire ou de train :
J'avais le cœur serré comme quand on voyage;
J'étais tout attendri, je me sentais lointain,
J'étais comme un enfant plein d'angoisse et très sage.

Cependant, tout était si calme autour de nous!
Des gens, près du comptoir, faisaient des confidences...
Ah! comme on est petit, comme on est à genoux,
Quelquefois, devant Dieu, Heine et la Mer immense!

La Haye, 29 septembre 189..

La fin est déplorable, je le sens bien cependant; ce furent des fragments de Heine, des strophes de la Nordsee, qui chantèrent en moi leur chant âpre et divin, tandis que je suivais à pas irréguliers la vaste terrasse qui sert de socle au Palais de Cristal, et domine l'ampleur des parcs jusqu'à l'horizon gris et confus. Car je ne m'attardais guère dans l'intérieur du palais; la longue terrasse m'attirait bien trop. Mais j'aurais pu, devant cette nature tourmentée, me réciter plutôt à mi-voix, l' « Ode au vent d'Ouest » :

Destroyer and preserver; hear, O hear!

Je connais beaucoup de gens aux lèvres desquels ces vers fussent naturellement venus. Pourtant, selon moi, les poèmes de Shelley nous sont en général moins présents devant les phénomènes du monde visible que ceux d'autres

poètes moins profonds; cela tient peut-être à ce qu'ils renferment presque toujours une pensée philosophique morale ou sociale, qui parle d'abord à l'esprit plus fortement qu'à l'âme, Heine, plus sensuel, exprime mieux la simple nature. Enfin l'image de l'océan me hantait : la terrasse elle-même me rappelait assez bien les interminables quais d'Ostende ou le célèbre remblai des Sables-d'Olonne, par son lourd et solitaire parapet, ses bancs de fer rivés au bitume du sol, cette aridité de pierres et de ciment où quelques pauvres massifs de fleurs achevaient de se dépouiller sous l'effort des rafales aux coups brusques, ininterrompues. Le bruit, près et loin, du large vent, ce chant lugubre qu'il semble porter en lui-même, dix mille cimes d'arbres bruissantes, geignantes, hurlantes, c'était la clameur de la mer par les gros temps qui précèdent l'hiver. Pour en avoir l'illusion complète, il suffisait de fermer les yeux ou, mieux, de les tenir levés vers le ciel, où l'activité, la hâte farouche des nuages rappelaient ces interminables déroutes de cieux gris et de cieux noirs que les grands ouragans du large poussent sans trêve, pendant des semaines, au-dessus des villes assombries, tassées et mornes sur les rivages.

La contemplation même de cet océan de verdures ne rendait que plus fantastique cette impression; tout, autour de la terrasse, était désordre et tempête : des sifflements inattendus, des craquements venus on ne sait d'où, faisaient des variations bien en harmonie avec le thème gigantesque de l'ouragan : tout à coup, une pièce de bois grinçait et s'abattait avec un craquement bref, des papiers crissaient en se poursuivant sur le sol dur; dans les lointains des clairières râlaient, des cavernes surgissaient, des ravins tonnaient comme des conques. Par contraste, sur la terrasse, au bas de laquelle venait mourir cette immensité de cris, on éprouvait un sentiment de sécurité, de paix et de calme qui ne laissait de tout cela qu'une vague sensation d'angoisse et de splendeur.

Quoi de plus doux au cœur que la vue d'un honnête homme qui se promène seul dans un parc ombragé? Je m'imagine que je suis cet honnête homme, et que ma conversation est celle d'un honnête homme, et je veux jouir infiniment des feuillages, de l'après-midi, et des paroles italiennes que je prononce à mi-voix... Occupé de cette innocente façon, je me dirigeais par une allée paisible, pour la première fois vers le Labyrinthe, à ma troisième visite au Palais de Cristal.

Ce fut une des dernières belles journées de l'automne 190.. Je le vis se prolonger en France, et mourir en Saxe au sein d'un hiver somptueux; mais je ne retrouvai plus le ciel bleu légèrement strié d'or jaune de cet après-midi au Palais de Cristal. Toute la nature portait l'empreinte d'une maturité qui touche à sa fin. Elle apparaissait comme un deuil brillant où deux couleurs dominaient : l'or et l'azur : les arbres jaunis par les rayons du soleil tendaient sur le fond délicat du ciel mille lourds rameaux d'or, tandis qu'entre les allées de sable clair et les pelouses couvertes de feuilles tombées, les pièces d'eau reflétaient uniment le bleu uni du ciel. Et ce grand soleil, qui, ce jour-là, resplendissait par-delà le Monde, éclairant de nobles lueurs, au hasard de l'étendue, les voiles des barques sur les mers, et les ailes des oiseaux de mer perdus dans l'immensité, ici se reposait longuement, presque immobile, aux carrefours éblouissants des sentiers, ou dans le secret des sous-bois et des bosquets, mêlé aux douces feuilles mortes. Cela est un soir de victoire définitive, on en porte la nouvelle au Prince, et toutes les glorieuses armées, en bel arroi, avec leurs bannières brillantes, et leurs mille manteaux superbes, se retirent au sein du royaume. Cela est un jour d'apaisement, semblable à une page de manuscrit enluminée d'or et de bleu clair, un jour fait pour être un des grands jours de l'Histoire.

Hélas, il n'aura pas eu sa consécration : il aura lui doucement et rentrera sans bruit dans l'éternité. Du moins n'aura-t-il éclairé pour moi que des aspects d'un charme sévère d'où l'amertume de la vie était exempte. Si loin en effet de la Réelle Amertume de la vie! séparé d'elle par ce fastastique palais et un empire de jardins. Car les jardins ont ce pouvoir mystérieux : l'humanité y place les temps heureux de son origine, ils y construisaient des républiques idéales, justement parce qu'ils n'y voyaient pas la réelle amertume de la vie; et le plus grand roi qu'on ait vu s'est fait construire des jardins pour y passer sa royale existence. Mais, au-delà de cette immensité, l'immensité de Londres est étendue; et, par le contraste de la rue hurlante et ronflante que me présente ma pensée, avec une de ces allées solitaires où le sable crie à peine sous les pas des promeneurs, voici que me frappe d'un grand coup au cœur la Réelle Amertume de la vie. Brutalement la rue populeuse se dresse devant nous. Son enseignement est austère, et, sous les nuits pleines d'étoiles, les villes existent, lumineuses, avec de la douleur et du mal.

VALERY LARBAUD.

L'AMOUR CHEZ STENDHAL

Stendhal avait la tête pleine de théories; mais il n'avait pas les dons du théoricien. En ceci, comme sur d'autres points, il ressemble à notre Baroja, qui, à toute question, réagit d'abord sous une forme doctrinale. L'un et l'autre, à les regarder sans la prudence nécessaire, offrent l'aspect de philosophes égarés dans la littérature. Alors que c'est précisément le contraire. Il suffira de remarquer que tous deux possèdent une abondante collection de théories. Le philosophe, par contre, n'en n'a jamais qu'une. Ce symptôme différencie radicalement le tempérament théoricien véritable de celui qui ne l'est qu'en apparence.

Le théoricien dégage sa formule doctrinale, mu par un élan exaspéré de coïncider avec la réalité. Il use à cette fin de précautions infinies, dont l'une est de maintenir dans une unité et une cohésion rigoureuse la multitude de ses idées. Car le réel est formidablement un. Quelle frayeur ressentit Parménide à la découvrir! Au rebours, notre esprit et notre sensibilité sont contradictoires et multiformes. Chez Stendhal et chez Baroja, la doctrine se ravale à un simple idiome, à un genre littéraire qui sert d'organe à l'effusion lyrique. Leurs théories sont des chants. Ils pensent « pour » ou « contre », ce que ne fait jamais le penseur; ils aiment et ils haïssent en concepts. Aussi leurs doctrines sont-elles nombreuses. Elles pullulent comme

des bactéries; disparates et antagoniques, chacune est engendrée par l'impression du moment. A la manière d'un chant, ils disent la vérité non des choses, mais du chanteur.

Je ne prétends insinuer par là aucune critique. Ni Stendhal, ni Baroja n'ambitionnent le titre de philosophes. Si j'ai fait allusion à cet aspect indécis de leur caractère intellectuel, ce ne fut que pour éprouver ce délice de prendre les êtres tels qu'ils sont. Ils semblent des philosophes, tant pis, mais ils ne le sont pas, tant mieux!

Le cas de Stendhal est, néanmoins, plus ardu que celui de Baroja, parce qu'il est un thème sur lequel il voulut faire figure de théoricien tout à fait sérieux. C'est, par aventure, le même thème que Socrate, patron des philosophes, croyait de sa spécialité : *ta erotikà*, les choses de l'amour.

L'essai *De l'Amour* est un des livres les plus lus. On vous introduit dans le boudoir d'une marquise, d'une actrice, ou d'une dame cosmopolite, simplement. On vous fait attendre. Les tableaux — pourquoi faut-il inévitablement qu'il y ait des tableaux sur les murs? — attirent d'abord nos regards. Il n'y a pas moyen de l'éviter. Et presque toujours la même impression de caprice que la peinture a accoutumé de produire. Le tableau est ce qu'il est, mais il aurait pu être aussi bien autrement. Nous n'avons jamais l'émotion dramatique de tomber sur quelque chose de nécessaire. Puis les meubles, et, çà et là, des livres. Un titre. Que dit-il? *De l'Amour!* Chez le docteur, ce serait le traité sur les maladies du foie. La marquise, l'actrice, la dame cosmopolite, aspirent indéfectiblement à être spécialistes en amour, et elles ont voulu s'informer, de même que l'acquéreur d'une automobile achète par-dessus le marché un manuel sur les moteurs à explosion.

L'ouvrage est d'une lecture délicieuse. Stendhal conte toujours, même quand il définit, raisonne et théorise.

A mon goût, c'est le meilleur narrateur qui existe, « l'archi-narrateur » devant l'Éternel. Mais, est-ce certain cette fameuse théorie de l'amour comme cristallisation? Pourquoi ne l'a-t-on pas étudiée à fond? On la prend, on la colporte, et personne ne la soumet à une analyse adéquate.

Cela ne valait pas la peine? Notons que cette théorie revient à qualifier l'amour d'erreur fondamentale. Il ne s'agit pas des erreurs d'amour, mais de ceci que l'amour est par essence une erreur. Nous devenons amoureux quand notre imagination projette sur l'autre des perfections inexistantes. Un jour la fantasmagorie s'évanouit et l'amour meurt en même temps. Ceci est pire que de traiter, à l'ancienne mode, l'amour d'aveugle. Pour Stendhal, il n'est pas aveugle, il est visionnaire. Non seulement il ne voit pas le réel, il le remplace.

Il suffit de considérer du dehors cette doctrine pour savoir la localiser dans le temps et dans l'espace; elle est une sécrétion typique du XIXe siècle européen. Elle est marquée de ses deux traits caractéristiques : idéalisme et pessimisme. La théorie de la cristallisation est idéaliste, parce qu'elle fait de l'objet extérieur qui intéresse notre vie une simple projection du sujet. Depuis la Renaissance, on tend en Europe à expliquer ainsi le monde, en tant qu'émanation de l'esprit. Jusqu'au XIXe siècle, cet idéalisme resta relativement heureux. Le monde que le sujet projette autour de lui, est, à sa manière, réel, authentique et plein de sens. Mais la théorie de la cristallisation est pessimiste. On tend à y démontrer que ce que nous considérons comme des fonctions normales de notre esprit ne sont que des cas anormaux, particuliers. Ainsi, Taine veut nous convaincre que la perception normale n'est qu'une hallucination prolongée et collective. Cela est typique de l'idéologie du siècle dernier. On explique le normal par l'anormal, le supérieur par l'inférieur. On s'emploie étrangement à montrer que l'univers est un « quid pro quo » absolu, une

ineptie fondamentale. Le moraliste cherchera à insinuer que tout altruisme est un égoïsme larvé. Darwin décrira patiemment l'œuvre modélatrice accomplie au sein de la vie par la mort, et il fera de la lutte pour l'existence la force vitale suprême. Pareillement, Karl Marx mettra la lutte des classes à la racine de l'histoire.

Mais la vérité est si bien à l'opposé de ce pessimisme têtu qu'elle parvient à s'y loger sans que le penseur désabusé s'en aperçoive. Ainsi pour la théorie de la cristallisation. Elle reconnaît, au bout du compte, que l'homme n'aime que ce qui est aimable, digne d'être aimé. Ne le trouvant pas — à ce qu'il paraît — dans la réalité, il lui faut l'imaginer. Ces perfections rêvées sont ce qui provoque l'amour. Il est facile de traiter d'illusoire le meilleur. Mais, ce faisant, on omet de poser le problème qui en résulte... Si l'excellent n'existe pas, comment en avons-nous eu l'idée? S'il n'y a pas chez la femme de raisons réelles, propres à provoquer l'exaltation amoureuse, dans quelle ville d'eaux inexistante avons-nous connu la femme imaginaire capable de nous embraser?

On exagère évidemment le pouvoir de leurre inhérent à l'amour. Si nous prenons note que parfois il feint chez l'objet aimé des qualités dont il est dépourvu, nous devons nous demander si ce qui est falsifié n'est pas plutôt l'amour lui-même. Une psychologie de l'amour doit être très exigeante sur l'authenticité du sentiment qu'elle analyse. A mon sens, ce qu'il y a de plus aigu dans l'essai de Stendhal c'est le soupçon qu'il y a des amours qui n'en sont pas. Sa classification illustre des genres érotiques : amour-goût, amour-vanité, amour-passion, ne signifient pas autre chose. Il est bien évident que si un amour commence par être faux en tant qu'amour, tout ce qui l'entoure, et spécialement l'objet qui l'inspire, sera frappé de fausseté.

Seul l'amour-passion est légitime pour Stendhal. Je crois que c'est encore laisser trop de rayon d'action à l'amour authentique. Dans cet amour-passion il convien-

drait d'introduire des espèces différentes. On ne feint pas seulement un amour par vanité ou par goût. Il est une autre source de falsification plus directe et plus constante. L'amour est l'activité que l'on a portée le plus haut. De tous les temps les poètes l'ont orné et poli dans leurs instituts de beauté; ils l'ont doté d'une étrange réalité abstraite, au point qu'avant de le ressentir, nous le connaissons, le prisons, nous proposons de le pratiquer comme un art ou un métier. Imaginons un homme ou une femme qui fasse de l'amour abstraitement conçu l'idéal de leur activité. Ces êtres vivront en état perpétuel d'amour fictif. Ils n'ont pas besoin d'attendre qu'un objet déterminé inspire leur veine érotique; n'importe lequel y sera bon. On aime aimer, et ce qu'on aime n'est, à dire vrai, qu'un prétexte. Un homme sujet à cette façon d'aimer, s'il est enclin à penser, inventera irrémédiablement la théorie de la cristallisation.

Il y a deux classes de théories sur l'amour. L'une renferme des doctrines conventionnelles, de purs topiques, répétés sans l'intuition préalable des réalités qu'ils énoncent. L'autre comprend des notions plus substantielles, qui proviennent de l'expérience personnelle. Ainsi, sous l'idée que nous formulons de l'amour, se dessine et se révèle la courbe de nos propres amours.

Dans le cas de Stendhal, il n'y a pas de doute. Il s'agit d'un homme qui n'aima jamais véritablement, et surtout, qui ne fut jamais véritablement aimé. Sa vie est remplie de fausses amours. Or, des fausses amours, il ne peut rester dans l'âme que la notation mélancolique de leur fausseté, l'expérience de leur évaporation. Si l'on examine pièce à pièce la théorie stendhalienne, on voit clairement qu'elle a été pensée à l'envers. Je veux dire que pour Stendhal, le fait culminant de l'amour est sa conclusion. Comment expliquer que l'amour finisse, si l'objet aimé demeure identique? Il serait plutôt nécessaire de supposer — comme le fit Kant pour la théorie de la

connaissance — que nos émotions érotiques ne se règlent pas sur l'objet vers lequel elles gravitent, mais qu'au contraire, c'est notre fantaisie passionnée qui crée son objet. L'amour meurt, parce qu'il naquit d'une méprise.

Chateaubriand n'aurait pas pensé ainsi, parce qu'il partait d'une expérience opposée. Voici un homme qui — incapable d'éprouver un amour véritable — a eu le don de provoquer des passions authentiques. L'une, puis l'autre et encore une autre ont passé près de lui et elles sont brusquement restées percées d'amour pour toujours. *Brusquement et pour toujours.* Chateaubriand aurait forcément combiné une doctrine dans laquelle il eût été de l'essence de l'amour véritable de ne mourir jamais et de naître tout d'un coup.



Les amours comparées de Chateaubriand et de Stendhal constitueraient un thème d'un haut intérêt psychologique et non sans enseignement pour ceux qui parlent si à la légère de Don Juan. Voici deux hommes à la gigantesque puissance créatrice. On ne dira pas que ce sont deux bellâtres farauds, image ridicule à laquelle Don Juan a fini par se réduire chez des esprits étroits et incultes. Mais ce sont deux hommes qui ont consacré le meilleur de leurs énergies à chercher à vivre constamment en état amoureux. Certes, ils n'y ont pas réussi. A ce qu'il paraît, ce n'est pas une petite affaire pour une âme élevée de tomber en frénésie amoureuse. Mais on doit reconnaître qu'ils l'ont tenté de jour en jour et qu'ils réussissaient presque toujours à se donner l'illusion qu'ils aimaient. Ils prenaient beaucoup plus au sérieux leurs amours que leur œuvre. Il est curieux que seuls les gens incapables d'accomplir une grande œuvre croient le contraire obligatoire : prendre au sérieux la science, l'art ou la politique et dédaigner l'amour comme matière frivole. Je ne prends pas parti,

je me borne à constater que les grands créateurs sont, d'ordinaire, des gens très peu sérieux, d'après l'idée petite-bourgeoise de cette vertu.

Mais ce qu'il y a d'intéressant du point de vue du donjuanisme est l'opposition entre Stendhal et Chateaubriand. Des deux, c'est Stendhal qui s'empresse avec le plus d'ardeur autour de la femme. Il est cependant tout le contraire d'un Don Juan. Le Don Juan, c'est l'autre, toujours absent, enveloppé dans un nuage de mélancolie et qui probablement ne courtisa jamais une femme.

L'erreur la plus considérable qu'on puisse commettre quand on s'emploie à définir la figure de Don Juan, c'est de se représenter des hommes qui passent leur vie à faire l'amour aux femmes. Dans le meilleur des cas, on rencontrera un type inférieur et trivial de Don Juan; mais le plus probable est que cette voie conduise au type le plus opposé. Qu'arriverait-il si en voulant définir le poète, nous n'avions en vue que les mauvais poètes? Précisément parce que le mauvais poète n'est pas un poète, nous ne découvrirons en lui que les efforts, l'agitation, les sueurs que lui coûte son vain souci de le devenir. Le mauvais poète remplace l'inspiration absente par l'attirail de convention : cheveux longs et lavallière. De la même façon, c'est le Don Juan laborieux qui abat chaque jour sa journée d'érotisme; le Don Juan qui a tellement l'allure d'un Don Juan, en est justement la négation vide.

Don Juan n'est pas l'homme qui fait l'amour aux femmes, mais l'homme à qui les femmes font l'amour. Voilà le fait humain indubitable sur lequel devraient avoir médité un peu davantage les écrivains qui, dernièrement, se sont proposé le grave thème du donjuanisme. C'est un fait qu'il existe des hommes dont les femmes s'amourachent avec une intensité et une fréquence superlatives. Cela donne bien matière à réflexion. En quoi consiste ce don étrange? Quel mystère vital se cache derrière ce privilège? Quant à moraliser autour de la première figure grotesque de Don

Juan qu'il plaira d'imaginer, cela me semble trop innocent pour être fécond. C'est le vice éternel des prédicateurs : se donner un manichéen stupide pour le plaisir de réfuter le manichéen.

Stendhal consacre quarante années à battre les murailles de la féminité. Il élucubre tout un système stratégique avec principes et corollaires. Il se démène, s'obstine, se met en quatre. Résultat nul. Stendhal ne réussit à être aimé véritablement d'aucune femme. Il ne faut pas en être trop surpris. Un destin semblable tombe en partage à la majorité des hommes. Si bien que, pour compenser la mésaventure, on s'est forgé l'habitude et l'illusion d'accepter comme amour cette sorte de vague adhésion ou de tolérance de la femme, obtenues au prix de mille peines. La même chose se produit dans l'ordre esthétique. La plupart des hommes meurent sans avoir jamais éprouvé une émotion d'art authentique. On est convenu néanmoins d'accepter pour telle le chatouillis procuré par une valse ou l'intérêt dramatique pris à un roman feuilleton.

Les amours de Stendhal furent de pseudo-amours de cette espèce. La remarque est d'importance parce qu'elle rend compte de son erreur radicale dans sa théorie de l'amour. La base en est une expérience fausse. Stendhal croit, en accord avec les données de son expérience, que l'amour « se fait » et qu'en outre il prend fin. Ces deux attributs caractérisent les pseudo-amours.

Chateaubriand, au contraire, rencontre toujours l'amour « tout fait ». Il n'a pas besoin de se donner de la peine. La femme passe par son chemin, et, subitement, elle se sent chargée d'une électricité magique. Elle se donne immédiatement et totalement. Pourquoi? C'est le secret que les auteurs de traités sur le donjuanisme auraient dû nous révéler. Chateaubriand n'était pas bel homme. Petit, voûté, toujours de mauvaise humeur, désagréable, distant. Son adhésion à la femme aimante dure huit jours. Toutefois, cette femme tombée amoureuse à vingt ans,

reste à quatre-vingts éprise du « génie », que peut-être elle n'a pas revu. Ce ne sont pas des imaginations, mais des faits documentés.

Un exemple parmi tant d'autres : la marquise de Custine, la « première chevelure » de France. Elle appartenait à une famille de la meilleure noblesse et elle était très belle. Durant la Révolution, presque encore une enfant, elle est condamnée à la guillotine. Elle a la vie sauve grâce à l'amour qu'elle inspire à un cordonnier, membre du tribunal. Elle émigre en Angleterre. Lorsqu'elle revient, Chateaubriand vient de publier *Atala*. Elle fait la connaissance de l'auteur, et, immédiatement, jaillit en elle la folie amoureuse. Chateaubriand, perpétuellement capricieux, a l'envie que Mme de Custine achète le château de Fervaques, antique résidence seigneuriale, où Henri IV avait passé une nuit. La marquise rassemble tout ce qu'elle peut de sa fortune, encore assez mal reconstruite après l'émigration, et elle achète le château! Mais Chateaubriand ne manifeste aucune hâte à le visiter. Enfin, après longtemps, il y passe quelques jours qui furent des heures sublimes pour cette femme passionnée. Chateaubriand lit un distique qu'Henri IV a gravé sur la cheminée de la pointe de son couteau de chasse :

La dame de Fervaques
mérite de vives attaques.

Les moments de bonheur passent à vitesse accélérée, sans retour possible. Chateaubriand s'éloigne pour ne jamais revenir, ou tout comme; plutôt, il navigue déjà vers de nouvelles îles d'amour. Les mois, les années passent. La marquise de Custine approche de soixante-dix ans. Un jour, elle montre le château à un visiteur. Celui-ci, arrivant dans la salle à la cheminée, dit : « C'est donc ici le lieu où Chateaubriand était à vos pieds. » Et elle, prompte, étonnée et comme offensée : « Ah non, monsieur, non, mais moi aux pieds de Chateaubriand. »

Ce type d'amour où un être reste consacré une fois pour toujours et totalement à un autre être, cette sorte de greffe métaphysique, Stendhal ne l'a pas connu. Ce qui lui fait croire qu'il est essentiel à un amour de s'user, alors que, probablement, la vérité est plus proche du contraire. Un amour entier, né dans le tréfonds de l'être, ne peut vraisemblablement pas mourir. Il demeure greffé pour toujours dans l'âme frappée. Les circonstances — par exemple, l'éloignement — pourront empêcher sa sustentation indispensable; cet amour perdra du volume, il se réduira à un mince fil de sentiment, à une courte veine d'émotion qui continuera à couler en profondeur sous la conscience. Mais il ne mourra pas. Sa qualité sentimentale se maintient intacte. Tout au fond d'elle même, la personne qui aima continue à se sentir absolument attachée à la personne aimée. Le hasard pourra la porter de-ci de-là dans l'espace physique et social. Peu importe. Elle demeurera jointe à l'objet de son amour. C'est le symptôme suprême de l'amour véritable : rester à côté de l'objet aimé, dans une proximité et un contact plus profonds que ceux de l'espace. C'est exister vitalement avec l'autre. Le terme le plus exact, mais trop technique, serait : être ontologiquement avec l'objet aimé, fidèle à son destin, quel qu'il soit. La femme qui aime un voleur, où qu'elle se trouve de corps, par l'âme, elle est dans la prison.



On connaît la métaphore qui fournit à Stendhal le terme de « cristallisation » comme titre à sa théorie de l'amour. Si dans les mines de Salzburg on jette une branche d'arbre, et qu'on la recueille le jour suivant, elle est transfigurée. La tendre forme botanique s'est recouverte de cristaux irisés qui la rehaussent de broderies prodigieuses. Selon Stendhal, dans l'âme capable d'amour une transfor-

mation semblable se produit. L'image réelle d'une femme tombe dans l'âme masculine et, peu à peu, s'y brodent des superpositions imaginaires qui accumulent sur la nudité de l'image toute sorte de perfections possibles.

Cette illustre théorie m'a toujours paru d'une complète fausseté. Tout ce qu'il est possible d'en sauver sans doute, c'est la reconnaissance implicite que l'amour est en un certain sens une impulsion vers le parfait. Aussi Stendhal croit-il nécessaire de supposer que nous imaginons des perfections. Ce n'est pas là toutefois le point dont il s'occupe; il le suppose acquis, il le laisse à l'arrière-plan de sa théorie, il ne remarque même pas que c'est le moment le plus grave, le plus profond, le plus mystérieux de l'amour. La théorie de la cristallisation se préoccupe bien plus d'expliquer l'échec de l'amour, la désillusion des enthousiasmes déçus, comment on se déprend et non comment on s'éprend.

En bon Français, Stendhal est superficiel à partir de l'instant où il commence à parler en général. Il passe à côté du fait formidable et essentiel sans s'y arrêter, sans s'étonner. Or, s'étonner de ce qui semble évident et le plus naturel du monde, c'est le don du philosophe. Voyez comme Platon va tout droit, sans hésiter, et comment il saisit entre des pinces mentales le nerf tremblant de l'amour. « L'amour, dit-il, est un désir d'engendrer dans le beau. » Quelle ingénuité, s'écrient les dames docteurs en amour, en prenant leur cocktail dans tous les hôtels Ritz du monde. Elles ne soupçonnent pas la satisfaction ironique du philosophe à voir pointer dans les yeux enchanteurs des dames cette attribution d'ingénuité. Elles oublient un peu que lorsque le philosophe leur parle d'amour, il ne leur fait pas l'amour, mais tout le contraire. Ainsi que l'indiquait Fichte, philosopher au sens propre veut dire ne pas vivre, de même que vivre signifie proprement ne pas philosopher. Pouvoir délicieux de s'absenter de la vie, par une dimension virtuelle qui appartient au philosophe et qu'il perçoit éminemment lorsqu'il semble

ingénu à la femme. Dans la doctrine de l'amour, elle ne s'intéresse, comme Stendhal, qu'aux petits côtés de la psychologie, qu'à l'anecdote. Non qu'ils soient sans intérêt, je n'en disconviens pas. Mais je me permets d'insinuer que tout cela cache les problèmes majeurs de l'érotisme, et, au premier chef, celui que Platon a formulé voici vingt-quatre siècles.

Ne serait-ce qu'en passant, considérons un instant cette question considérable.

Dans le vocabulaire platonicien, « beauté » est le nom concret de ce que plus génériquement nous avons coutume d'appeler « perfection ». Formulée avec prudence, mais en s'en tenant rigoureusement à sa pensée, l'idée de Platon est qu'en tout amour réside un désir d'union entre l'être qui aime et un être qui apparaît doté de quelque perfection. C'est donc un mouvement de notre âme vers quelque chose d'excellent, en un certain sens, de meilleur, de supérieur. Que cette excellence soit réelle ou imaginaire, cela ne change rien au fait que le sentiment érotique — plus exactement, l'instinct sexuel — ne se produit en nous qu'à la vue de ce que nous jugeons être parfait. Que le lecteur essaye de se représenter un état amoureux — d'amour sexuel — où l'objet n'offre pas aux yeux de l'être qui aime quelque côté d'excellence, il verra que c'est impossible. Tomber amoureux, c'est tout d'abord se sentir enchanté par un objet, et ne peut enchanter que ce qui semble être perfection. Je ne veux pas dire que l'être aimé apparaisse intégralement parfait — c'est là l'erreur de Stendhal. Il suffit qu'il possède quelque perfection, étant entendu que sur le plan humain, perfection veut dire non ce qui est absolument bien, mais ce qui est meilleur que le reste, ce qui l'emporte en un certain ordre de qualité, bref, l'excellence.

C'est le premier point. Le second est que cette excellence incite à chercher l'union avec la personne qui la possède. « Union », qu'est-ce? Les plus authentiques amou-

reux seront véridiques en disant qu'ils n'éprouvaient pas — du moins, au début — d'appétit d'union corporelle. Ce point est délicat et il exige la plus grande précision. Il n'est pas question de ce que l'amant ne désire pas aussi l'union charnelle avec l'aimée. Mais de ce qu'il la désire aussi, il serait faux de dire que c'est ce qu'il désire.

Une observation capitale s'impose ici. On n'a jamais distingué suffisamment — à la seule exception de Scheler, peut-être — entre « amour sexuel » et « instinct sexuel », si bien que quand on nomme le premier on entend le second. Il est certain que chez l'homme les instincts se montrent presque toujours entravés de formes superinstinctives, de caractère animique et même spirituel. Il est très peu fréquent de voir fonctionner séparément un instinct pur. L'idée que l'on se fait d'ordinaire de l'amour physique est, à mon sens, exagérée. Il n'est ni si facile, ni si fréquent d'éprouver une attirance exclusivement physique. Dans la plupart des cas, la sexualité est soutenue et se complique de germes d'enthousiasme sentimental, d'admiration envers la beauté corporelle, de sympathie. Néanmoins, les cas de sexualité purement instinctive sont plus que nombreux pour qu'on puisse les distinguer du véritable « amour sexuel ». La différence apparaît particulièrement bien dans les deux situations extrêmes : quand l'exercice de la sexualité est réprimé pour des raisons morales ou de circonstance, ou quand, au contraire, son excès dégénère en luxure. Dans les deux cas on note qu' « à la différence de l'amour », la volupté toute pure, — la pure impureté, dirons-nous — préexiste à son objet. On sent l'appétit avant de connaître la personne ou la situation qui le satisfera. La conséquence en est qu'il peut se satisfaire avec n'importe qui. L'instinct ne préfère pas lorsqu'il est seulement instinct. Il n'est pas, par lui-même, impulsion vers le parfait.

L'instinct sexuel assure peut-être la conservation de l'espèce, mais non son perfectionnement. Par contre, l'authentique amour sexuel, l'enthousiasme vers un autre être,

vers son âme et vers son corps, en indissoluble unité, est, par lui-même, originairement, une force gigantesque, chargée d'améliorer l'espèce. Au lieu de préexister à son objet, il naît toujours suscité par un être qui apparaît devant nous, et c'est une certaine qualité remarquable en cet être qui déclenche le processus érotique. Dès qu'il commence, l'amant expérimente un étrange besoin de dissoudre son individualité dans celle de l'autre, et, vice-versa, d'absorber dans la sienne celle de l'être aimé. Élan mystérieux ! Tandis que dans toutes les autres occurrences de la vie, rien ne nous répugne tant comme de voir envahies par un autre les frontières de notre existence individuelle, les délices de l'amour consistent à se sentir métaphysiquement poreux pour une autre individualité, de sorte qu'il n'est de satisfaction que dans la fusion de deux, dans une « individualité à deux ». Ceci rappelle la doctrine des Saint-Simoniens d'après laquelle le véritable individu humain est le couple homme-femme. Cependant le désir de fusion ne s'arrête pas là. Lorsque l'amour est complet, il culmine en un désir plus ou moins clair de laisser l'union symbolisée en un fils en qui se prolongent et s'affirment les perfections de l'être aimé. Ce troisième élément, ce précipité de l'amour, semble recueillir en toute pureté sa signification essentielle. Le fils ne l'est ni du père ni de la mère; il personnifie l'union des deux, il est désir de perfection, modelé dans une chair et dans une âme. L'ingénu Platon avait raison : l'amour est un désir d'engendrer dans la perfection, ou comme devait le dire un platonicien, Laurent de Médicis : c'est un *appétit de beauté*.

En ces derniers temps l'idéologie a perdu l'inspiration cosmologique et elle s'est faite presque exclusivement psychologique. Les raffinements dans la psychologie de l'amour, en amassant une casuistique subtile, ont détourné notre attention de cette facette cosmique, élémentaire, de l'amour. Nous allons entrer à notre tour dans la zone psychologique, bien qu'en nous attaquant au secteur essen-

tiel. Mais nous ne devons pas oublier que l'histoire multiforme de nos amours, avec toutes ses complications et tous ses cas, est mue à l'arrière-plan par cette force élémentaire et cosmique que notre psyché — primitive ou raffinée, simple ou complexe, d'un siècle ou d'un autre — ne fait que diriger avec des variantes. Les turbines et les inventions de format divers que nous plongeons dans le torrent ne doivent pas nous faire oublier la force primaire de ce qui nous emporte mystérieusement.



On ne peut nier que cette idée de la cristallisation ne se recommande de prime abord par une grande part d'évidence. Il est très fréquent, en effet, que dans le cours de nos amours nous surprenions des erreurs. Nous avions supposé chez l'objet aimé des mérites et des grâces qui n'y sont pas. Ne faudra-t-il pas donner raison à Stendhal? Je crois que non. N'a pas raison qui a trop raison. Il ne manquerait plus que, nous trompant à toute heure dans notre commerce avec la réalité, nous ne fussions infaillibles qu'en amour. La projection d'éléments imaginaires sur un objet aimé a lieu constamment. Pour l'homme, voir les choses — à plus forte raison leur attribuer un prix — c'est toujours les compléter. Descartes remarquait déjà que, lorsqu'en ouvrant sa fenêtre, il pensait voir passer des hommes dans la rue, il commettait une inexactitude. Rigoureusement, que voyait-il? *Chapeaux et manteaux, rien de plus*. (Curieuse observation de peintre impressionniste, qui nous fait penser au tableau de Velasquez, *Les Petits Chevaliers*, au Louvre, que Manet a copié.) A strictement parler, personne ne voit les choses dans leur nue réalité. Le jour où cela arrivera sera le jour de la fin du monde, celui de la grande révélation. En attendant, nous considérons comme adéquate une perception du réel qui, au milieu d'une nuée fantastique, nous laisse saisir le sque-

lette du monde, ses grandes lignes tectoniques. Beaucoup — la majorité — n'en saisissent même pas tant : ils vivent d'on dit et de suggestions, ils avancent somnambuliquement dans l'existence, ils trottent à l'intérieur de leur délire. Ce que nous appelons génie n'est que le pouvoir magnifique chez un homme de dissiper un peu de cette brume imaginaire et de découvrir à travers elle, frissonnant de pur dépouillement, un nouveau morceau authentique de réalité.

Donc, ce qui paraît évident dans la théorie de la cristallisation déborde le problème de l'amour. Toute notre vie mentale est plus ou moins une cristallisation. Il ne s'agit donc pas d'une différence spécifique dans le cas de l'amour. Il conviendrait seulement de supposer que dans le processus érotique la cristallisation augmente en proportion anormale. Mais cela est complètement faux, du moins dans le sens où Stendhal le prend. Le jugement de valeur de l'amant n'est pas plus illusoire que celui du partisan politique, de l'artiste, du négociant, etc. A peu de chose près, on est, en amour, aussi peu pénétrant ou aussi perspicace qu'on l'est d'ordinaire en jugeant le prochain. La plupart des gens sont maladroits à pénétrer les personnes, qui sont l'objet le plus compliqué et le plus subtil de l'univers.

Pour ruiner la théorie de la cristallisation, il suffit d'envisager les cas où elle ne joue évidemment pas. Tels les cas d'amour exemplaire où les deux partenaires ont un esprit lucide, et, dans des limites humaines, ne se laissent pas tromper. Une théorie de l'érotisme doit commencer par nous expliquer ses formes les plus parfaites, au lieu de mettre le cap sur la pathologie du phénomène qu'elle étudie. Le fait est que dans ces cas, au lieu que l'homme projette là où elles n'existent pas des qualités préexistantes en son esprit, il découvre tout de suite chez la femme des qualités d'une espèce inconnue de lui jusque-là. Notons qu'il s'agit précisément de qualités féminines. Comment,

si elles ont quelque originalité, préexisteraient-elles dans l'esprit masculin? De même des supériorités masculines que la femme anticiperait. La part de vérité que renferme une anticipation possible, une sorte d'invention d'excellences non encore rencontrées dans la réalité, n'a rien à voir avec la théorie de Stendhal.

Il y a surtout une erreur d'observation qui est de taille, dans cette théorie. Elle suppose, semble-t-il, que l'état amoureux implique une suractivité de la conscience. La cristallisation stendhalienne paraît indiquer un luxe de travail spirituel, une accumulation, un enrichissement. Or, il convient de déclarer tout net que l'état d'amoureux est un état de misère mentale, qui rétrécit, appauvrit et paralyse la vie de la conscience.

J'ai dit « état d'amoureux ». Sous peine de continuer à proférer des inepties, comme c'est l'usage, sur le thème de l'amour, il est nécessaire de mettre quelque rigueur dans le vocabulaire. Le vocable d'amour, si simple et de si peu de lettres, dénomme d'innombrables phénomènes, si différents entre eux qu'il serait prudent de douter s'ils ont quelque chose de commun. Nous parlons d'amour pour une femme, mais aussi de l'amour de Dieu, d'amour de la patrie, d'amour de l'art, d'amour maternel, d'amour filial, etc.. Un seul et même mot abrite et désigne la faune sentimentale la plus variée.

Un mot est équivoque quand il sert à dénommer des choses qui n'ont pas de caractère commun essentiel, sans rien partager d'identique. Le hasard a fait qu'un phonème se charge de significations diverses, qui font allusion à des objets radicalement distincts. Est-ce le cas d'« amour » dans les expressions ci-dessus? Existe-t-il aucune ressemblance importante entre l'amour de la science et l'amour de la femme? Si nous confrontons ces deux états d'âme, nous trouvons que presque tous les éléments en sont distincts. Il y a toutefois un ingrédient identique qu'une analyse serrée nous permettrait d'isoler dans l'un et dans

l'autre phénomène. A le voir détaché, séparé des autres facteurs constitutifs de ces deux états d'âme, nous comprendrions que lui seul mérite rigoureusement d'être appelé « amour ». A la suite d'une ampliation pratique, mais imprécise, nous l'appliquons à l'état d'âme tout entier, bien qu'il y entre beaucoup d'autes choses qui ne sont pas à proprement parler de l'amour, ni même du sentiment.]

Il est lamentable que le travail psychologique de la dernière centaine d'années n'ait pas encore débouché dans le champ de la culture générale, et qu'on soit d'ordinaire obligé de se rabattre sur l'optique grossière qu'on a encore coutume d'employer pour considérer la psyché humaine. L'amour au sens strict (l'amour seul, non l'état total de la personne qui aime), est une pure activité sentimentale vers un objet, que ce soit une personne ou une chose. En tant qu'activité « sentimentale », il se distingue, d'une part, de toutes les fonctions intellectuelles — percevoir, faire attention, penser, se souvenir, imaginer — d'autre part, du désir, avec lequel on le confond fréquemment. On désire, quand on a soif, un verre d'eau; mais on ne l'aime pas. De l'amour, sans doute, naissent des désirs; mais aimer n'est pas par lui-même désirer. Nous désirons la prospérité de la patrie et nous désirons y vivre, parce que nous l'aimons. Notre amour est préalable à ces désirs; ils en naissent comme la plante de la graine.

En tant qu'activité sentimentale, l'amour se différencie des sentiments passifs comme la joie ou la tristesse. Ceux-ci sont comme des colorants qui teignent notre âme. On est triste, on est gai, d'une façon purement passive. La joie ne renferme en elle-même aucune activité, bien qu'elle puisse y conduire. Par contre, aimer n'est pas un simple état, c'est agir en direction de ce que l'on aime. Je ne me réfère pas aux mouvements physiques ou spirituels provoqués par l'amour, mais à ceci que l'amour est en lui-même, constitutivement, un acte transitif par lequel nous tendons vers ce que nous aimons. Dans le calme, à cent lieues de

l'objet aimé, et même sans que nous pensions à lui, il émanera de nous vers lui un flux indéfinissable, de nature affirmative et chaude. Cela ressort nettement si nous confrontons l'amour à la haine. Haïr quelqu'un ou quelque chose n'est pas demeurer passif, comme être triste, mais, d'une certaine manière agir; c'est une action terrible, négative, qui détruit idéalement l'objet haï. La remarque qu'il existe une activité mentale spécifique, distincte de toutes les activités corporelles et de toutes celles de l'esprit comme l'intellect, le désir et la volition, me paraît d'une importance décisive pour une fine psychologie de l'amour. Lorsqu'on parle de celui-ci, on décrit presque toujours ses conséquences ou ses concomitances, les motifs qui l'engendrent ou ses résultats. Presque jamais on ne saisit avec les pinces de l'analyse l'amour lui-même, dans ce qu'il a de particulier et de distinct par rapport au reste de la faune psychique.

On peut admettre maintenant que l'amour de la science et l'amour pour une femme aient un ingrédient commun. Cette activité sentimentale, cet intérêt chaud et affirmatif que nous portons à un autre être pour lui-même, peut indifféremment s'orienter du côté d'une femme, d'un morceau de terre (la patrie), d'une activité humaine comme le sport ou la science. On devrait ajouter qu'en définitive tout ce qui n'est pas pure activité sentimentale, toutes les différences spécifiques entre l'amour de la science et l'amour pour une femme, ne sont pas à proprement parler de l'amour.

Il est beaucoup d'amours où il entre de tout sauf de l'amour authentique. Du désir, de la curiosité, de l'obstination, de la manie, une sincère fiction sentimentale, mais non cette chaude affirmation de l'autre être, quelle que soit son attitude à notre égard. Quant aux amours où on la rencontre effectivement, il ne faut pas oublier qu'elles contiennent beaucoup d'autres éléments en dehors de l'amour *stricto seusu*.

Au sens large, nous avons accoutumé d'appeler amour l'état d'amoureux, qui est un état d'âme très complexe, où l'amour au sens strict joue un rôle secondaire. Stendhal s'y réfère, quand il intitule son livre *De l'Amour*, avec une généralité abusive qui révèle l'insuffisance de son horizon philosophique.

ORTEGA Y GASSET.

(*Traduit par Philippe Verdier.*)

LETTRE V
à propos d'un attentat contre *Carmen*

Chère Armande,

Vous êtes une femme de goût. On peut même dire que le goût est votre spécialité. Je vous trouve incomparable pour juger des choses de l'esprit et des divertissements du théâtre. Et il est vrai que le temps qui ronge et détruit la beauté des corps (mais non celle d'un visage construit comme le vôtre) confère à une créature aussi douée, une sorte d'infaillibilité. Depuis que vous avez passé le cap redoutable, vous avez acquis un ton assuré qui impressionne, qui amuse ou qui irrite, selon l'humeur qu'on a. De tout autre sujet que la musique, la danse, les décors et la littérature d'imagination, vous affecteriez plutôt de ne vous point mêler. Dès que la conversation touche à la politique, c'est merveille que de voir votre beau regard — l'un des plus lumineux que j'aie aimé parmi les femmes — se vider de toute expression. Vous ressemblez soudain à une allégorie de l'absence. Vous disparaissez dans les cintres, d'où vous ne redescendez que si retentit tout à coup un de ces prénoms prestigieux, Bébé, Jean, Jeannot, Jean-Louis... alors du haut de votre nuage de carton, majestueuse et tenant d'une ferme petite main potelée les balances du goût, réglées une fois pour toutes par Christian Bérard, vous rendez vos oracles.

J'étais enclin à m'y soumettre, chère Armande, comme

tout autre mortel. Je ne suis pas, moi, un homme de goût; je le suis encore moins qu'il ne paraît. Mes jugements secrets, s'ils étaient connus, donneraient tout leur sens à l'opinion que Francis Jammes avait de moi : « Mauriac, c'est un paysan. C'est le type du paysan... » Il croyait se moquer et disait vrai sans le vouloir. Je dissimule avec soin ma paysannerie, et naguère encore, m'en rapportais pour le goût aux compétences chevronnées comme est la vôtre.

Mais tout est changé depuis certain soir où votre « goût » s'est heurté à mon « dégoût » avec une telle violence que je sens bien qu'il faut jeter le masque enfin et me décharger d'un coup de toute l'horreur et de tout le mépris que m'inspirent certaines inventions de vos amis. Vous vous complaisez au milieu d'un peuple de mouches qui ne peuvent pondre leurs œufs qu'au cœur des chefs-d'œuvre. Ils se vident sur les chefs-d'œuvre : voilà le vrai.

Bien sûr! C'est plus difficile d'inventer des airs de danse que d'utiliser *Carmen* à la manière de M. Roland Petit. Le soir de ce ballet sacrilège, dans les couloirs où vous promeniez un ravissement qui avait force de loi, vous m'avez laissé entendre qu'il était heureux que les vieux chefs-d'œuvre pussent encore servir à ça. Je dois convenir que vous étiez d'accord là-dessus avec le public des grands bars et des grandes premières qui criait : « L'auteur! l'auteur! » Comme si on pouvait assigner un auteur à des traces de doigts sur un poème sublime, à des chiures. L'auteur a paru devant une salle trépignante. Sur ce petit homme noir acclamé, qu'il m'aurait plu de diriger d'une main sûre un jet puissant de fly-tox! Derrière moi j'entendais gronder un vieux gentleman avec qui je communiais dans la colère et dans le mépris : c'était M. Jacques Rouché. Je me consolais aussi à retrouver ma souffrance sur les visages consternés de Sauguet, d'Auric, de Jacques Février.

La question est grave après tout, et dépasse infiniment notre désaccord à propos d'un ballet saisonnier et qui déjà

a rejoint les vieilles lunes. Un certain goût est l'ennemi du beau, voilà ce dont témoigne le ricanement de vos amis devant les chefs-d'œuvre, un ennemi sournois qui n'attaque pas de front, mais qui tripote, déforme et souille. Le dernier acte de *Carmen*, cette montée de l'amour vers la mort, la vieille, la banale histoire du couple humain, l'éternel « Tu ne m'aimes donc plus! — Non, je ne t'aime plus! » comme ils le méprisent au fond! et comme c'est du tout cuit pour s'amuser un brin! Parfois de l'obscène pantomime, un motif de *Carmen* se détachait et venait vers nous, — bouffée de vent marin chargée de sel et d'iode, plus forte tout à coup que l'odeur de ce champ d'épandage à nos pieds.

Et sans doute avez-vous le droit de dresser votre tente dans ce royaume du goût dont le cher Bérard avait tracé les frontières et où des maîtres de ballet, des metteurs en scène, des décorateurs, quelques esthètes du monde et deux ou trois grands couturiers tiennent l'emploi d'augures. La substitution du décor au chef-d'œuvre, c'est la loi non écrite de ce petit monde qui hait, dans tous les ordres, la nature. C'est la première loi. Mais il en est une autre plus secrète. Je me rappelle ce titre d'une œuvre oubliée de Barrès : *toute licence sauf contre l'amour*. De ses tares et de ses vices, tout homme ne doit compte qu'à Dieu. Peut-être n'en est-il aucun qui n'ait, comme saint Paul, une écharde dans sa chair, un ange de Satan attaché à ses pas et qui le soufflette. Mais l'artiste, lui, a un devoir particulier, celui de déboucher coûte que coûte hors du cercle fatal tracé autour de son inspiration par l'ange noir. Sournoisement, ceux que vous admirez s'efforcent, au contraire, de tout ramener à l'intérieur du cercle maléfique. Non contents d'en être prisonniers, ils prétendent y enfermer avec eux le reste du monde et ils y traînent, pour les déshonorer, les héros des grandes œuvres simples et pures, qu'ils laissent don José pleurer à genoux sur le corps poignardé de Car-

men : cette histoire ne les concerne pas. Je songe à ce mot de Pascal : « Ils blasphèment ce qu'ils ignorent. » Du moins pourraient-ils se souvenir. Êtes-vous si gorgés de poisons que dans la musique des maîtres vous ne reconnaissiez plus les espoirs et les songes dont votre adolescence l'avait chargée? N'est-ce pas votre jeune tendresse que vous bafouez en la bafouant?

Vous me répondrez, chère Armande, qu'il ne s'agit après tout que d'un divertissement, et que c'est beaucoup de bruit pour rien. Pour rien, on ne saurait mieux dire, à moins que la lie et que l'écume ne soient quelque chose. Mais depuis cette fatale soirée, j'avais ce rien sur le cœur et me voilà merveilleusement soulagé.

FRANÇOIS MAURIAC.

NIHILISME DES LETTRES ALLEMANDES D'AUJOURD'HUI ?

Pour bien situer l'esprit des lettres allemandes d'aujourd'hui, il convient de procéder d'abord à une courte analyse de notre littérature après la première guerre. Je crois qu'il y a certaines analogies à considérer entre cette période et la nôtre. C'est le cas surtout en Allemagne puisqu'elle est la seule nation européenne où les deux crises spirituelles d'après-guerre se trouvent synchronisées avec un écroulement politique et national. Correspondant aux différents mouvements révolutionnaires dans la littérature des pays latins après 1918 (le surréalisme et le futurisme) c'est *l'expressionisme allemand* qui nous révèle un premier stade du nihilisme moderne. Celui-ci était essentiellement protestation, négation, antithèse : la protestation contre la conscience du XIXe siècle, contre la sécurité bourgeoise, contre son idéalisme, son moralisme et son esthétisme, la révolte du fils contre le père dans presque tous les drames de cette époque, chez Ernst Toller, Franz Werfel, Walter Hasenclever. Mais déjà ici une évolution spéciale commençait à se dessiner en Allemagne, laquelle, vu les conséquences, nous avons bien le droit de ne pas bénir. A la grande différence de ses frères latins et anglo-saxons l'expressionnisme allemand va beaucoup plus loin dans son opposition aux formules politiques et esthétiques du passé immédiat. Il la rend quasi absolue allant jusqu'à protester contre le

principe de la forme tout court, contre tout ce qui est précis. On cherche à ne retenir que le cri, voulu comme tel, le pathétique pur et très vague d'un « Flair de l'éternité à chaque instant » comme dit Kasimir Edschmid dans son manifeste expressionniste. On brûle pour ainsi dire les étapes de la révolution spirituelle. Il me paraît typique dans ce sens que le surréalisme en Allemagne n'a pas pu former une tradition comme en France, en Angleterre ou en Italie — et que la littérature allemande commence aujourd'hui seulement à reprendre, pour une part, l'évolution des principes surréalistes d'Apollinaire jusqu'à Breton ou Cocteau, de Joyce jusqu'à Eliot et Auden.

Si je parle donc de l'expressionnisme allemand, je le prends moins comme un mouvement littéraire bien précis, que comme le type même de la tendance fondamentale de toute notre littérature d'entre-les-deux-guerres. Une tendance à dévaluer la fonction médiatrice de la forme, du symbole, et à concevoir les valeurs uniquement par antithèses radicales. Ainsi on se trouvait constamment menacé de décomposition par un processus dialectique qui conduit à toutes sortes de romantismes extravagants, tout en restant souvent dans un clair obscur où les antithèses se confondent. On voit par exemple un pacifisme qui nie toute différence naturelle et historique entre les nations, embrasse avec ferveur l'humanité, et qui finit par se trouver, à la première déception, dans les bras d'une conception impérialiste (Ernst Lissauer). Les prophéties pathétiques d'un nouvel homme et surhomme chez Johannes R. Becher, Fritz Lampel, Leonhard Franck, se matérialisent dans les idées romantiques de la « Jugendbewegung ». Des talents plus conscients parmi les révolutionnaires, ainsi que Carl Sternheim et Georg Kaiser, qui reconnaissent plus rapidement le relatif de leur critique, écrivent des satires contre la bourgeoisie capitaliste qui ne sont pas moins sévères envers l'ouvrier. Et ce même ouvrier se trouve paradoxalement remis à son rang, celui de l'homme nou-

veau et universel, par le « Arbeiter » de Ernst Jünger pendant sa période la plus nationaliste.

D'autre part on voit une grande partie de nos esprits les plus conservateurs entraînés dans ce même processus régressif. A la recherche d'une base plus profonde de leur traditionalisme, qu'ils veulent renouveler par la spiritualité du moyen âge comme Rudolff Borchardt ou par celle de l'Orient comme Hermann Hesse, ils se retrouvent côte à côte avec les esprits révolutionnaires pour faire un procès du rationalisme occidental. Des esprits si intellectuels comme Thomas Mann et Jacob Wassermann se vouent, pendant cette période, à la polémique contre le « Zivilisationsliteratentum », contre l'esprit des lettrés libéraux de l'Ouest, voire de la France, Stefan George, de formation symboliste, adorateur de la forme pure, se voit totalement méconnu, et, avec sa notion du « Reich spirituel », utilisé malgré lui par le nationalisme le plus bas. Et c'est en vain que Hofmannsthal essaye, seul parmi les esprits de son époque, de sauver une vraie continuité par sa formule d'une « révolution conservatrice », qui serait la mission spécifique de l'Allemagne; sa voix se perd sans écho.

Si on voulait définir notre littérature de cette époque en deux mots on pourrait l'appeler une littérature entre une guerre et une révolution. Elle me paraît pré-révolutionnaire, pareille à celle de l'intelligentia russe avant 1917, par la multiplicité et la radicalité de ses antithèses. Une confusion de toutes les idées fait naître une dialectique qui tourne de plus en plus dans le vide et crée une sorte d'ambiguïté de toutes les valeurs. C'est l'époque où toute idéologie arrive à se faire soupçonner, comme dit Hermann Rauschning dans son livre sur la *Révolution du Nihilisme*. Il devient de plus en plus difficile de distinguer les fronts, par exemple la ligne de séparation entre gauche et droite. A la lutte des écrivains de gauche contre la réaction correspond bientôt une même lutte contre la réaction de la part d'une aile droite dont les noms les plus connus ont été

Ernst Jünger et Gottfried Benn. Ce sont les éléments médiateurs, en politique comme en littérature, « la faule Mitte », le milieu pourri, comme on dit, qui paye la note. Et nous voyons remplacée pour la première fois l'antithèse classique entre gauche et droite par cette autre, beaucoup plus absolue et devenue fatale à nos jours : l'antithèse entre libéral et totalitaire. On peut même dire que le problème de la littérature engagée, tant discuté en France depuis 1945 a été posé longtemps avant en Allemagne après 1918. La raison en réside dans le fait que la grande crise spirituelle après la première guerre, renforcée par une défaite nationale, se posait en Allemagne d'une façon plus aiguë, disons plus existentielle. A ce sujet il est à remarquer aussi que c'est chez nous, dans le pays natal de la psychanalyse, que l'influence de cette doctrine se faisait sentir la première dans la littérature. Elle transforme la critique marxiste des idéologies en une critique de ce qui se passe à l'intérieur de nous-mêmes. La notion du réactionnaire devient notion psychologique, synonyme de refoulement, donc un problème de notre conscience intime.

Voilà le climat spirituel dans lequel se sont formé chez les philosophes allemands, les premières conceptions de l'existentialisme moderne, à juste titre surnommé en France une philosophie de l'ambiguïté. On est arrivé aux limites où tous les systèmes idéologiques conçus dialectiquement se font échec et se révèlent comme des fictions, des complexes psychologiques. Et c'est ainsi que la question se pose de repenser l'univers de la façon la plus totale. Une dangereuse question! Car elle peut provoquer de fatales réponses auto-destructives : celle entre autres d'accepter les pires expériences pour vivre d'abord *a nihilo*, au prix d'un sacrifice total de tout ce qui est à nous. Je ne peux pas croire en effet que la révolution nationale-socialiste ne soit pas, pour une part, conditionnée par cet esprit de la période d'entre-les-deux-guerres. La Formzertrümmerung, l'atomisation des formes, le premier grand leitmotiv de l'expres-

sionnisme, ne pouvait pas ne pas conduire finalement au jour où le néant se dévoilerait en personne. Le règne des fausses antithèses devait aboutir à une « Weltanschauung » dont le principe était de mélanger toutes les idées pour ne croire à aucune : c'était le cas du capitalisme des nazis et de leur socialisme, de leur héroïsme et de leur collectivisme, de leur rationalisme technique et de leur romantisme. D'où la position ambiguë de la plupart des intellectuels qui se voient jugés par les résultats d'un processus — dont ils ont pourtant nourri la dialectique. Position doublement tragique : d'abord parce qu'ils ont succombé presque tous en résistant : ceux de droite, — de type conservateur comme George, ou de type révolutionnaire comme Jünger, tous deux refusant chaque offre du troisième Reich — aussi bien que ceux de gauche. Il n'y a pas eu de littérature nazie au vrai sens du mot; c'est-à-dire qu'elle n'a donné aucune œuvre durable ni rallié aucun écrivain connu avant elle. Mais position tragique aussi puisque cette résistance, trop intérieure d'ailleurs pour laisser des traces visibles, oblige à reconnaître une culpabilité qui a ses racines dans l'histoire avant 1933. Je dois dire que la plupart de nos écrivains ont accepté courageusement ce fait.



Est-ce que l'on voit dans la littérature allemande actuelle des nouveaux idéaux aptes à arracher notre conscience au nihilisme? Cette littérature ne sort pas seulement d'une seconde guerre et d'une seconde défaite, mais aussi d'une révolution. Elle n'est donc pas révolutionnaire comme celle d'après 1918, pleine d'anarchie et de polémiques au jour le jour. C'est au contraire un *manque* de protestation, un manque de véhémence, et si vous voulez de spontanéité qu'on peut constater au premier regard dans notre littérature contemporaine. C'est le leitmotiv du « silence de la créature » que l'on rencontre le plus souvent, comme jadis

le « cri de la créature » dans l'expressionnisme. Le ton accusateur des confessions d'autrefois, s'est changé en plainte, et à ses polémiques correspond l'indifférence.

Si je parle d'« indifférence » — il vaudrait peut-être mieux dire « indétermination » — c'est pour définir aussi nettement que possible un état d'ambiguïté psychologique et spirituel. C'est une sorte d'*inversion du problème d'entre-les-deux-guerres* qui est caractéristique de notre littérature actuelle. On ne discute plus le pour et le contre d'une idéologie, mais la *possibilité* même de réaliser la vie. C'est moi-même qui suis source de tout : créateur et créature, sacrifiant et sacrifié, chaque jour au croisement d'un choix, celui de nier tout comme illusion ou de dire oui à toute chose comme à un signe divin. Plus nihiliste peut-être que chaque nihilisme actif et destructeur, on se trouve en même temps à la recherche presque inconsciente d'un au-delà des antithèses. C'est moins une nouvelle foi, qu'une nouvelle mystique qu'on cherche. Je trouve une expression très symptomatique de cet état d'esprit chez Wolfgang Borchert, un des plus jeunes de notre littérature. Il commence son drame *Draussen vor der Tür* par ces vers :

Wir sind die Kegler.
Und wir selbst sind die Kugel;
Aber wir sind auch die Kegel,
Die stürzen.
Die Kegelbahn, auf der es donnert,
Ist unser Herz (1).

Je me rends compte que ces dernières remarques ne seront guère reconnues comme un critère valable par toute

(1) Nous sommes les joueurs de quilles
Et nous sommes en même temps la boule.
Mais nous sommes aussi les quilles
Qui s'écroulent.
Le sol sur lequel tout cela roule,
C'est notre cœur.

une partie de nos écrivains d'aujourd'hui. Ce sont ceux qui ressentent, consciemment ou inconsciemment, la situation spirituelle esquissée tout à l'heure comme trop paradoxale et presque insupportable dans ses antinomies. Ils cherchent une sécurité quelconque, un nouveau dogme par un recours à d'anciens modèles, sans admettre qu'ils se contentent d'un pis-aller et ne peuvent retrouver qu'une pseudo-tradition classique ou romantique, symboliste ou expressionniste. On peut en distinguer trois groupes :

Le *premier* est celui de quelques avant-gardistes. Ils se recrutent presque exclusivement parmi les jeunes entre vingt et trente ans. Après des années passées dans les tranchées de tous les pays d'Europe, ils sont revenus en général trop fatigués et en même temps trop éblouis par cette première expérience pour trouver de nouvelles formes artistiques capables d'exprimer leurs désillusions. Ils imitent celles des premières années après 1918, souvent sans le savoir. Naturellement leur élan antibourgeois n'enfonçait que des portes ouvertes. On peut dire qu'aujourd'hui déjà ils n'ont presque plus d'importance. La plupart des membres du « Groupe 47 » autour duquel se rassemblait ce mouvement avec une revue appelée *Scorpion* se sont dissipés depuis et ont fini dans le journalisme.

Le *second* groupe, beaucoup plus nombreux et parmi lequel on trouve des représentants de toutes les générations et de tous les goûts, confesse un *traditionalisme plus vaste*. En tant qu'il s'agit surtout d'une littérature d'évasion on a le droit de parler d'un vrai néo-romantisme dans les lettres allemandes d'aujourd'hui. On y rencontre une forte prévalence de la poésie modèle : sonnets, odes, élégies, hymnes, cantiques religieux — tandis qu'en prose prévaut le goût pour les formes de l'épique traditionnel : contes, épopées et chroniques.

Si ce groupe correspond peut-être le plus à la conscience générale, c'est aussi grâce à l'influence d'un *troisième groupe*, qui rejoint le second de plus en plus : la littérature

de notre émigration. Il paraît paradoxal à première vue d'imaginer une littérature, à l'origine révolutionnaire, combative, très à gauche, se tournant vers un esprit essentiellement conservateur. Perte du sens de la vraie continuité pendant une longue période de lutte idéologique et quelquefois abstraite, contre le fascisme? Ou plutôt *la peur de le perdre*, en réagissant trop brusquement pour se réassurer les traditions de leur langue maternelle? Les deux éléments se mélangent dans un très beau poème de Martin Gumpert : *Berichte aus der Fremde* (Récits de l'étranger). Gumpert finit par un éloge presque romantique à la « Heimat », vue à travers l'image d'une femme aimée qui lui ramène enfin l'âme de son pays natal. Revenu en Allemagne, un écrivain si agressif, de tradition surréaliste comme Alfred Döblin, se tourne lui aussi vers des thèmes romantiques et se convertit au catholicisme. Bert Brecht, l'auteur de l'*Opéra de Quatre Sous*, se voue à des thèmes classiques et essaye une adaptation de Sophocle en langue allemande. De ses années à Moscou, Johannes R. Becher nous ramène des poèmes pleins de romantisme populaire avec un goût presque bourgeois de la « Heimatpoésie ». Et son camarade Theodor Plivier nous donne son grand roman *Stalingrad*, publié dernièrement en français. Celui-ci me paraît, lui aussi, un exemple caractéristique de ce genre. Ce n'est pas seulement le style, mélange de naturalisme et de chronique style XVIe siècle, mais aussi l'esprit de cette œuvre qui en témoigne. On sent le besoin de sécurité dans l'effort, où tous les conflits existentiels sont noyés dans l'anonymat des réactions collectives et soustraits à notre responsabilité individuelle. Qui est responsable dans ce tableau d'horreur? Les généraux ou le destin? C'est toujours l'*autre*? Ce n'est pas *notre* désespoir qui parle puisque les effets de catastrophes semblent préparés dans un esprit tendancieux qui connaît d'avance les réactions de ses personnages. Le nihilisme, que ce livre veut montrer pour mieux se défendre de lui, se révèle clairement dans les

passages sentimentaux — là où la charité naturelle (celle du sous-officier Gnotke) ne survit dans l'enfer de cette bataille qu'en s'adressant à des hommes purement passifs (le soldat Gimpf, par exemple).

Mais il y a ceux qui cherchent, qui sont en lutte avec eux-mêmes et ne se retrouvent souvent d'accord que contre les idéologies et les dogmes. Quelquefois ils sont du parti du Diable, mais plus souvent à la recherche d'une nouvelle mystique. Cette littérature risque de conserver son regard rivé sur l'horrible mort des vérités plutôt que de dire oui à un nouvel idéal dont ils ne sont pas tout à fait convaincus. Les jeunes de cette littérature, on les reconnaît souvent parmi les adeptes des deux écrivains qui avaient surmonté le plus fortement les antithèses de leur époque : Kafka et Rilke. Le dernier exerce encore une influence considérable et pas toujours heureuse sur notre poésie actuelle. Mais ce n'est plus le jeune Rilke, c'est plutôt l'homme des élégies de Duino et du sonnet à Orphée, l'homme du nouveau mythe d'une terre divine devenue invisible et d'un Dieu caché qui n'est ni chrétien ni païen. L'influence de Kafka vient au contraire de sa façon de voir les antinomies de notre situation comme irréductibles, et avant tout, de sa conception métaphysique de la culpabilité. Condamné avec Kafka à passer toute une vie d'une cellule à l'autre, nous gardons avec lui l'évidence paradoxale qu'un jour le Seigneur pourra venir et dire, comme dans la *Légende* de Kafka : « Celui-là ne l'emprisonnez plus; il vient à moi. »

On comprend mieux cette littérature quand on l'étudie chez ceux qui ont déjà enterré deux guerres mondiales et survécu à tant d'autres, mais aussi à eux-mêmes. Je vois trois noms : Thomas Mann, Hermann Hesse et Ernst Jünger. Ce sont eux qui peuvent nous renseigner le mieux sur l'évolution spirituelle de l'Allemagne et les motifs de sa littérature actuelle. Je ne cache pas que leur leçon est dure et paraît quelquefois désespérée.

Quand Thomas Mann a publié l'année dernière son *Dr. Faustus* il l'a appelé à juste raison son œuvre la plus « sauvage ». Si le proverbe dit vrai que l'ironie chez l'Allemand en fin de compte se jette par la fenêtre, Thomas Mann a bien écrit à 70 ans son livre, le plus allemand. Le plus grand talent de notre roman psychologique, qui a su tirer de sa souplesse ironique de si riches effets tant qu'il restait sur le plan d'une société bourgeoise en décomposition, est obligé finalement d'accomplir une analyse de soi-même. Par ses propres moyens d'artiste, il est contraint de constater la fin de l'artiste. C'est un spectacle émouvant que le courage avec lequel un grand artiste à 70 ans déchire ses propres vêtements en public. Et il est terrifiant, par l'aveu que l'artiste moderne se serait condamné à une froideur absolue. Le dernier élément qui résistait à la décomposition dialectique des idées dans *La Montagne Magique :* à savoir l'amour, — « par égard pour lui, disait-il, l'homme ne doit concéder à la mort aucun pouvoir sur ses pensées » — cet amour se trouve aussi, désavoué. Le héros du livre, le compositeur Leverkühn, représentant de la musique la plus abstraite, représentant donc d'un stade final de la conscience artistique, ne peut plus aimer. C'est une infection syphilitique qui est la base de son génie, infection suscitée par le Diable lui-même qui va lui faire connaître les extases les plus abstraites, au prix de son âme. Et c'est ainsi que nous voyons singulièrement renversé le pacte classique de Faust avec Mephistophélès : la fonction créatrice devient fonction du Diable, le bien se reconnaît au service du mal. Faust, l'éternelle figure symbolique par laquelle Gœthe avait lié pour un siècle humanisme et progrès, péché et espoir retombe dans l'abîme, dans les mains des démons qu'il avait conjurés. Et voilà que libre cours est donné à la descente aux enfers où s'identifient le sort d'un musicien dément avec celui du peuple allemand dans sa frénésie nazie, et le sort de l'artiste moderne avec celui de l'homme faustien tout court. Art et politique, raison

et passion, amour et mort, tout l'univers humain subit l'empreinte démoniaque.

On peut être tenté de comparer cette œuvre à celle d'un grand écrivain français, où le dernier mot de Faust est aussi : « Rien. » Aussi, chez Valery, Faust cède sa place à Méphistophélès pour une sorte de colportage de ses idées. Mais Faust, chez lui, se sauve dans une ultime transparence du conscient, laquelle, chez Thomas Mann, devient au contraire le signe même de sa chute. Et ce qui nous reste, c'est l'autre moi de l'auteur, une pauvre petite conscience impuissante, figurée par le savant bien bourgeois Serenus Zeitblom qui nous décrit dans sa cellule l'histoire de Leverkühn et de l'Allemagne d'Hitler. Enfermé lui-même, il nous raconte l'histoire d'un univers clos, condamné, manichéen — l'histoire de la dernière œuvre de Leverkühn qui est une lamentation — la même d'ailleurs que nous rencontrons dans la dernière élégie de Rilke et qui nous laisse seul et sans réponse à cette question : « Quand se lèvera du suprême désespoir, comme un miracle qui dépasse la foi, la lumière de l'espérance? »

Comparé avec le *Dr. Faustus* le dernier grand roman de Hermann Hesse *Le Jeu des Perles de Verre* est certainement moins « sauvage », moins magistral aussi, mais guère moins pessimiste. L'apocalypse du *Dr. Faustus* s'y trouve pour ainsi dire irréalisée : on nous met dans le climat utopique d'une province du XXe siècle nommée « Kastalien ». C'est encore du destin de l'art moderne et de la musique abstraite qu'il s'agit. Mais au lieu d'être démoniaque et destructive, la musique devient le symbole même de l'esprit pur. Tout est illusion, jeu qui nous trompe, nous avait dit Hesse dans ses œuvres antérieures, mi-psychanalytiques, mi-bouddhistes. Et voici maintenant la négation plus profonde : l'esprit même ne mène qu'un jeu fictif, nouant et dénouant les principes de sa pensée d'après les règles purement formalistes. Nous rencontrons sur un autre plan, celui de la contemplation, les mêmes motifs que dans le *Dr. Faustus*.

Joseph Knecht, le maître du *Jeu des Perles de Verre,* dans la province pédagogique de « Kastalien », est aussi un archiviste, cloîtré dans un univers clos, existant en dehors des conditions du temps, méditant la vie et la mort des vérités. Lui aussi est entouré de toutes sortes de « chinoiseries » : objets, principes, personnes qui correspondent à la collection bizarre, et de style moyenâgeux des figures de la messe noire de Thomas Mann. Et lui aussi est sans amour. Il ne le découvrira qu'à la fin, après avoir quitté le monde de « Kastalien » afin de le « transcender »; c'est son mot. Il meurt, au premier essai de suivre dans son monde son jeune élève et ami.

A côté de Mann et de Hesse l'œuvre de Ernst Jünger, même celle de la dernière période, depuis *Les Falaises de Marbre,* paraît à première vue plus naïve. Elle paraît telle en contraste avec l'œuvre de ces deux écrivains. N'est-il pas un adepte typique d'un *Jeu des Perles de Verre,* lui qui travaille son style, comme peu d'adorateurs de la forme pure même en France? Et le héros de sa pensée ne préfigure-t-il pas le *Dr. Faustus,* par de nombreuses ressemblances, — n'est-ce pas Nietzsche dont Jünger a hérité une partie de sa philosophie d'abord, et plus tard de sa métaphysique? La vision nietzschéenne de la clarté du « Grand Midi » méditerranéen où les pôles sont en opposition de 180 degrés devait correspondre profondément à un esprit à la fois esthétique et activiste comme Jünger. Mais les expériences et les échecs de sa position si radicalement individualiste devaient mettre cet écrivain dans une situation-limite de plus en plus aiguë. Esprit totalitaire contre la masse, révolutionnaire contre la révolution, si vous voulez fasciste contre le fascisme, l'une après l'autre de ses idées devait se tourner contre lui et lui présenter leurs revers. Et c'est ainsi que Jünger, lui aussi, commence un chemin à rebours — à travers cet enfer du conscient où la tête entre les mains, on doit décrire sa propre agonie. Cette situation, Jünger la conçoit tout d'abord sous l'image

d'un homme « en poste perdu » (verlorener Posten). Puis, dans *Les Falaises de Marbre* il nous fait assister à l'anéantissement de ses idéaux. En ermite comme Zeitblom, comme Knecht, l'auteur *se voit* périr parmi son univers de beauté symbolique et de noblesse hautaine. Il écrit dans le ton d'une nostalgie douloureuse que l'on sent tout près de l'éclat des lamentations du *Dr. Faustus*. Pas à pas se révèle à lui l'antinomie de ces valeurs. La douleur, par exemple, un des critères de Jünger pour mesurer l'homme et son pouvoir d'atteindre le surhomme — ne serait-elle pas au fond le critère même de notre éternelle séparation des Dieux? Voudront-elles se joindre, les mains de cet auteur qui, dans ses derniers journaux, évoque de plus en plus souvent les images de la bible et le mot « prière »? Ou bien verra-t-on persister dans sa dernière œuvre, achevée ces jours-ci, le roman utopique *Héliopolis*, le jeu orgueilleux d'un Narcisse qui a quand même ce courage, plus français qu'allemand, de ne pas désavouer la conscience de la forme quand le mystère s'approche?

Vus ensemble, ces trois écrivains présentent une configuration des motifs que les lettres allemandes d'aujourd'hui apportent dans la discussion du nihilisme moderne. On voit les dimensions du danger, la profondeur du pessimisme et l'intensité, pour ne pas dire l'obstination, avec laquelle on tient à la possibilité d'une transcendance. Dieu n'est pas nommé en une foi nouvelle — mais on sent une obsession pour un Dieu caché, un *deus absconditus*. Pas de femme qu'on aime, pas d'Avent ou de Noël qu'on attende — mais à la place, une sorte d'intermittence catastrophique qu'on évoque sans dire s'il en sortira une apocalypse ou une résurrection.

La plupart de nos écrivains supportent mal la rigueur de cette incertitude. Et c'est ainsi que l'on voit souvent s'élever dans cette littérature allemande qui nous intéresse une *pseudo-mystique*. Elle se caractérise par une transposition continuelle du plan spirituel au plan sentimental.

Dans le domaine de l'esthétique c'est un mélange du style de la poésie et de la prose, dont Hans Carossa me paraît un des exemples qui font école. Dans le domaine moral et religieux l'identité des contraires, l'équivalence de la vie et de la mort, du rêve et du réel, la confusion de l'irrationnel et du métaphysique, de l'Eros et du Logos sont les signes distinctifs. Nombreux sont les essais de camoufler son propre vide intérieur par la pauvreté en esprit du mystique, de son effort pour imiter la passion du Christ. Dans un recueil de poèmes de jeunes prisonniers de guerre j'ai trouvé maintes fois la même image du fil barbelé symbolisant la couronne d'épines. Toute une série de romans sur la vie des saints se fait jour, surtout parmi les auteurs féminins. Beaucoup de poèmes rivalisent sur le sujet des danses macabres. Ils me rappellent souvent la situation littéraire après la guerre de Trente ans, avec ses mystiques Böhme et Angelus Silessius et ses poètes comme Opitz et Andreas Gryphius. Le fameux « Vanitas vanitatum Vanitas » de ce dernier est répété par de multiples échos, mais avec cette différence que ce n'est plus le monde autour de nous mais nous-mêmes, notre conscience individuelle qui se trouve dénoncée de vanités et d'illusions.

Il serait injuste d'y méconnaître une juste nostalgie religieuse, mais aussi un abandon trop empressé de l'individu et de sa liberté. Il me paraît intéressant de faire remarquer à ce sujet que le pourcentage des écrivains contemporains originaires d'Allemagne de l'Est est relativement élevé. La Silésie surtout nous a laissé, sous l'influence de Gerhart Hauptmann, toute une école poétique qui se voue à un culte du langage impersonnel des sibylles et des prophètes. (Horst Lange, Friedrich Bischoff, Scholtis, Gerhard Pohl). Ici l'exemple le plus typique et le plus influent me paraît être Ernst Wiechert dont *Les Enfants Jeromine* ont été traduits en français dernièrement. L'humanisme de Wiechert est fondé presque intégralement sur l'irrationnel, revêtu d'un christianisme dont on sent partout la prove-

nance magique. C'est pourquoi le pessimisme de l'auteur, qui dépeint la ruine de la vie simple des *Enfants Jeromine* comme conséquence de conflits d'instincts provient de la foi dans un destin aveugle. L'esprit de sacrifice de Jons Jeromine, le héros du livre, n'est pas transformé en acte spirituel. Je craindrais qu'il soit de fausse sentimentalité. Le cas de Wiechert me paraît symptomatique de toute une catégorie du roman allemand contemporain qui, après la fin du roman psychologique, n'a pas pu atteindre la forme spirituelle et est retombé dans le roman lyrique.

Pour ne pas me rendre suspect d'un trop grand esprit critique, je parlerai maintenant de quelques œuvres qui essayent d'atteindre à un dépassement spirituel de la réalité sans se laisser entraîner par une émotivité trop vague. Il faut nommer, parmi eux, l'œuvre de Stefan Andres, avant tout sa nouvelle *Nous sommes Utopia*. La situation d'un prêtre, prisonnier avec ses soldats sous la garde d'un lieutenant qui se confesse à lui avant de le fusiller avec ses camarades, l'auteur la transforme en vrai problème de théologie existentielle. Ensuite je nommerai la poésie de Rudolph Hagelstange (auteur de *Strom der Zeit*) et de Hans Egon Holthusen (avec son volume *Hier in der Zeit*) qui réussissent à rendre par des images très simples le goût paradoxal du temporaire et à transposer le successif dans le simultané, le présent dans l'éternel. A mentionner, aussi l'essai intéressant de Ernst Kreuder qui, avec des moyens assez subtils, dépasse le romantisme de la littérature d'évasion par une sorte de voltige. Les héros de ses deux romans *L'Equipe du Grenier* et *Les Introuvables* ne sont que des types de l'évasion mais qui se connaissent comme tels. Ils professent un vrai culte mi-joyeux, mi-sacré de renoncer à tout, de ne vivre qu'en rêve, à moitié dans le style du vaurien de Eichendorf, à moitié comme des moines mendiants, à l'école d'un moderne Laô-Tseu qui leur enseigne l'abandon des illusions par des pratiques mystiques.

Si Kreuder proclame ce message avec un romantisme un peu snob, deux autres livres qui sont les plus discutés dans les lettres allemandes d'aujourd'hui, le sont par des moyens philosophiques et théologiques. Ce sont les romans de Hermann Kasack, *La Ville derrière le Fleuve* et de Elisabeth Langgässer, *Le Sceau ineffaçable.*

Kasack, né à Potsdam, influencé par le style de Kafka, nous mène dans la ville des morts ou plus exactement de ceux qui selon la doctrine du Thibet, mènent encore après la mort, pendant un certain intervalle, une existence-fantôme avant d'entrer dans la sphère de l'oubli total. Leur existence est celle d'une absurde répétition du passé. Ils tournent en rond comme les damnés de saint Augustin, sous le soleil noir d'un œil fixe qui représente l'autorité à jamais invisible du préfet. Sans pitié le Rhadamanthe de ce monde asiatique, nommé le grand Don, les ramase de temps en temps dans des camps de triage pour une marche funèbre vers le néant. Sans pitié l'auteur, seul être vivant appelé dans la ville pour écrire sa chronique, nous dépeint cet univers concentrationnaire. Il ne la reconnaît même pas comme morte jusqu'au jour où il embrasse son ancienne maîtresse retrouvée ici-bas. En vain réclame-t-il la vie de son Euridyce. Au seuil du néant, elle se change en prophète de Pluton et proclame la fin de l'espoir, de l'amour, de la foi. Et lui, un Orphée à rebours, l'accepte. Revenu de la ville, derrière le fleuve, il finit ses jours en pèlerin bouddhiste et prêche son message de l'identité de la vie et de la mort.

Ce qui intéresse dans ce livre, c'est qu'il est un vrai roman-clef par sa richesse en motifs de la littérature moderne. Nous connaissons par maintes œuvres citées le motif de la cité-fantôme et de la conscience en cellule. L'œil du préfet est celui du *Procès* de Kafka, celui de Jupiter dans *Les Mouches* de Sartre. On a comparé le roman avec *La Peste* de Camus. Mais tandis qu'ici l'espérance survit paradoxalement à sa propre mort, Kasack interprète la mort

comme loi suprême et le néant comme fin voulue. Le climat de la terre vaine où les âmes mortes attendent au bord du fleuve et la devineresse de Cumes appelle la mort pour toujours, est le même que dans les Quatre Quatuors de T. S. Eliot. Mais tandis qu'ici la voie humaine retrouve parmi tant de détresse sa langue propre, celle de s'humilier dans le temps et de toujours réessayer, Kasack suppose un abandon définitif de soi-même. Il se prête le sourire énigmatique des dieux orientaux. Il engage même une polémique contre cette petite oreille au corps de l'Asie qu'on appelle Europe et qui enfin sera ramenée auprès de sa mère. Propagande bolcheviste sous le masque de la métaphysique? Sans aller si loin je rappelle cependant ce que j'ai dit de l'influence de l'Est dans notre littérature actuelle. Nous rencontrerons cet *ex oriente lux* sous une autre forme dans *Le Sceau ineffaçable* d'Elisabeth Langgässer.

Ce roman nous conduit à travers le monde chrétien comme celui de Kasack à travers la ville des morts. Ce qu'il lui manque en clarté lui revient en richesse d'imagination. Toutes les figures humaines et de tous les temps sont mises en jeu sur un théâtre cosmique qui n'a que deux acteurs principaux : Dieu et Satan. Toutes les personnes du drame ressortent d'un fond absolument noir, remplies de souvenirs abominables et de passions avides dans une lumière éblouissante qui les aveugle et les déchire comme un éclair. Entre chacune d'elles il y a un abîme comme il y a abîme entre raison et cœur, cœur et sexe à l'intérieur d'elles-mêmes. Elisabeth Langgässer ne connaît que des péchés capitaux et, par correspondance, une grâce qui nous transforme en saints. L'officier qui se prend à la mystique, le commerçant qui renonce à tous ses biens, la femme qui n'arrive pas à transformer son érotisme en amour divin et se jette dans les bras d'une liaison lesbienne — tels sont ses types préférés. Parmi eux nous voyons le juif Lazarus Belfontaine, le héros de ce roman qui n'a pas de héros : il est bon bour-

geois, qui perd son affaire, puis sa femme, puis sa dignité d'homme pendant les persécutions antisémites pour finir par une imitation du Christ. Il glorifie la pauvreté totale et la pénitence pour tous les actes coupables des hommes. « Je te supplie de me faire mendiant, ô Seigneur » sont les mots de sa prière. Et c'est aussi la sentence du roman Devenu figure légendaire, Belfontaine, surnommé « Père Lazare », revient comme prophète sur les « saintes routes de l'Est », accompagnant l'avance de l'armée rouge vers l'Europe.

L'expérience d'Elisabeth Langgässer a certainement échoué au point de vue esthétique. Tous les « moyens de bord » de l'artiste moderne, de la métaphore au monologue intérieur, ne réussissent pas à résorber dans les mirages d'un monde cosmique l'unité mystique à laquelle le roman aspire. Mais il a le grand mérite d'avoir transposé, un des premiers en Allemagne, dans les images de la conscience chrétienne les conflits de l'artiste moderne. Le résultat s'exprime, dans un manichéisme presque absolu. La lutte entre Dieu et Satan ravage la terre et ne peut se matérialiser que dans une nature morte, une nature sans bonté, sans individualité et sans liberté, où l'humain n'est plus médiateur des choses — soit dans le désert de nos voyageurs d'Afrique, ou dans la dimension de l'air de nos écrivains aviateurs, soit sur les falaises de marbre, dans la province d'un jeu des perles de verre, ou dans une ville derrière le fleuve. La mortification de la chair et de l'âme, Elisabeth Langgässer en tire les dernières conséquences, en l'appelant grâce — grâce qui ne s'achète qu'au prix total de la raison et de la conscience individuelle. Seul le saint en opposition au héros peut atteindre la transcendance. En comparaison avec Bernanos qui n'a jamais admis une opposition si rigoureuse on voit jusqu'à quel extrême la question du nihilisme dans la littérature allemande d'aujourd'hui se termine en ambiguïté. *Est-ce un nihilisme intégral ou surmonté, celui qui répond au mythe de la mort de Dieu*

engendrant la mort du Moi par ce mythe inverse que la mort du Moi engendre la résurrection de Dieu? Est-ce qu'on confond une théologie mystique qui illumine les ténèbres avec un nihilisme mystique qui fait des ténèbres la source de la lumière?

Cette dernière question me paraît la plus importante dans toutes les discussions du nihilisme moderne. Elle pose le problème fondamental de notre philosophie existentialiste dans sa polarité entre Jaspers et Heidegger. L'esprit est-il une entité autonome ou non? Est-il père ou fils? S'enfonçant dans les ténèbres par l'intermédiaire de sa philosophie de l'échec, Jaspers cherche à les éclaircir par les chiffres qui sont des signes que Dieu nous donne. Telle en est la définition textuelle dans son dernier volume *De la Vérité*. Et par là il décide qu'il restera fidèle à l'univers de notre humanisme, à l'univers de la Bible et de Platon. Ce n'est pas lui, mais Heidegger, au contraire, qui écrit le vrai commentaire philosophique du pacte faustien tel que Thomas Mann l'a présenté. Contre Platon, contre la métaphysique, il tire les dernières conséquences de tout un chapitre antiméditerranéen de notre philosophie depuis Schelling et les penseurs romantiques jusqu'à Klages: Pour eux l'esprit est essentiellement Pathos, extase, fonction d'un devenir éternel, naissant et mourant, renaissant et retombant au sein de l'univers cosmique. Traduit dans le langage logique de Heidegger cela veut dire : exister est toujours un « advenir ». Nous sommes des interpellés. Nous sommes mis à contribution par l'être que Heidegger circonscrit souvent par un « Es », un « cela », dans le sens neutre de la langue allemande. C'est pourquoi l'être ne se révèle à nous que par le néant qui « néantise » et s'élucide à la fois. Enfin l'élément procréateur! Le néant a trouvé son apothéose. L'opposition vis-à-vis de Jaspers devient aussi nette que celle vis-à-vis de Sartre qui ne parle que de l'homme créateur de lui-même et qui me paraît être aussi loin de Heidegger que de Hölderlin.

Je finis en philosophe. Mais la littérature n'est-elle pas devenue de nos jours compagnon de la philosophie? Dans toutes les littératures, le roman psychologique semble avoir trouvé son successeur dans le roman philosophique. Partout se posent les mêmes problèmes qui font surgir les mêmes motifs. Je ne peux qu'espérer avoir montré *quelques* traits spécifiques de la littérature allemande d'aujourd'hui : le danger surtout de mélanger trop facilement le spirituel et le sentimental. Au fond j'y vois un très vieux problème : celui de l'Orient et de l'Occident dans l'âme allemande. Toujours la tendance orientale se prête à une hypostase de sentiments que l'on prend pour des stades de l'esprit. Et toujours la conscience occidentale nous confronte avec la forme, la mesure, la résistance à ce que nous « advient ». Ainsi nos meilleurs talents s'ouvrent aujourd'hui avant tout à l'influence de la littérature française et anglaise. De grands esprits critiques d'autrefois comme Ernst Robert Curtius et Rudolf Kassner refont leur œuvre d'interprète de la littérature européenne. L'influence des lettres anglaises ne s'exerce plus tellement par la mystique irlandaise d'un Joyce et d'un Yeats, avec leur confusion de l'intemporel et du temporel qui se prêtait trop bien à certains de nos goûts. C'est avant tout le message de T. S. Eliot et de Auden : le message plus viril de l'humilité de la patience et de l'effort. La littérature française nous apporte un effort encore plus décidé pour sauver la dignité de l'individu même au prix des contradictions les plus douloureuses. Camus avec son mythe de l'homme absurde « qui dit oui et son effort n'a pas de cesse »; l'héroïsme paradoxal de Malraux; les essais d'une tragédie existentialiste faits par Sartre; enfin et surtout le chemin de Gide qui consiste à faire des mythes les symboles d'un destin individuel et non pas collectif — voilà les messages les plus importants pour faire naître un *Ethos* vis-à-vis du *Pathos* dans trop d'ouvrages de notre littérature contemporaine. Il nous faut redécouvrir le drame qui semble encore le plus touché chez nous par

l'époque du collectivisme disciplinaire. Parmi les mille masques du nihilisme que l'Est nous offre, le dédain du tragique au nom d'une fausse identité de l'esprit et de la matière me paraît le plus dangereux. C'est encore une fois l'essai déjà dénoncé de faire de la nuit la source de la lumière, comme le matérialisme dialectique fait de la matière la source du mouvement spontané.

Sur ce, enterrons le mot nihilisme. Ses adeptes sont nos pires ennemis, en tant qu'idéologues, et nos camarades quand ils font table rase, en libérateurs de la vie. C'est pourquoi je ne vous ai pas parlé d'une littérature nazie ou démocratique, une littérature de résistance ou de camps de concentration. Il n'y a pour moi *qu'une* littérature qui n'est ni engagée, ni « dégagée », ni nihiliste. Elle a d'autres règles qu'il faut connaître si on ne pense pas que la meilleure façon d'atteindre la vérité est d'adhérer à une religion ou à un système philosophique. L'artiste grec a choisi justement le moment *avant* que Laacoon succombe sous l'étreinte des serpents pour bien exprimer le maximum de douleur. Il ne nous mettait pas devant l'horreur comme devant un fait accompli. Il ne s'identifiait pas avec l'existence comme font la plupart des artistes modernes pour ne retrouver qu'un reflet de leur propre solitude. Serait-ce pour cela qu'ils parlent tant de nihilisme? C'est à eux que s'adresse le conseil de Gœthe parlant de Buron : « Peu de gens le savent et personne ne veut le savoir, mais le monde est tel que Buron l'a représenté avec son réalisme. Mon Méphistophélès le dit aussi avec non moins d'audace — mais celui-ci est bien ma seule imprudence. Byron est en lui-même un anti-idéaliste et veut vivre et créer selon un empirisme cynique. Mais l'humain ne tolère pas cela. Si je ne m'étais pas assuré un monde idéal par anticipation — doté que je suis avec la plupart des instincts et des tourments de Byron — toute mon œuvre n'aurait été que persiflage. Le monde idéal est au fond le vrai réel; car le monde empirique est fou, négatif, rien. Byron est un plus

grand génie que moi; il veut en restant réaliste forcer l'absolu. Et si puissant qu'il soit, il se désunit de lui-même, de la société et du monde. Il est sans mesure dans la connaissance et destructeur de la vie. Ce qu'il sait on doit à peine le croire, à plus forte raison ne pas l'écrire. Mais si on ne peut le retenir, conclut Gœthe, alors que ce soit dans une assemblée et non pas dans une œuvre poétique (1). »

HANS PAESCHKE.

(1) *Texte d'une conférence prononcée par l'auteur au Club Maintenant.*

AU JARDIN DE MON PÈRE

« Au jardin de mon père,
y a un pommier doux... »

Ce récit n'est qu'une parenthèse dans une vie consacrée au devoir, une parenthèse rigoureusement fermée dont le sens m'est aussi étranger que les mensonges des poètes. Je tiens beaucoup à cette précaution oratoire. Oui, rassure-toi, lecteur! Le souvenir est là, coloré, savoureux, mais avec toute l'incohérence du rêve. La parenthèse est close, et mon état présent n'inspire pas d'inquiétude aux représentants les plus attentifs de la légalité. Ouvre mon cœur : tu n'y surprendras pas la moindre complaisance, qu'ai-je dit? tu n'y verras que haine pour ces temps abolis où la règle cédait à la fantaisie, où l'arbitraire le moins surveillé régnait en lieu et place de l'administration. Je puis le dire : approuvé hautement par la hiérarchie, j'ai réparé quelques mois de folie par une adhésion de tout l'être à mon devoir d'état, au mécanisme providentiel qui saura te conduire sans heurt si tu consens mais te traîne avec la dernière rigueur si tu t'insurges. J'ai retrouvé le fil cassé des jours, l'horaire parfait, les mensualités payées à date fixe. A peine sorti d'un songe qui l'a soigneusement préparé, je fonds sur le travail en cours, je me livre âme et corps à sa bénédiction, à son automatisme.

Tout m'affermit dans cette voie : le sermon du dimanche, le satisfecit de mon propriétaire, une affection banale de l'estomac exigeant une vie digestive scrupuleusement réglée, enfin la plongée quotidienne dans les foules des

grandes capitales. Rapides, distribuées en courants impétueux mais disciplinés, elles adoptent d'instinct la ligne de plus grande pente, tournent comme un seul homme à l'angle des mêmes rues, aimantées puissamment par la nécessité, aspirées par les obligations professionnelles avec une force irrésistible. Me voici désormais prémuni contre la distraction coupable, la négligence dans la démarche, la dispersion de la pensée ou du regard. Contre les affiches alléchantes, les rutilances de la marchande d'oranges, les vitrines, les échantillons attardés d'une façon d'être et de se vêtir ostensiblement personnelle. C'est dans cet esprit d'édification que j'entreprendrai le récit des suites inimaginables d'une seconde de relâchement.

La tentation dont il s'agit revêt des aspects multiformes : un homme voyage pour ses affaires depuis de nombreuses années, qui descend un jour brusquement dans un désert, une gare isolée où rien ne l'appelle, rompant le cycle de ses obligations. Un époux, chéri pour sa douceur et ses habitudes régulières, se lève une nuit sur son séant, déclare : « J'en ai assez ! » et se jette par la croisée avant que sa femme ait compté jusqu'à dix... On n'en finirait pas. Tant d'impondérables jouent leur rôle dans cet assaut livré par les puissances obscures de l'être que la plus innocente défection à la règle sera non sans raison rapprochée de ces pièges mortels que les trappeurs dissimulent sous un feuillage banal.

Je n'eus, pour ma part, qu'à pousser une porte. Je ne sais pourquoi les vantaux cloutés dont la peinture avait presque entièrement disparu, m'intriguèrent ce jour-là au point de me faire commettre une incorrection aussi évidente. Disons plutôt que, mû par une inspiration néfaste, je m'étais écarté seulement de quelques pas du chemin précis, éprouvé par une longue habitude, qui m'avait conduit sans encombre environ treize mille fois de mon bureau à mon sommeil.

Ah! qu'on me laisse encore attirer l'attention sur le danger de ces allées et venues! Sans doute sont-elles fortement canalisées par le gros de la troupe, mais entre le lieu du travail que sanctifie la présence implicite du Progrès social, de la Providence administrative, sans parler d'une odeur réconfortante de châtiment biblique; la cantine et sa toile cirée autour de laquelle c'est le moment de repenser en commun les prouesses de la matinée, enfin la chambre où l'inaction, un quotidien vite épuisé ramènent heureusement l'esprit à anticiper le programme du lendemain; entre ces trois reposoirs des vertus civiques, dis-je, s'ouvre un hiatus redoutable. Une brise secoue les marronniers, un pan de ciel traîne sur les flaques du macadam. Les forêts de banlieue, aux gazons piétinés, aux avenues souillées de tessons et de papier gras, sont à mon avis moins dangereuses que ces prestiges. Elles s'insèrent à merveille dans le cycle hebdomadaire et, au travers des buissons, le visage maternel de la semaine suivante sourit aux couples de fonctionnaires et d'employés. Mais la rue multiforme, aux infinis possibles, est à l'enchaînement de nos activités ce qu'est le trou d'air aux pilotes. Nous retrouverons ce grave problème lorsque j'exposerai mes idées sur la cité future, *la cité fonctionnelle*, dont je me fais une joie de présenter bientôt la maquette au lecteur. Là ne se trouvent ni portes mystérieuses offertes à nos caprices (on n'y pousse pas les portes au hasard, sans ordre, à des heures quelconques, mais ce sont elles qui vous conduisent et vous emportent), ni demeure sans emploi (nous verrons ce qu'est l'organisation rationnelle des surfaces couvertes), ni (par bonheur!) jardin clos et secret, abandonné aux pires fantaisies végétales, ni... Halte-là! je ne puis, sans compromettre le dessein de ces pages, placer de but en blanc mon lecteur devant les créations du délire et de la folie! Il me faut, je le sens, ménager les approches et rétablir, à défaut de logique, quelque suite dans les événements!

Donc, lorsque j'eus poussé le vantail, je me trouvai dans un vestibule circulaire dont l'ordonnance faussement pompeuse et l'aspect délabré ne promettaient aucune surprise. Un escalier double occupait toute la place et, d'une volée, conduisait à une porte exiguë. Un dôme le couronnait, d'où pendait encore par plaques une peinture bleu ciel dont les débris jonchaient les marches. Je fus frappé par la médiocrité des rampes. Leurs balustres figuraient des lances aux pointes dédorées. On les avait tant espacées, on avait économisé à ce point le fer dans la main courante que tout le dispositif zigzaguait, ondulait, créant avec le développement de l'escalier, les parois de la coupole, une combinaison de courbes, d'enroulements et de contrecourbes dont je me sentis aussitôt prisonnier.

Sans doute mon attente était-elle déçue, mais après une première entorse à la règle, un orgueil mal placé m'interdisait de m'arrêter sur un échec. Je montai, non sans une gêne compréhensible, et cependant si profondément envoûté déjà que je négligeai de me tenir prêt à justifier ma présence. A peine ouverte la porte à carreaux multicolores, j'eus, l'espace d'une seconde, une désagréable impression : je me trouvai nez à nez avec une face bouffie dont les yeux globuleux me fixaient stupidement. Un coffre de pendule ornait l'antichambre étroite et carrelée. Le fût était béant, et les enfants de la maison y avaient logé une grande poupée vêtue de satin prune qui passait la tête dans l'encadrement doré du cadran disparu. Ce fut le dernier retour de la crainte, aucun bruit ne venant des trois portes de bois ciré qui s'ouvraient sur ce réduit. J'étais peu à peu pénétré d'une conviction bizarre : ces lieux revêtaient un aspect familier. Il me semblait de plus en plus que si le locataire en place se faisait brusquement connaître, ce ne pouvait être qu'un personnage de mon enfance, mêlé intimement à de très anciens souvenirs.

La première chambre donnait sur la rivière. Une sorte de cellule dont le lit n'était pas drapé. Le guéridon qui servait de table à toilette, le bahut et quelques patères composaient tout le mobilier. Une odeur de vieilles pantoufles, une odeur concentrée, m'eût engagé à ouvrir la fenêtre. Celle-ci ne comportait qu'un châssis fixe derrière lequel de solides barreaux s'entrecroisaient. Je quittai donc la pièce pour visiter la voisine. Mais c'était pis : un débarras sans jour où des objets hétéroclites s'empilaient à ce point qu'un éboulement se produisit et m'empêcha de refermer la porte. Si l'état somnambulique où je me trouvais n'avait exclu tout retour sur moi-même, cette trace évidente de ma curiosité m'eût pénétré d'une terreur salutaire. Hélas! j'étais poussé par un attrait irraisonné. La pauvreté de l'ameublement, loin de m'en détourner, ajoutait au mystère. La dernière chambre acueillait une lumière dorée filtrant au travers des arbres. Ici la fenêtre s'ouvrait. Un jardin dont le sol exhaussé atteignait à mi-étage, parut s'engouffrer dans la pièce avec un parfum d'arbustes et de fleurs. Les murs très élevés abritaient quantité d'essences variées. Du vert bleuté au jaune acide, toute espèce de feuillages y foisonnaient, au milieu desquels fusait brusquement un plumage de feu, éclatait un fruit incongru de forme et d'une chaleur de tons inaccoutumée. Bien que l'œil pénétrât malaisément l'épaisseur végétale, on devinait un pullulement d'ailes et de pas. Mais, soit que ma présence eût été dénoncée, soit que l'approche du soir conseillât la réserve, on n'entendait que le froissement des feuilles et la turbulence des eaux. Je redescendis l'escalier d'honneur à la hâte, impatient de découvrir l'entrée de cet enclos. Mais rien. Les deux volutes de l'escalier dissimulaient seulement un bûcher où traînaient quelques morceaux de bois, un chevalet, une scie et, vis-à-vis, une réserve de fruits qui sentait, comme toute la maison, le renfermé, mais aggravé d'une forte odeur de pourriture. Aucune issue ne menait au jardin. Je remon-

tais, troublé et concluant qu'il appartenait sans doute à une maison voisine. J'essayais en vain de reconstituer la topographie du quartier, de situer par rapport au fleuve le dôme du pavillon, le mur énorme de la propriété. Mais déjà une altération inquiétante se produisait dans mes souvenirs sans que je pusse le discerner clairement moi-même. Bien pis, l'idée ne m'effleurait même plus de sortir ne fût-ce qu'un instant pour éclaircir mon affaire. Je me retrouvai de nouveau devant la croisée grande ouverte. J'oubliai aussitôt mes craintes et la présence probable d'un propriétaire moins discret que n'était mon hôte invisible. L'œil et l'oreille tendus, l'odorat excité, je ne songeais qu'à pénétrer par la fenêtre dans le jardin interdit.

Je m'y promenais encore à nuit close sans être parvenu à en reconnaître l'étendue, non qu'elle fût sans doute si considérable, mais, je suppose, trompé par l'épaisseur extrême d'un sous-bois buissonneux. Je vis s'enfuir un animal à pelage blanc, de la taille d'un poulain ou plutôt d'une forte chèvre, partir toute une volée de tourterelles. J'apaisai ma faim en cueillant sans appréhension des fruits ou des champignons inconnus. Puis, comme la nuit me paraissait tiède et que ma tête s'alourdissait d'une telle abondance de parfums, j'aménageai une couchette de mousse et m'endormis.

Je m'endormis. Oui, si cette aventure appartient à l'ordre des faits, nous touchons ici à mon absurdité foncière : j'aurais pu dormir d'un sommeil profond, sachant pertinemment que l'industrie considérable à laquelle j'avais l'honneur d'appartenir, était dangereusement troublée par mon absence! qu'un rapport confidentiel demeurait sur ma table à la merci de mes subordonnés et des femmes de ménage! que j'avais dans la poche intérieure de mon gilet la clef d'une issue secrète dont seul possédait le double l'administrateur délégué! Je devrais donc admettre que non seulement je parvins à dormir en dépit

de ces dramatiques circonstances, mais encore que je n'eus à chasser aucune obsession importune, et que mon sommeil fut copieux, sans cauchemar? Et bien non! Je suis, grâce à Dieu, parvenu à me faire sur ce point une conviction moins déprimante : l'éternel tentateur qui, chez les peuples policés, répugne à revêtir ses défroques de comédie, se spécialise de plus en plus dans les affections cérébrales. Cette nouvelle manière présente sur les vieilles farces de sérieux avantages. Avouons-le, c'est le seul biais par où Satan puisse encore se présenter à nous sans encourir un discrédit mortel. Or, dans ces perturbations profondes où la science ne veut voir que le silence ou le chaos, qui sait si le prince des illusionnistes n'a pas aménagé ses pièges? Qui sait même, pour quitter les grands effondrements psychiques, si les rêves de sous-bois fleuris, de prairies, qui laissent dans l'inconscient l'un des venins les plus nocifs pour le service social, ne sont pas les formes bénignes de son action dévastatrice? Et que dirai-je de l'art, des visions poétiques, de la musique, surtout de la musique dont les rythmes devraient être au contraire un adjuvant précieux pour les activités industrielles, et ne servent en fait qu'à dissoudre ou pervertir les volontés? Le sujet nous mènerait loin et l'on ne peut s'attendre à me voir exposer en courant mes idées sur l'organisation d'une cité fonctionnelle! En tout cas j'ai gardé longtemps de ma folle expérience cet état de dépaysement (très contraire à mon caractère) qui succède aux grandes amnésies. Et que le souvenir m'ait été conservé, n'était-ce pas le signe évident d'une mission réformatrice?

Je m'éveillai comme un enfant doit s'éveiller au monde. Je ne puis même prétendre que les murs gris de mon hôte eussent fait place à la verdure : je le répète, le passé était aboli. Aucune référence à la vie, aux usages d'hier ne me venait à la pensée. Un cheval immaculé me considérait avec amitié. Un cheval de petite taille, mais plus élancé

qu'un poney. Plutôt un cheval nouveau-né, à l'œil bleu, pourvu d'une petite barbiche et d'une longue corne. Ces derniers traits eussent dû me paraître un peu louches, mais l'état diabolique où je me trouvais excluait toute curiosité : j'acceptais la licorne avec le naturel des consciences tranquilles. Et qu'au premier pas dans sa direction, elle se soit enfuie comme une folle pour revenir aussitôt gambader sur mes talons, je le pris de la même façon que sa barbiche et sa corne. Assez familier à mon ordinaire, je l'appelai vite par son nom, l'encourageant par quelques banalités flatteuses à une sorte de conversation. Mais à peine eus-je parlé, une multitude de bêtes montrèrent le nez de dessous les feuilles en quête d'une semblable reconnaissance. Une souris blanche se présenta sur le dos d'un chat persan, un petit daim de quelques jours était patronné par un dogue. Le lapin faisait ses délices de la compagnie du furet, les moucherons entouraient l'alouette. La bécasse et l'épagneul, le lézard et la couleuvre, le soleil et la rosée témoignaient de la plus étroite amitié et le coq regardait avec indulgence de gros vers blancs escalader ses pattes. Tous s'inclinaient tour à tour comme si « criquet » ou « musaraigne » eût suffi à les qualifier individuellement. Et, de fait, ces appellations me paraissaient soudain recouvrir un lien fraternel, une mutuelle tendresse. Dès ce moment j'eus toujours deux ou trois chanteurs sur l'épaule, un faon léchait ma main, et mes pas évitaient d'eux-mêmes la fourmi cachée et la coccinelle.

Longtemps avant d'avoir passé par une expérience aussi exhaustive, il m'arriva de rencontrer sur un trottoir une toute petite boule de la couleur du macadam, où je distinguai, mais en me penchant, une souris minuscule, âgée d'une heure à peine. Peureusement recroquevillée, elle ne laissait passer qu'un petit bout de queue et ne tenait pas plus de place qu'un déchet oublié, une balayure quelconque. Oui, je m'en souviens à ma honte : je passai, mais attendri par la disproportion entre le souriceau et l'im-

mense capitale. Puis un déluge tomba, et de nouveau je songeai avec émotion au souriceau. Les trottoirs redevenus secs, je me disais encore : « Les passants sont inattentifs, les enfants joueurs ou cruels. » Je pensais aux souliers cloutés que lèvent les hommes de peine.

Quand de pareils souvenirs, comme les bouffées d'une mauvaise digestion, me remontent à la mémoire, j'aperçois mieux la nécessité des épreuves que j'ai traversées. Dans mon passé qu'un œil léger verrait sous les dehors lisses d'une fonction honorable, scrupuleusement remplie, du point où je suis parvenu je distingue ainsi une infinité de brisures, d'imperceptibles criques offertes aux corrosifs, Voilà du moins un épisode sentimental qui ne peut trouver place dans ma cité future, pour la simple raison que l'animal vivant en est absolument banni, les souris autant que les chats, et qu'une distribution judicieuse des parcours a supprimé rues et trottoirs comme un maître économe supprime les jachères.

Chose inattendue, plus je m'assurais que nul être humain n'avait visité ces lieux depuis de nombreuses années, plus j'avais l'impression d'être l'hôte de quelqu'un. Je me sentais parfaitement libre mais la raison n'en était pas que mon propriétaire demeurait invisible, car j'éprouvais son absence comme un regard sans défaut. Sous ce regard les idées les plus saugrenues paraissaient aussi les plus naturelles comme la queue du faisan, le bec du perroquet, l'orchis sous le soleil. Au milieu de cette floraison provocante, mon costume de bureaucrate se montrait aussi terne que la redingote des cigales avec cette aggravation qu'en remuant ses élytres il ne faisait entendre aucune mélodie. Aussi fus-je comblé lorsqu'un inventaire rapide des coffres de la maison révéla toute une collection de travestis éblouissants. Séance tenante, je me transformai en guerrier chinois, marin cafre, pompier. Ce dernier déguisement me plut dans sa simplicité : un habit vermillon et un casque d'or à plumage. Je n'en continuai pas moins

mon déballage éclatant. Mais si les somptueux brocarts et les coiffures à cornes dignes de la reine Marguerite me laissaient indifférent, mon cœur de pompier s'émut devant le tablier d'une boniche d'opérette. Je restai rêveur jusqu'au soir, unique dans un printemps fertile en assortiments prestigieux. Pour la première fois dans ma nouvelle existence, le songe venait fausser le jeu, altérer les données. Je m'endormis d'un sommeil plus lourd que de coutume et lorsque j'en sortis en sueur, comme d'une lutte, une petite péronnelle, à deux pas de moi, se tenait décoiffée, éclatante de fraîcheur, un peu gauche, pataude comme étaient ici tous ces jeunes animaux qui à chaque instant semblaient venir de naître.

« Sans doute la fille de mon propriétaire », pensai-je. Mais elle, feignant de m'apercevoir à l'instant :

— C'est vous le fils du patron?

Sur quoi elle m'expliqua, sans la moindre confusion, qu'allant porter son lait à la crémerie voisine, elle avait ouvert ma porte, non par indiscrétion car elle n'était pas curieuse, mais poussée par l'envie de rire, comme l'écolier de faire une niche à un maître assommant. Et, ma foi! on se trouvait bien dans ce jardin dont elle n'avait pas découvert l'entrée, mais il suffisait d'enjamber la fenêtre et sentez comme cela sent bon! Voici le taconnet, la cannetille, la coquette, la marjolaine et le violier. L'herbe aux teigneux, l'herbe aux écus, aux femmes battues, à cent goûts, à tous les maux. Pain de grenouille, pain de lapin la veluette, la chasse-bosse, le bouillon-blanc, le caille-lait, grille-midi, casse-lunette... et ce petit qui pousse au dernier rang, mais c'est le bouton d'or qui cherche à se faire reconnaître!

La licorne assistait de loin à la cérémonie, dissimulée aux trois quarts dans un buisson d'hortensias. Mais la revue passée, elle s'avança à son tour et, merveille! se laissa cajoler, tirer la barbe, peigner à rebrousse-poil, frottant

sa tête avec tendresse sur la poitrine de la laitière, tantôt prenant mille détours pour ne pas l'effleurer du bout de sa longue corne et tantôt posant sans façon un sabot fourchu sur la bavette blanche.

Encore un paradoxe qui suffit à lui seul à juger pareille fantasmagorie : jamais (je veux dire tant que je fus prisonnier de cette enceinte magique), jamais la pensée ne me vint que ma situation près de cette ingénue pût prêter à critique de la part des gens respectables. On me dira que justement j'étais privé par les circonstances de ces témoins providentiels. Mais j'en fais la remarque à propos de la licorne dont l'attitude envers ma compagne eût fait réfléchir un esprit objectif : du jour au lendemain ne passa-t-elle pas d'une familiarité extrême à la plus farouche réserve? Aussi bien la seule autorité des principes moraux n'eût-elle pu l'épargner des erreurs si grossières? Où l'on voit les implications réciproques de la morale et des obligations professionnelles!

Toujours est-il que, très à mon aise dans cette atmosphère de péché, je répudiai sans même y songer les contraintes les plus élémentaires. Notre vie commune s'organisa spontanément dans la gaieté, le chant des oiseaux et l'abondance des fruits. De temps à autre nous regagnions le pavillon où, comme moi, Catherine croyait redécouvrir les odeurs, les voix et jusqu'aux accessoires de son enfance. Du débarras, elle retirait un jouet fait de bouchons et d'écorce de pin, en tout semblable à ceux qu'elle fabriquait alors. Une poupée défraîchie continuait de vivre avec les mêmes plaies qu'elle lui avait faites. Et, pour elle comme pour moi, le sentiment extraordinairement vif qu'une porte allait s'ouvrir devant un grand vieillard qui dans sa façon de juger des choses et de parler aux enfants, d'examiner le baromètre, ressemblerait à s'y méprendre à son grand-père.

En fait de costumes, ses préférences allaient aux travestis discrets, ton sur ton : une robe chinoise brodée d'un

paysage lunaire, complet avec ses arbres tordus, ses barques au fil de la rivière; ou simplement une cotonnade persanne élégamment décorée de rinceaux. Pour moi, je persistais dans des goûts plus voyants, m'entourant de beaucoup d'or et de plumages. Ainsi faits, nous nous promenions sans nous lasser au milieu d'une infinité de couples non moins décoratifs et tout aussi bavards. Il m'arrivait de lire à haute voix une bible, le seul livre de la maison. Revêtu d'une culotte partie de rouge et d'or, et surmonté d'un ample turban de soie verte, offrant le bras à une fraîche balinaise à la coiffure étrange, à casaque rose et noir, suivi de près par une licorne cabriolante, je lisais :

Lève-toi, mon amie, ma belle et viens!
Car voici que l'hiver est fini,
la pluie a cessé, elle a disparu,
les fleurs ont éclos sur la terre,
le temps des chants est venu...

ou encore je lisais, tandis que les grives sans pudeur rivalisaient avec Dieu d'éloquence :

Le loup gîtera avec l'agneau,
la panthère avec le chevreau,
le veau, le lion et le bœuf gras vivront ensemble ;
un jeune enfant les mènera.
La vache et l'ourse iront aux mêmes prairies,
leurs petits auront un même lit,
le lion se nourrira de fourrage comme le bœuf,
le nourrisson rira sur le trou de la vipère,
dans la cachette du basilic
l'enfant à peine sevré enfoncera la main...

Je me le demande aujourd'hui : était-ce aux grandes leçons du livre que j'étais alors sensible, ou aux prestiges de l'art dont Salomon et les prophètes ont cru bon de les affubler? Alors que je déclamais tel verset des Proverbes :

J'étais à l'œuvre auprès de Lui,
jouant sans cesse en sa présence,
jouant sur l'orbe de la terre,
je trouvais mes délices au milieu des enfants des hommes...

alors, au mépris de toute dignité, j'exécutais au bras de ma compagne des danses dont le caractère délirant était accusé par les voiles somptueux que nous aimions à revêtir, à l'orientale. La licorne ne demeurait pas inactive durant ces démonstrations et s'abandonait aux pires fantaisies. Ainsi la gravité de la Parole était-elle déconsidérée par un accompagnement d'entrechats, un débordement lyrique aussi étranger à mes habitudes authentiques qu'à un cours de théologie la danse de David ou les pantomimes d'Ezéchiel.

Catherine manifestait parfois une pointe de mélancolie. Il nous fallait alors nous replonger dans la poussière du pavillon, défaire les cartons et rouvrir le coffre aux costumes. La rencontre inopinée d'une trompette ou d'un collier de coquillages nous rendait aussitôt avec maint souvenir perdu, le sentiment d'une présence paternelle où nous puisions notre insouciance et cette candeur accueillante aux pires illusions.

Longtemps le remède se montra infaillible et même, lorsque le débarras eut livré ses derniers trésors, nous découvrîmes une trappe et un grenier dont le fouillis accrût encore les pouvoirs maléfiques du pavillon. Malgré tout, les moments d'ennui, de vague à l'âme que manifestait Catherine semblaient de plus en plus rebelles, de plus en plus fréquents. Des peurs la saisissaient, sans raison apparente (ou peut-être la brusquerie d'un envol dans les branches? le cri éraillé du pivert?) Cette instabilité ne laissait pas de m'inquiéter, d'entamer tant soit peu ma

propre euphorie. Je déclamais toujours, mais l'assurance manquait parfois à mon intonation. Au milieu des fouettés et des jetés-battus dont s'accompagnait toujours ma lecture, mes regards se tournaient soudain vers ma compagne réticente. Sans que j'en eusse une claire conscience, l'esprit critique, encore fragile sans doute et mal armé, renaissait sous les leurres de la poésie.

La serre où jusqu'ici s'épanouissait la plante vénéneuse du lyrisme était-elle mal conçue? le jardinier avait-il été négligent? Un froid subtil troublait de plus en plus la folle végétation. Les corolles se tordaient, les larges palmes ne croyaient plus à la pérennité, à l'éclat de leur glaçure verte et frémissaient à la seule possibilité d'un vent coulis. Fidèle image de nos âmes, le jardin lui-même recélait des ténèbres secrètes, de confuses terreurs. Les fleurs s'affaissaient sans raison, les parfums n'avaient plus la transparence d'un cœur sincère.

Un jour que ma compagne semblait plus soucieuse et distraite en dépit d'une parure fraîchement étrennée, un événement en soi peu considérable vint précipiter notre délivrance.

Nos pas avaient tracé de vagues allées dans le fouillis toujours renouvelé des arbustes et des fleurs. Au-dessus de nos têtes s'arrondissait une couverte de magnolias, de rhododendrons gigantesques; çà et là un buisson où dominaient la lavande et le thym dissimulait le monde des bêtes. Costumé en toréador, je lisais sans doute à voix moins chaude, avec une conviction sans doute moins contagieuse, quand me poussant du coude au milieu d'un verset, Catherine m'engagea à tendre l'oreille. Un klaxon mugit, encore très éloigné, suivi des mille bruits d'une ville affairée. Je fermai le livre, stupéfait. A l'instant, je perçus le froissement d'une fuite sous les herbes.

Nous eûmes alors une même pensée : nous regardâmes nos défroques de comédie et nous rougîmes fortement.

Courant au pavillon, nous n'eûmes de cesse que nous n'ayons retrouvé nos anciennes affaires. Si râpées qu'elle fussent, elles nous procurèrent un grand apaisement par leur convenance discrète. Ma cravate orange et le ruban de ma maîtresse résistèrent seuls à nos recherches.

L'infiltration du réel dans notre monde de mirages se fit alors aisément. Nous entendions de plus en plus les trompes de véhicules, les sirènes des usines, de moins en moins le chant des oiseaux et le bêlement des chèvres. Juchés sur la fourche d'un platane, nous apercevions toujours plus d'autobus et de trains de banlieue dans la mesure où la licorne se montrait moins.

Il n'est pas exclu cependant que le charme dont nous étions encore victimes eût persisté assez longtemps à côté des réalités enfin recouvrées. Tel un dormeur que le jour naissant éveille sans heurt, nous fussions demeurés comme des contradictions vivantes, épouvantails écartelés à la frontière de la vie et du rêve. Mais la Providence en décida différemment :

A peine eûmes-nous pressenti combien profond, combien pesant était notre engourdissement que de grands coups furent frappés à la porte du pavillon. Le temps de nous féliciter d'avoir troqué les oripeaux de la folie contre des vêtements raisonnables, nous nous vîmes en présence d'une délégation d'huissiers, de notaires, de greffiers auxquels une petite armée de policiers prêtait main-forte. Les officiers ministériels étaient visiblement triés sur le volet pour représenter la réalité, mais tous, jusqu'au saute-ruisseau et au pâtissier, paraissaient hautement conscients de leur mission métaphysique. Des sommations qui me furent signifiées, l'épicier du coin pût conclure qu'après de nombreux appels à la conciliation demeurés sans réponse, l'autorité passait à l'expropriation. Après un rapide inventaire, nous dûmes quitter les lieux sous l'œil malveillant du quartier à qui ma barbe de plusieurs mois et la tignasse de Catherine fournissaient un spectacle

d'autant mieux accueilli que depuis bien des années ce pavillon aux fenêtres duquel personne ne se laissait voir, et qu'on se figurait solidement verrouillé, exaspérait les commères.

Comme nous tournions l'angle du quai, un battement d'ailes nous fit lever la tête. Mais le ciel était vide, d'un bleu parfaitement pur. Seul, il est vrai, un nuage fessu qu'une imagination déréglée eût pu comparer à une croupe d'équidé achevait de se dissiper au soleil.

Je ne m'attarderai pas à décrire les différents aspects de notre réadaptation, ni la solennité, digne et simple, de nos noces. Disons seulement que nous fûmes puissamment soutenus par les efforts conjugués du maire et du curé de notre arrondissement, qui surent nous persuader l'un que le civisme authentique, et l'autre la véritable religion consistent dans le devoir d'état, une scrupuleuse attention à l'horaire et les trois dernières quittances de loyer.

Sans doute pourrions-nous entreprendre l'histoire d'une journée de notre nouvelle existence depuis l'introduction par le réveil-matin jusqu'à la table des matières. Cet exposé vaudrait pour des mois, des années, moyennant d'infimes modifications selon les échéances et les saisons, lesquelles pourraient se présenter sous forme de barème. Mais le sujet est abondamment exploité et tiré chaque jour à plusieurs milliards d'exemplaires.

Jetons plutôt, si vous le voulez bien, un regard sur la cité future dont je passe mes loisirs à exécuter la maquette en bois de coffret à cigares. C'est une immense surface couverte où la géométrie établit son empire sur les débris des trois règnes naturels. Là, point de ces pavillons isolés, point de ces lieux d'enfance, vestibules de jardins chimériques. L'enfance est du reste proscrite de la cité et confiée à des centres de puériculture. Pour les mêmes raisons, ceux qu'un retranchement forcé de la communauté active rend plus vulnérables aux retours de cet esprit d'enfance,

bénéficient d'un séjour surveillé à bonne distance de notre *cité fonctionnelle.*

La topographie de celle-ci se ramène dans ses grandes lignes à un agrégat de cellules constituées chacune par une série de lobes entourant le quadrilatère de travail. Cette disposition non seulement n'exclut en rien, mais favorise une vie conjugale régulière, si l'on songe que les unions sont réglementées par un organisme d'orientation matrimoniale dont la grande préoccupation est d'apparier les aptitudes professionnelles. Chaque cellule possédant son propre outillage culinaire, on voit qu'une architecture aussi rationnelle réduirait à leur plus simple expression les allées et venues si nuisibles, je crois l'avoir montré, à l'exercice correct de la fonction sociale. D'autant que ces fugues pernicieuses décorées dans l'ancienne terminologie du nom de « courses de ménage » sont pratiquement exclues par les trousseaux-types et les ménages-types de notre primistère central.

Cependant (et c'est ici qu'on appréciera l'esprit foncièrement réaliste qui préside à cette création) un réseau ferroviaire, genre Métropolitain, a été maintenu dans les souterrains de l'énorme édifice. Quatre fois par jour, sans qu'aucun but soit apparemment proposé à ces évolutions, l'effectif total d'une cellule est entassé dans un wagon et décrit une boucle immuable qui le ramène au bout de vingt minutes aux ascenseurs ultra-rapides du quadrilatère de travail. Cette ordonnance, qui paraîtrait à première vue contraire au principe « du minimum de déplacement », a pour effet d'étouffer sous les sentiments collectifs les dernières tendances individualistes.

On me permettra d'ajouter que la réalisation de ce métro minuscule avec une scie à découper est une réussite à l'honneur de la patience humaine, oui! marque une persévérance peu commune au service d'une grande idée.

NOËL DEVAULX.

REGARDS SUR LE PROCÈS PÉTAIN

Quiconque prétend au rôle de chef doit accepter de payer ses prérogatives. Il tire de ses succès de plus grands avantages matériels et moraux que les autres citoyens; la logique veut qu'il tire de ses échecs et de ses fautes de plus sévères condamnations. S'élevant au-dessus de la condition commune, il ne peut se prévaloir du droit commun, si la partie qu'il a jouée tourne à sa confusion. Ainsi le voudraient du moins, semble-t-il, le bon sens et l'équité.

Mais aucun code ne prévoit ces cas exceptionnels. La loi connaît certains crimes, qu'elle définit de son mieux, et tous les forfaits qui relèvent de cette définition sont punis à peu près de même. Leur châtiment ne varie qu'entre un maximum et un minimum entre lesquels le juge peut doser la peine, car c'est selon sa qualification que le crime est frappé, non selon l'étendue de ses conséquences. On est incendiaire devant la loi, peu importe si c'est pour avoir détruit une grange ou une cathédrale, homicide pour avoir causé la mort d'un homme ou de cent mille. C'est dire que les codes ne sont prévus et n'ont d'application plausible que pour juger les accidents de la vie courante, non les événements qui les dépassent infiniment. Quand l'accusation portée contre un prévenu implique celle de tout un régime et intéresse le sort de toute une nation, l'appareil

législatif fléchit sous le poids qu'on lui donne à soulever. Il y a disproportion, inadaptation. Aussi les procès des rois et des dictateurs déchus peuvent-ils bien se couvrir d'une façade de légalité, cette façade n'est là que pour calmer les scrupules des masses et pour conférer aux nouveaux maîtres une réputation de magnanimité. Le verdict est presque toujours certain d'avance, ou, s'il est disputé, ce n'est pas dans une sincère confrontation des preuves à charge ou à décharge, mais dans le conflit des forces politiques et des passions en présence. Ce qui est déterminant, c'est l'état de l'opinion publique, l'opportunité de son apaisement et le besoin de confirmer le régime successeur. Il faut partir de cette réalité, si l'on veut apprécier ces grandes crises avec quelque justesse.

Louis XVI a été guillotiné, bien qu'il n'eût ni recherché le pouvoir, ni jeté son pays dans des guerres néfastes. En revanche les deux Napoléon, qui s'étaient l'un et l'autre emparés du trône par un coup d'État et qui avaient conduit la France aux pires désastres, s'en tirèrent avec un internement ou un exil. Il est vrai qu'aucun des deux empereurs ne réclama, comme tout à son honneur le fit Pétain, d'être jugé par la nation. Ce fut une chance pour Louis XVIII, qu'en se rendant aux mains des Anglais Napoléon lui eût épargné le terrible embarras de le mettre en accusation. Il était plus facile de passer par les armes le maréchal Ney que d'en faire autant à son maître, pourtant bien autrement parjure et inexcusable. Et ce fut également une chance pour la Troisième République que le second Napoléon ait achevé inglorieusement de se discréditer dans un château d'Angleterre. Entre ces trois liquidations de règnes en faillite, tout est disparate. Elles sont les hasardeuses séquelles de tempêtes historiques et bravent ce qu'en des temps plus calmes on aurait exigé d'humaine équité. On ne peut pourtant s'abstenir de se demander quelle figure fera parmi elles la liquidation du règne de Vichy. Avec un recul de quatre ans, maintenant que les passions simplistes

se sont sensiblement mitigées, on peut commencer à situer un peu mieux le procès Pétain.



Ayant accepté de résumer chaque soir, pour le *Figaro*, l'impression laissée par l'audience du jour, j'eus l'occasion d'assister à l'entière suite des débats. La presse d'extrême gauche avait fait campagne pour qu'ils eussent lieu dans une vaste enceinte comme celle du Luxembourg ou du Palais Bourbon; et à en juger par les cris de mort, par les insultes dont ces journaux couvraient « le traître », par leur vocabulaire où la « femme Pétain » rappelait la « veuve Capet », ce que rêvaient les communistes eût ressemblé aux séances de la Convention, avec une grande affluence de peuple et de grandes explosions de colère qui permissent d'être expéditif. Ils redoutaient le formalisme judiciaire, qui laisse trop de moyens à la défense, donne à trop d'objections le moyen de se formuler, et ils eussent volontiers repris les paroles de Marat au procès de Louis XVI : « Pas de chicanes de palais; ceci n'est pas un procès ordinaire »; ou encore celles de Barrère à la veille de la condamnation : « Ce que nous allons prononcer n'est ni un jugement ni une loi; c'est une grande mesure de sûreté générale, c'est un acte de salut public. » Sans doute le Gouvernement Provisoire eût-il préféré ne pas soulever cette retentissante affaire, car si les têtes couronnées n'aiment pas qu'on règle les conflits politiques en tranchant des têtes de rois, les manches étoilées ne se soucient pas davantage qu'on expose les étoiles à des traitements trop ignominieux. Mais puisqu'il ne pouvait refuser à ses coalisés de gauche le jugement public du Maréchal, au moins tint-il à en écarter l'orchestration révolutionnaire. Les débats eurent donc lieu au Palais de Justice. La salle était suffisamment vaste pour contenir tant bien que mal la cour, les cinquante jurés,

la défense, les témoins, les membres du barreau et de la diplomatie; mais il ne resta pour le public, d'ailleurs prudemment filtré, qu'une place assez restreinte, et toutes manifestations indécentes, tous remous tumultueux furent évités sans peine. Des deux côtés de l'espace central, généralement libre, on avait disposé des bancs pour les journalistes : ils durent à cette circonstance un poste d'observation particulièrement favorable, à quelques mètres du prévenu et de la barre où les témoins venaient déposer.

Je m'étais donné pour tâche de consigner, aussi loyalement que possible, les réactions d'un auditeur qui abordait ce douloureux procès avec l'espoir, non pas d'assister à la confusion spectaculaire d'un misérable, mais bien de discerner quelle avait été, dans les malheurs de nos années noires, la responsabilité de l'homme qui allait être jugé. Que ce fût sans préventions hostiles, je n'oserais le dire. Le temps était bien loin où Valéry, recevant le maréchal Pétain à l'Académie, avait dressé autour de sa figure l'arc de triomphe le plus magnifique sous lequel un soldat se soit jamais avancé. Certes, les termes éclatants de ce discours nous avaient fait comprendre la hardiesse de vues, le sens du concret, grâce à quoi le défenseur de Verdun avait rénové la tactique; ils avaient placé encore plus haut les vertus tout humaines du pacificateur, dont la sagesse et la diplomatie avaient surmonté les redoutables mutineries de 1917; et nous avions senti, dans cette salutation superbe, la conviction d'un grand esprit qu'il se trouvait en face d'un pair, incarnant une autre forme de grandeur. Mais les années avaient passé sur ce souvenir en le dégradant peu à peu. La gloire incontestée du militaire ne l'avait pas suivi, intacte, dans les nouvelles fonctions qu'il avait revêtues. Trop d'intrigues politiques avaient semblé se nouer autour de sa personne. Mais tout ceci restait secondaire en regard d'un facteur beaucoup plus grave. Il y a une verdeur physique qui trompe les illustres vieillards sur l'intégrité de leurs forces, et cette

infatuation, bien vénielle quand elle reste à sa place, devient redoutable quand elle en déborde. C'est elle qui nous avait effrayés lorsque, en juin 40, nous avions vu Pétain se laisser porter allégrement à la fonction la plus écrasante qu'on pût imaginer; c'est elle encore que nous avions accusée, dans notre irritation et notre désespoir, quand le Maréchal, de plus en plus incapable d'un effort soutenu, tâchait d'opposer à des puissances démoniaques un paternalisme désuet, trébuchait dans les chausse-trapes que lui tendaient ses ministres, se laissait arracher des signatures qui démoralisaient les Français plus qu'elles ne trompaient l'ennemi. J'abordais les débats en le tenant pour lourdement coupable, dans la mesure où l'incapacité est un crime majeur chez un chef qui s'est cru de taille à porter des pouvoirs exceptionnels.

Mais je partais de la conviction que les choses n'avaient pu être aussi simplement infâmes que le criait une presse assoiffée de vengeance, ni aussi défendables qu'une partie du public, encore assommée par les événements et n'osant pas élever la voix, en gardait l'obtuse conviction. Devant l'inextricable écheveau des responsabilités, où les actes changeaient de signification et de gravité selon leurs dates, où croyant isoler le rôle d'un homme on tirait à soi toute une grappe de comparses, devant l'imbrication d'honnêteté et de fourbe, de résistance et d'abandon que présenta Vichy, le plus sûr était encore d'écouter attentivement chaque déposition, dans l'espoir d'en tirer quelque éclairage complémentaire.

Il en est résulté des comptes rendus qui tâchaient de noter impartialement les points gagnés dans la journée soit par l'accusation, soit par la défense. Ceux qui attendaient de ce procès le coup de glaive de l'archange, la fulgurante amputation du mal, ceux qui voyaient la condition de la renaissance française dans une pureté impitoyable, à la Saint-Just, s'irritaient de ce qui leur semblait une prise de position bien molle, un manque de salubre

indignation. A relire aujourd'hui ces notes, rédigées entre la tardive levée des audiences et l'ultime délai concédé par les linotypistes, je vois certes en quoi bien des points y exigeraient des correctifs importants, mais je ne crois pas que j'eusse pu les écrire dans un autre esprit.

S'il y eut dans ces articles une part d'inévitable subjectivité, je pense qu'elle s'est trahie, les premiers jours, en vieille nausée devant le monde de choses lamentables ou atroces auxquelles était associé le nom du prévenu, qu'ensuite elle s'est muée en humeur contre ses accusateurs. Il y avait dans le ton et dans toute la personne du Procureur général quelque chose de hargneux, où manquait entièrement la majesté d'une nation réclamant des comptes à son ancien chef — à tel point que je surprenais autour de moi, chez quelques sectaires qui en oubliaient leur rancune, le souhait de le voir, quand il tâchait de mordre, se casser quelque dent sur un caillou. Il y avait surtout la double haie formée sur deux côtés de la salle par les cinquantes jurés, et d'où partaient trop de questions-pièges, agressivement posées, sentant déjà l'hallali. On s'irritait de ne pouvoir remettre à leur place certains arrogants, leur rappeler qu'ils se trouvaient tout de même devant un maréchal de France et un lambeau de nos gloires, si souillé fût-il. Et il aurait fallu être bien fanatisé par nos discordes civiles pour ne pas songer avec malaise aux journalistes étrangers qui nous faisaient face, témoins sans indulgence, dont les télégrammes allaient retentir dans le monde entier et devant lesquels un pays déchiré étalait avec si peu de pudeur ses plaies.

Ceci dit pour délimiter la part de réfraction personnelle qui a pu parfois influer sur telle ou telle appréciation. J'ose affirmer qu'elle resta petite, car je ne puis considérer comme arbitraire, dans la pesée des témoignages, une certaine prévention morale en faveur des hommes qui avaient le courage de venir défendre, sûrs de se faire vilipender, un navire en perdition d'où les rats avaient fui.



Un chef qui a décidé, au cours de sa carrière, de tant de vies humaines, les sacrifiant quand il le jugeait nécessaire, s'est promu à un rang où tout apitoiement est interdit. Il a noué, pour ainsi dire professionnellement, avec la mort des autres des rapports d'une espèce particulière, et s'il vient à être jugé, c'est le rendement de ces morts qu'il doit justifier. Là où la moindre erreur de commandement peut coûter des milliers de vies, la mort perd son caractère de drame individuel; elle est déshumanisée et ne compte plus qu'en fonction du résultat. La justice des conseils de guerre comporte ces duretés. Ce qu'il y eut de boiteux, d'insatisfaisant dans le procès Pétain vient de ce qu'il ne put être ni maintenu sur ce plan martial, ni nettement engagé sur celui du droit régulier.

Car il existe deux ordres de justice, légitimes l'un et l'autre, mais qui doivent rester distincts : la justice du temps de guerre ou de pressant péril et celle du temps de paix. Il y aurait un absurde formalisme et un manque total de sens des réalités, à vouloir qu'un conseil de guerre, siégeant dans le tumulte de la lutte, s'encombrât des lenteurs, des précautions, des mises au point qu'on exige dans un procès ordinaire. Aussi bien son objet n'est-il nullement de doser des pénalités selon de minutieuses pesées, mais de sauvegarder l'indispensable discipline. Si un désordre ou une panique sont en train de se développer, il doit intervenir exemplairement, et l'efficacité de son arrêt dépend de sa promptitude. Dans le climat de meurtre organisé et de souffrances imméritées qu'est celui de la guerre, c'est déjà quelque chose que l'on maintienne, comme une affirmation symbolique des lois humaines, quelques garanties au prévenu et quelques rappels du droit des gens. Mais tout change dès que le procès n'a plus lieu sous la pression du danger. Différée, exercée à froid, la

justice martiale laisse apercevoir ses insuffisances, ses vicieuses méthodes. (L'affaire Dreyfus l'a jadis montré avec éclat. La conscience publique s'est révoltée contre un jugement qui n'était maintenu que par raison d'État, par crainte de nuire au prestige de l'armée; et finalement il a fallu qu'une justice plus régulière reprît posément l'examen des faits, démasquât les faussaires et prononçât l'acquittement.) De toute évidence, le cas de Pétain ne ressortissait pas à cette procédure, puisque le crime dont on l'accusait n'était pas de nature proprement militaire.

Mais la procédure régulière, qui eût réduit le procès à celui d'un simple particulier, n'était pas applicable non plus. La réalité qu'il s'agissait d'embrasser sortait de toutes les normes par ses contradictions internes et la multitude de ses incidences. Un armistice qui n'est ni guerre ni paix; un gouvernement qui n'est ni libre ni complètement asservi; une autorité sous laquelle le devoir d'obéissance se heurte à celui de désobéir; et flottant au-dessus de ce chaos une figure de vieillard, ballottée entre le meilleur et le pire, trop admirée et trop honnie, tout ensemble innocente et coupable de gestes aux conséquences incalculables... En face de tant d'ambiguïtés on ne pouvait faire appel qu'à une procédure ambiguë, à celle dont on évite de prononcer le nom suspect, trop de fois compromis au cours de l'histoire : le procès politique.

Essentiellement bâtarde, cette justice-là prétend bénéficier des méthodes utilitaires que comportent les mesures de salut public; et en même temps elle voudrait se donner de l'autorité, satisfaire la conscience des citoyens par des airs de régularité. Vieille comme l'histoire, elle est l'expression hypocrite de la force, quand celle-ci ne veut pas s'afficher cyniquement. Aussi a-t-elle toujours semblé parfaitement normale aux princes, ministres et grands de ce monde, et même la seule qui vaille leur attention, l'autre n'étant là que pour doubler la police. Elle est souple et commode mais reste affectée d'une fâcheuse tare : qu'elle recoure au simple

arbitraire comme par le choix tendancieux des juges, ou qu'elle s'abrite derrière des lois d'exception, elle demeure un expédient momentané. Son objet étant d'agir opportunément sur l'opinion publique, ses décisions n'ont de valeur qu'autant que dure cette opportunité. Que le danger cesse, que la colère tombe, l'arrêt qui semblait satisfaisant ne l'est plus; ouvertement ou tacitement on le révise, à la confusion de ceux qui l'ont prononcé. La Convention ne pouvait guère s'abstenir de guillotiner Louis XVI, mais il était inévitable qu'une Chapelle Expiatoire se dressât plus tard dans Paris.

Assurément la Haute Cour s'est entourée de formes bien plus légales que la Convention. Elle le pouvait sans risque. Pas d'ennemis aux frontières ni d'agitation dans la rue. Elle n'avait pas à vaincre plusieurs siècles d'autocratie bien enracinée, mais un pauvre essai de pouvoir personnel, qui n'avait duré que quatre ans, au milieu de la honte et de la misère. Le discréditer définitivement était d'autant plus facile qu'aucune presse d'opposition n'existait encore. La Libération faisait bénéficier de son jeune éclat une nouvelle orthodoxie politique qui semblait résumer toute la vertu française. A côté d'elle le récent passé ne paraissait plus que ténèbres habitées par des oiseaux de nuit. Toute la part de la nation qui avait salué l'armistice avec un soulagement immense, souhaitait se laver à bon compte de son manque d'héroïsme en en rejetant la faute sur une tête. Trop de ministres de la Troisième République, fourriers de la défaite, avaient intérêt à se faire accusateurs, afin de n'être pas eux-mêmes accusés. Il n'y aurait pas eu besoin de recourir à des précautions abusives, comme d'interdire à la défense l'accès des archives de Vichy. Pétain s'était trop compromis, il avait prononcé trop de paroles inacceptables pour qu'un reste de fidèles pût se soulever en sa faveur.

Tout donne à penser que le général de Gaulle eût préféré voir le vieillard déchu disparaître dans l'oubli. Mais il

était alors au plus chaud de sa coquetterie avec les communistes et ceux-ci tenaient fort à effacer, par des surenchères de zèle patriotique, leur défaitisme du début de la guerre. Ils prétendaient aussi ne pas laisser le mot de Révolution, alors sur toutes les lèvres même les plus bourgeoises, prendre le sens anodin auquel il était en train de glisser. Faire tomber une tête symbolique, c'est rendre le recul impossible et lier les hésitants par une complicité définitive. Le Gouvernement Provisoire était certainement décidé à rester en deçà de cette compromission et l'arrêt lui permit d'esquiver l'embûche.



Ce n'est pas le lieu de reprendre un à un les attendus du jugement. S'il y en a de manifestement contestables, la masse des autres reste impressionnante. Mais il faut, tout au moins, peser les mots du dernier, qui affecte de se borner à les résumer, mais en fait les incline tendancieusement :

Attendu qu'il n'est pas douteux qu'il a entretenu des intelligences avec l'Allemagne, puissance en guerre avec la France, en vue de favoriser les entreprises de l'ennemi...

Les mots *en guerre* ne sont introduits là que pour rendre les *intelligences avec l'Allemagne* passibles de la peine capitale. Or la France était en *armistice*, ce qui est tout autre chose, et qui impliquait nécessairement des rapports avec l'occupant, des négociations continuelles, l'élaboration d'un *modus vivendi*. Mais le terme encore plus inadmissible et dans lequel culmine toute la portée morale de la phrase, c'est *en vue de*. Ces mots supposent un dessein. Or s'il y eut, en effet, parmi les créatures de Vichy, des hommes qui ont souhaité la victoire de l'Allemagne, qui ont travaillé pour elle et lié leur chance à la sienne, il reste évident que Pétain a toujours cru faire ce qui était en son pouvoir pour défendre

les intérêts de la France. Le réquisitoire n'a pas osé l'accuser du contraire. Aussi le jugement n'emploie-t-il pas le mot de *trahison*, qui adhérait vraiment trop mal à la réalité, mais il en a réintroduit subrepticement l'infamie par cet *en vue de*. Les faits suffisaient sans qu'on y ajoutât des intentions. Même s'il n'en était pas *coupable*, Pétain en était *responsable*. Ne se fut-il laissé arracher certaines mesures, comme il l'a dit, que « le couteau sur la gorge », elles avaient été prises en son nom, accréditées par son autorité. Et c'était assez pour qu'il fût en posture d'accusé.



« Il y a en lui un mystère que je ne puis pénétrer », avait dit Léon Blum dans sa déposition. Tout devient en effet incohérent dans un caractère que l'âge désunit. Le fameux « Je fais don de ma personne à la France » est assez stupéfiant dans la bouche d'un militaire qui a dû plus d'une fois demander aux autres, exiger d'eux le don de leur vie, don suprême à côté duquel le sacrifice d'accepter un poste où l'on ne laissera pas de trouver des satisfactions flatteuses, fait une singulière figure. S'il y avait don de quelque chose, de pas grand-chose, d'un repos dont on n'avait pas voulu jusque-là, cette générosité ne méritait guère d'être proclamée dans un pareil moment de désespoir public. On n'imagine pas Pétain prononçant devant ses troupes de Verdun cette phrase prudhommesque. Elle fait supposer chez lui un sénile attendrissement sur sa propre bonté, une inquiétante disposition à se considérer lui-même comme une hostie consacrée, solennellement offerte sur l'autel. Si pourtant, malgré la forme pénible de ce message et les excroissances sentimentales qu'il trahit, on fait crédit à ce qu'il contenait de positif, il faut bien y reconnaître un mobile qu'on ne saurait contester sans noire ingratitude et qui est à la clef de la résignation fataliste où devait peu à peu s'enfoncer Pétain : l'idée qu'il s'immolait, lui et sa

gloire, afin d'amortir quelques coups assenés à la France, de lui servir, selon son expression, de bouclier. Accepter l'horrible pour empêcher le pire : à bien des moments de l'histoire, des hommes ont eu le courage d'assumer ce rôle, de signer des redditions, des traités humiliants, d'être pour leur pays vaincu la joue qui reçoit les soufflets — et de le faire en sachant parfaitement que leur sacrifice ne sera payé que de dégoûts, qu'à jamais leur nom restera couvert d'une ombre, rejeté parmi les souvenirs dont on a hâte de se débarrasser. Même si ce bouclier fut tenu d'une main de plus en plus débile, personne n'a pu nier que cette main ait tâché de le tenir.

On discutera éternellement pour savoir quel aurait été le sort de la France avec un Quisling au lieu d'un Pétain, en quoi il aurait peut-être été plus salubre et en quoi certainement plus atroce. Au moment du procès, les horreurs des camps de concentration venaient seulement d'être révélées; les blessures dont on restait saignant portaient à penser que tout aurait été préférable à ce qu'on avait subi. Il y avait sur ce point, chez presque tous ceux qui remplissaient le tribunal, une conviction indiscutée, un refus à priori d'admettre qu'ils eussent bénéficié en quoi que ce fût, eux ou les leurs, des compromissions de l'accusé. Et ce refus ne laissait pas d'être particulièrement choquant chez certains auditeurs des plus acharnés, que les temporisations de Vichy et le freinage des lois raciales avaient peut-être sauvés des fours crématoires. On n'ignorait plus, il est vrai, que les autres pays occupés avaient connu des épreuves beaucoup plus rudes en réquisitions et déportations, que ces épreuves avaient commencé plus tôt, sans que l'ennemi fût retenu par les ménagements qu'il s'était imposés en France. Mais les imaginations répugnent à se représenter des malheurs qui n'ont pas eu lieu, et le bon ton consistait à regretter tout l'héroïsme dont on n'avait pas eu l'occasion de faire preuve, dont on avait été frustré par Pétain.



Durant les dix mois qui s'étaient écoulés depuis la libération de Paris, les procès d'épuration, menés de façon désordonnée, n'avaient pas clarifié — ils ne l'ont guère fait depuis — ce qu'il fallait entendre par « compromissions avec l'ennemi ». Entre les hommes qui avaient mené la lutte hors du territoire et ceux qui l'avaient soutenue sur place l'optique n'était pas la même. Il y a un absolu de la pureté qui semblait naturel à Londres ou en Afrique; et même en France, ceux qui avaient le moyen de s'enfermer dans une vie strictement privée n'avaient pas eu besoin d'exceptionnelle vertu pour s'épargner les contacts salissants. Tout autres avaient été les cas de conscience des hommes qui avaient travaillé, par nécessité ou devoir, à maintenir et à défendre pied à pied, dans les cadres de l'administration et de l'économie, ce qui pouvait être sauvé de la vie française. Quiconque continue d'exercer un métier sous le contrôle effectif de l'ennemi et sous son régime d'exactions, ne peut y parvenir sans se laisser arracher un tribut. Il peut s'en acquitter avec défaitisme ou ténacité rusée, avec peur ou dignité, avec sacrifices personnels ou honteux profits; mais le fait du tribut, du marchandage, du compromis est une donnée de base, à laquelle il n'y aurait moyen d'échapper qu'en se réfugiant dans une résistance passive, poussée jusqu'au consentement à la mort. Le paysan qui devait livrer un kilo de beurre par semaine et par vache pouvait évidemment s'y soustraire en tuant son bétail; le fonctionnaire pouvait éluder l'exécution d'un décret en quittant simplement son poste. Certains l'ont fait efficacement et au risque de leur vie, mais tous ne pouvaient se le permettre sans désastreuses conséquences pour la population. Et il reste à savoir si, généralisées, ces solutions spectaculaires, cette politique de la terre brûlée et cet héroïsme désespéré, faciles à recommander de loin, auraient été au profit de la France.

Le procès Pétain se serait déroulé dans une moindre confusion et la procédure d'épuration, dans tout son ensemble, aurait été assainie, si quelques principes avaient été posés au préalable, faisant avec loyauté le départ entre ce qui avait été possible et ce qui ne l'avait pas été, autrement dit si les inculpations s'étaient fondées sur les réalités de l'occupation, non sur un abstrait idéal de la résistance. L'acte d'accusation de Pétain mêlait, de la façon la plus brouillonne, les faits et les ragots; il ne semblait pas le résultat d'une longue instruction, mais une explosion de dépit, où l'on jette à la tête d'un adversaire tout ce qu'on rencontre sous la main. Il n'avait rien de la retenue, intimidante par sa sobriété même, qu'un grand pays se doit d'observer quand il met en jugement une de ses anciennes gloires. Pas un mot n'y marquait le regret de devoir accuser un prévenu illustré par d'éclatants services; on aurait plutôt dit le ton d'un magistrat qui va enfin pouvoir faire reléguer un vieux cheval de retour. Et voulant motiver, dans son verdict, le « vœu » que la condamnation à mort ne fût pas exécutée, la Cour de Justice n'a pas eu la décence d'invoquer Verdun ou la Champagne, mais assez sordidement, et comme une concession aux préjugés populaires, (car la vie d'un vieillard est en fait moins précieuse que celle d'un homme dans sa fleur), le « grand âge du condamné».



Tout ceci ne signifie pas que le procès fût mal fondé, ni qu'on pût concevoir de ne pas demander de comptes à l'homme qui s'était chargé de responsabilités si formidables. (On fait bien passer en conseil de guerre, fût-il manifestement irréprochable, le commandant d'un bateau qui a coulé, et Pétain était le survivant d'un bien autre naufrage.) Mais le procès garde les tares d'un procès politique. Il a pu noyer quelques difficultés du moment, être

un provisoire abcès de fixation, mais il n'a pas aidé à restaurer, après cinq ans d'arbitraire, la notion d'une justice qui fût autre chose qu'un expédient gouvernemental. Il n'est révisible devant aucun tribunal, en ce sens qu'aucun code n'a de prise sur la réalité psychologique où résidait la culpabilité : le crime de faiblesse — flagrant depuis novembre 42, impardonnable à partir du moment où débordé, forcé d'abandonner ses pouvoirs à d'autres, Pétain n'en a pas moins contresigné leurs décisions suspectes. Mais dans le cœur des Français il restera révisible. Au cours d'un article publié au lendemain du jugement et qu'il intitulait *A mi-chemin de la trahison et du sacrifice*, François Mauriac écrivait : « La polémique s'éteindra, mais les arguments de l'accusateur public et ceux des avocats demeurent... Un procès comme celui-là n'est jamais clos et ne cessera jamais d'être plaidé. N'est-ce pas pour cela, au fond, que Pétain a voulu se livrer? J'imagine qu'à ses yeux le jury qui l'a condamné n'était qu'un peloton d'exécution dont la fureur est sans portée et ne compte pas. Par-delà cette haine éphémère, il en appelait à d'autres juges. »

Or si ces autres juges ne sont ni sentimentaux ni sectaires, s'ils cherchent sincèrement à comprendre où gît la faille de ce caractère, où réside la faute qui a déterminé un des effondrements les plus dramatiques présentés par une vie humaine, ils reliront avec soin la déclaration faite par le maréchal au début du procès. Elle ne manque pas de noblesse, mais au moment où elle fut lue les esprits étaient dans l'attente fiévreuse de ce qui allait se dérouler, et elle fut étouffée dans les préambules de l'audience. On y relèvera une petite phrase liminaire, qui paraît insignifiante, mais qui jette cependant, selon qu'elle sera jugée pleinement véridique ou non, un jour très différent sur la catastrophe de Pétain :

Je ne demandais ni ne désirais rien. On m'a supplié de venir : je suis venu.

Peut-être des mémoires, des témoignages d'intimes permettront-ils peu à peu de faire de la lumière sur ce point. Ambassades, postes politiques de premier plan n'échoient guère à des hommes qui les dédaignent et qui aspirent au repos autrement que par une figure de rhétorique. Les ennemis du régime républicain qui intriguaient, avant la guerre, autour du maréchal, et qui l'avaient pris pour drapeau, trouvaient apparemment en lui des ressorts d'ambition qu'on pouvait encore faire jouer. Pour convaincre un homme qu'il est seul à pouvoir empêcher la désagrégation de son pays, il faut rencontrer en lui une conviction préalable qui ne demandait qu'à se voir confirmer. C'est à Bordeaux que le destin de Pétain s'est noué; c'est là, parmi le désordre, l'affolement, les manœuvres d'où il sortit chef du gouvernement, qu'il faut chercher la secrète disposition, le coefficient moral qui fera verser le jugement de l'avenir vers des retouches d'indulgence ou vers la sévérité définitive. Il y a bien des manières de se faire supplier, il y en a bien d'obéir aux supplications. Pétain s'est-il chargé du pouvoir comme d'une croix sur laquelle il acceptait d'être cloué, ou l'a-t-il pris avec la satisfaction d'un homme qui se voit enfin à la place souveraine qu'il croit mériter? Les deux mobiles ont-ils coexisté, et quand l'un des deux l'a-t-il emporté sur l'autre? Tout est là.

Dans les tragédies grecques, ce qui attire sur la tête des héros l'impitoyable écroulement des vengeances divines, ce ne sont pas toujours de grands crimes. C'est parfois une petite faute initiale, très bénigne, semble-t-il, perdue dans le passé mais dont les dieux se souviennent, une méconnaissance des limites de l'homme, un véniel mais fatal péché de présomption.

JEAN SCHLUMBERGER.

LES DEUX MORALES

Jean Schlumberger examine d'autre part, en prenant la distance que lui permet déjà un certain éloignement dans le temps, le cas de ce prisonnier gênant qu'on a condamné sans trop le regarder en face, et qui ne se décide pas, à quatre-vingt-treize ans, à mourir pour supprimer le problème qu'il pose. Je ne veux point engager de débat avec Jean Schlumberger, mais seulement noter, en passant, un point important pour la suite de mon étude.

Quelles qu'aient été les vertus, ou les faiblesses du maréchal Pétain, il me paraît qu'il y a une analogie singulière entre les conditions dans lequelles on a élevé en 1940 l'homme de Verdun à l'autorité et à la responsabilité suprêmes, et les conditions dans lesquelles on lui a infligé fort peu d'années après une condamnation infamante. La France, dans son ensemble, a accepté l'arrivée au pouvoir du maréchal Pétain pour tirer les conséquences de la défaite et négocier avec les Allemands vainqueurs, — si elle n'y a applaudi. La France, dans son ensemble, a accepté la condamnation du maréchal Pétain, si elle n'y a applaudi. Les fidèles de la IIIe République et les irréductibles de la résistance à outrance étaient aussi peu nombreux lors du premier événement que l'étaient, lors du second, les « fidèles du maréchal » et de la politique de Vichy. Les uns et les autres, dans les deux cas, en exil, en prison,

ou dans une semi-clandestinité et réduits au silence. C'est la nation qui a élevé Pétain et c'est la nation qui l'a abaissé. Pourquoi? Parce que, dans un cas comme dans l'autre, elle avait à se laver les mains. Balayée par l'invasion allemande « en trois coups de ramasse-miettes », comme disait Léon-Paul Fargue, elle saisit avec soulagement l'occasion de se décharger sur un homme, et l'équipe qu'il pourrait former, de la corvée d'assumer une situation désagréable ; délivrée par la saute du vent de la guerre elle se déchargea avec soulagement sur le même homme et son équipe du sentiment de culpabilité laissé par une capitulation peu glorieuse. Le maréchal fut traité comme un sauveur parce qu'il fallait un sauveur. Il fut traité comme un coupable parce qu'il fallait un coupable. On ne peut comprendre cette histoire que si l'on tient compte du rôle important des boucs émissaires — individus représentatifs ou minorités — dans les malheurs nationaux.

Voilà que Jean Schlumberger cherche à déterminer le pour et le contre, à savoir, par exemple, dans quelle mesure l'appétit du pouvoir ou des honneurs put influer en juin 1940 sur la décision que prit le maréchal Pétain d'accepter la mission qu'on lui proposait, dans quelle mesure les faiblesses de l'âge prirent le masque du souci du bien public pour l'inviter, face aux Allemands, à des abandons déplorables. Voilà que M. Schlumberger affirme que, contrairement aux attendus inadmissibles de la condamnation, il n'y eut à coup sûr, dans le cas du condamné, ni « intelligences avec l'ennemi » ni volonté de nuire à la France. Qui pourrait être, de bonne foi, d'un autre avis? Mais je crains que la question, qui devrait être là, ne soit pas là en réalité. Je crais que la question de savoir si le maréchal Pétain fut coupable, et dans quelle mesure il le fut, et si certains de ses actes ne doivent pas être jugés sur leurs mobiles, et s'il ne rendit pas à son pays, avant 1940 et depuis 1940, des services qui devraient entrer en ligne de

compte, — je crains, dis-je, que cette question ne soit guère de notre temps. M. Jean Schlumberger soulève en somme les problèmes qui ont trait à la personnalité du condamné. Cela a eu un sens durant de nombreux siècles. Cela avait encore un sens à l'époque de l'affaire Dreyfus. Cela n'en a plus guère à l'époque de l'affaire Petkov ou de l'affaire Mindszenty. M. Jean Schlumberger prétend nous rappeler que celui dont il s'agit est un homme, avec des défauts et des vertus, de bonnes intentions et des erreurs, une complexité inextricable où le discernement du bon et du mauvais est difficile. Il prétend rendre une épaisseur et une consistance humaines à l'entité abstraite du condamné politique dont la justice politique moderne entend débarrasser le chemin de la collectivité comme d'un obstacle. Un *homme?* Des scrupules à garder? Des précautions à prendre? Des égards à avoir? La justice politique moderne ne juge pas des hommes. Elle juge des *traîtres*. Cela est plus simple. Cela provoque moins de remous dans l'opinion. Cela perd moins de temps. Rétablir l'homme dans le « traître » est une espèce de complicité avec la trahison, une espèce de sabotage.

Qu'on me donne tort ou raison, je m'intéresse moins à la personne du prisonnier de l'île d'Yeu qu'aux principes non écrits de la nouvelle morale politique au nom de laquelle ou l'a condamné, au nom de laquelle on a condamné des milliers d'hommes qui avaient suivi, tantôt ses « consignes » publiques, tantôt ce qu'ils interprétaient comme ses pensées non exprimées, tantôt la voix de ceux qui allaient plus loin que lui dans la « collaboration »; au nom de laquelle on condamne aussi, un peu partout, ceux qui ne suivent pas la politique des maîtres du pouvoir, en Europe orientale soviétisée les libéraux, les sociaux-démocrates ou les catholiques, en Grèce les communistes, les principes qui font de la justice politique la couverture légale et morale de l'élimination utilitaire de s vaincus.

Il vient de paraître un livre admirable, un des plus émouvants qu'il nous ait été donné de lire ces dernières années. C'est le *Sacrifice de Bassompierre* (1), publié par Charles-Ambroise Colin, plaidoyer posthume d'un avocat brillant pour l'homme qu'il avait défendu devant la Cour de justice et qui fut fusillé, après tant d'autres, au printemps de 1948. C'est un ouvrage qu'il est difficile d'oublier après l'avoir lu. Je ne pense pas que le débat que nous sentons ouvert au cœur même de notre conscience depuis que les feux des pelotons d'exécution français ont succédé sur notre terre aux salves allemandes, eût été auparavant mis au jour avec autant de force persuasive, d'ampleur et de hauteur.

C'est ce débat qui m'occupe ici, et non pas le cas Bassompierre. De Bassompierre, je ne sais presque rien, sinon ce que raconte son défenseur, et ce qu'il découvre de lui-même dans le récit autobiographique qu'il composa dans sa prison, et qui constitue la seconde partie du livre Charles-Ambroise Colin. Si j'ai, ce qui est possible, entendu parler de lui en 1943 ou 1944, — de lui, du rôle qu'il joua alors dans les S. O. L., dans la L. V. F., de son départ pour l'Allemagne parmi les ennemis qui allaient tenter sur le Rhin leur dernière résistance, j'imagine que j'aurais considéré alors son jugement par un conseil de guerre, et son exécution, comme légitimes. La guerre est la guerre. J'ajoute que le récit autobiographique dont je viens de parler, s'il témoigne pour un caractère exceptionnellement noble, pour un désintéressement absolu, pour le courage, pour l'esprit de sacrifice, pour la générosité, pour la loyauté, ne montre pas, loin de là, que Jean Bassompierre eût un jugement sûr, une intelligence hors de pair. Il était la dupe-née, le modèle de ceux que l'on envoie se faire tuer avec quelques formules de propagande et quelques belles phrases héroïques sur le drapeau, la vertu

(1) Éditions Amiot-Dumont.

du sacrifice et la civilisation chrétienne menacée par les barbares. Certaines de ces pages, écrites dans l'ombre de la mort, sont naïves jusqu'à la candeur, et seraient irritantes si... Si Bassompierre était vivant. Mais ce que signifient ces pages, et c'est en quoi elles pourront, à certains, paraître gênantes, c'est qu'elles furent écrites par un homme pur, par un homme noble, — par un homme. Par un homme dont on fait à ceux qui l'ont fusillé le crédit de croire qu'ils pensaient de lui ce que pensaient les Mongols quand ils écrivaient sur la stèle de l'ennemi courageux qu'ils décapitaient : « Quand tu renaîtras, fais-nous l'honneur de renaître chez nous. »

J'oubliais que les Mongols étaient des barbares. Nous avons fait des progrès. Ceux que nous fusillons sont seulement des traîtres. Au lendemain de la libération, quand la guerre venait de finir, un journal de Paris publia côte à côte deux articles. L'un concernait un Allemand qui avait conduit des soldats français vers un refuge où quelques-uns de ses camarades se cachaient pour continuer la résistance. L'autre concernait un jeune hitlérien pris les armes à la main, et qui, à l'officier qui lui demandait pourquoi il continuait un combat sans espoir, avait fait cette réponse digne d'un héros de Malraux : « Le combat, c'est encore l'espoir. C'est déjà l'espoir. » Est-il utile d'ajouter que l'admiration du journal allait au premier de ces deux hommes? Dans la nouvelle morale politique, le héros qui combat contre nous est un traître, le traître qui nous sert est un héros.

Il y a pourtant, çà et là, des hommes — des retardataires, — qui résistent à la nouvelle morale. Dans ses souvenirs de guerre, l'aviateur français Clostermann raconte que l'aviateur allemand Walter Nowotny, vingt ans, cent soixante victoires, écrivit un jour à Hitler une lettre indignée pour protester contre l'exécution de plusieurs dizaines de pilotes anglais prisonniers. Lorsque, quelques mois plus tard, la nouvelle de la mort au combat

de Walter Nowotny parvint à un mess de la R. A. F., elle fut commentée ainsi : « Dommage qu'il n'ait pas été avec nous. Ç'aurait été un bon copain. » Honneur à celui qui prononça cette phrase. En plein XXe siècle il préservait un peu de cette noblesse que nous avons perdue, et que les Mongols connaissaient.

C'est ce singulier changement des valeurs qu'à propos de l'exécution de Jean Bassompierre, Charles-Ambroise Colin met dans une lumière éclatante, dans les pages décisives sur lesquelles s'ouvre son livre : « ...Un conflit entre deux morales, conflit que son cas illustre, conflit qui est la marque de notre temps et par lequel sa mort prend une signification dans l'Histoire. La pureté, l'honneur, le respect de l'adversaire, l'honnêteté et l'humanité dans le comportement, la valeur propre de l'homme, n'ont pas compté... Il fut jugé et condamné pour le parti qu'il avait pris et non pour la façon dont il l'avait pris. Il fut défendu à ceux qui avaient embrassé la bonne cause d'intervenir pour lui. Mieux, cette attitude que leur commandait la morale même qui avait guidé — bien guidé — leur choix fut considérée comme une espèce de trahison... L'estime de tous lui était acquise : la raison impérieuse de la patrie en danger n'ordonnait pas qu'il soit sacrifié; aucune victime ne venait réclamer vengeance, et cependant rien n'a pu le sauver. On peut accuser l'aveuglement, la lâcheté ou la cruauté des hommes, mais ces sentiments ou ces faiblesses, si puissants qu'ils soient, auraient pu être surmontés. Il a fallu autre chose : le mouvement impérieux d'une conception nouvelle de la morale et du droit; celle-ci condamne à périr, en bloc, tous ceux, les bons comme les mauvais, à qui l'Histoire donne tort; elle absout les monstres à qui l'Histoire donne raison. Elle glorifie les héros, non pour leur héroïsme, mais pour leur clairvoyance... » Voici qui est plus important encore : « Notre époque, nos luttes et nos fureurs actuelles ne sont pas exceptionnelles. La guerre civile existe depuis qu'il y a

des cités et des nations : dans ces luttes l'étranger est toujours intervenu, et les adversaires ont toujours été des traîtres. Les répressions et les représailles ont toujours été sauvages, et ce sont toujours les meilleurs qui ont péri sur les champs de bataille, les bûchers et les échafauds. Il est vain, il est faux de dire que ce sont ces prisons remplies, ces fossés des vieux forts retentissant des feux de peloton, toute une nation occupée à juger, dénoncer, témoigner, comparaître, expier et ruminer des rancunes, que tout cela est monstrueux. On l'a déjà vu, trop souvent, et il est à craindre qu'on ne le voie encore. Mais ce qui est monstrueux, c'est qu'une morale tente de le justifier en y voyant l'expression même de la morale : que des hommes, froidement, écrivent, et parfois même en bon français, que ces fureurs sont sacrées; qu'à l'aide d'une métaphysique démodée, rajeunie par d'obscurs sophismes, ils cherchent en elles un nouveau Dieu; qu'avec l'arrogance glacée du pédant, ils condamnent comme une sottise dépassée le rappel de ces quelques vieilles notions qui ont traversé toutes les civilisations et toutes les religions; qu'il y a des bêtes féroces et de loyaux guerriers, des lâches qui trahissent et des hommes qui restent fidèles à leur serment, des détrousseurs de cadavres et des cœurs généreux. »

La nouvelle morale « se formule avec une rigueur péremptoire. La conduite de l'homme doit s'accommoder au mouvement de l'histoire; elle le suit et en même temps le détermine. La morale condamne donc ce qui risque de l'entraver : elle exalte ce qui lui obéit et l'accélère. Dans cette évolution qui nous emporte, celle-ci est la seule réalité qui existe et ne soit pas une mystification; le crime est d'essayer de l'arrêter... Il ne peut y avoir ni bons sentiments, ni valeur morale chez ceux qui cherchent à briser un courant, puisque le bon, le beau, le juste est de le suivre, ou plutôt de le former en « l'assumant » et en s'abandonnant à la direction qu'il nous montre. Tel est le principe... Cette nouvelle morale, après la mort de Bassompierre,

exige que l'on dise : « Encore ». La nôtre, l'ancienne, nous ordonne de dire : « Assez ».

Le lecteur jugera peut-être qu'il est déjà bien tard pour dire : « Assez ». La mort qui a provoqué le violent cri de révolte de notre auteur avait déjà commencé, quand le livre a paru, à se fondre, à s'effacer parmi des milliers d'autres morts, et trois ou quatre mois ont encore passé depuis le livre. La trouble aventure de l'épuration touche à sa fin après avoir emporté pêle-mêle les héros abusés et les dénonciateurs, jeté à la fosse commune ou au bagne les honnêtes gens qui s'étaient trompés et épargné ceux qui avaient fait de bonnes affaires, confondu ceux qui avaient pris le parti de l'Allemagne par intérêt, ceux qui l'avaient pris par conviction, ceux qui avaient cru à la possibilité de la combattre sous le masque de la légalité « vichyssoise », ceux que le parti communiste avait intérêt à faire disparaître, et ceux dont un voisin convoitait l' femme ou jalousait la richesse. Il est même question d'amnistie, et il est à croire que l'amnistie ne tardera pas, parce qu'il faut bien, un jour, qu'on en finisse. Mais, quand le problème serait ainsi résolu, ou plutôt supprimé par l'oubli, il faudrait songer qu'il n'existe pas seulement en France. Il faudrait songer que dans la moitié du monde (et peut-être suis-je optimiste) l'habitude s'est établie et persiste de vouer à la mort, ou à la prison, ou au silence, en les déshonorant par surcroît, les vaincus des guerres, les vaincus des révolutions et, d'une façon générale, ceux qui ne sont pas d'accord avec l'opinion exprimée par le plus grand nombre de suffrages plus ou moins truqués et appuyée sur le plus grand nombre de mitrailleuses; que la loi des orthodoxies modernes est de traiter les mécréants comme des détritus bons pour le pourrissoir, ou, par un raffinement assez singulier d'hypocrisie, de faire rendre par la nouvelle morale un hommage inattendu à la vieille morale en revêtant de la robe des juges les serviteurs qu'elles chargent de régler leurs comptes.

En ce qui nous concerne, il faudra donc avoir le courage de reconnaître non seulement que l'épuration a fait son temps, mais encore qu'elle a fait fausse route, et que le jugement que l'avenir portera sur elle risque d'être sans indulgence, si du moins il y a une place dans l'avenir pour les valeurs dont l'homme s'est fait un honneur jusqu'à nos jours. Ce procès qui commence et qu'il faudra bien mener à son terme, je ne l'entends pas à la manière des survivants de la « collaboration » que l'on entend crier aujourd'hui de tous côtés :« Nous avions raison. Notre politique était la bonne. » Je crois qu'ils n'avaient pas raison. Je crois que leur politique n'était pas la bonne, et qu'elle se faisait bon gré mal gré la complice d'une effrayante entreprise de rapine et d'asservissement. La politique de répression qui a suivi la victoire des adversaires de l'Allemagne n'a pas été scandaleuse en ce qu'elle tuait des hommes qui avaient eu raison, mais en ce qu'elle repose sur le principe qu'on peut tuer des hommes parce qu'ils ont eu tort.

Je sais que ces hommes s'étaient faits, qu'ils l'eussent ou non voulu, les alliés d'une puissance qui, elle aussi, tuait ceux à qui elle donnait tort, qui tuait même ceux qui n'avaient d'autre tort que d'exister alors que leur existence était tenue pour indésirable. Faut-il s'arrêter à cet argument? Il n'y aura pas de civilisation acceptable aussi longtemps que la loi du talion n'aura pas été rejetée à sa place, auprès des sacrifices humains et des repas de cannibales.

Certes, le problème n'est pas simple. D'implacables logiciens nous l'ont dit bien souvent : « Vous prétendez que cet écrivain, qui a publié des articles favorables à la cause allemande, ne saurait être condamné, puisqu'il n'a fait que donner une opinion. Mais si vous reconnaissez à l'écrivain une influence, vous admettez que son opinion puisse orienter d'autres opinions, et que ces opinions, à leur tour, puissent déterminer des actes. L'homme qui

s'engageait dans la milice le faisait en vertu des opinions qu'il avait reçues de l'écrivain. Le milicien qui tuait des hommes du maquis ou renseignait les Allemands le faisait en vertu des engagements qu'il avait contractés en entrant dans la milice. On ne peut punir celui qui tire les conséquences en épargnant celui qui formule les principes. On ne peut punir celui qui agit en vertu d'une opinion si l'opinion elle-même est tenue pour légitime. » Ce raisonnement est inattaquable. Mis à part les trafics honteux, les actes de sauvagerie ou de sadisme qui n'ont jamais pu être déduits légitimement d'aucune opinion, tout se tient; il suffit que l'on prenne la chaîne par un bout pour qu'elle vienne tout entière, et la conséquence est la peine de mort pour tout le monde.

Mais c'est précisément parce que la chaîne ne peut être brisée qu'il vaut mieux, une bonne fois, la prendre par l'autre bout, et tirer les conséquences du refus de donner la mort plutôt que de la volonté de la donner. Le risque de devoir épargner ceux qui ont agi, parce qu'on aura épargné ceux qui n'auront fait que parler, ou penser, est à tout prendre moins grave que le risque de devoir condamner ceux qui ont pensé ou parlé parce qu'on aura condamné ceux qui ont agi. Mieux vaut ne point punir assez que trop punir. Mieux vaut la vie pour tout le monde que la mort pour tout le monde. Puisque vous êtes engagé dans un système où la mort infligée à un seul homme comporte des conséquences intolérables, l'occasion est bonne pour renoncer une fois pour toutes à infliger la mort à qui que ce soit.

Ce n'est pas seulement aux victimes qu'il faut penser ici. C'est aussi à ceux qui survivent aux victimes. Ce n'est pas seulement aux plus faibles. C'est aussi aux plus forts. Pitié pour les plus forts, à qui sied mal leur escorte de policiers et de bourreaux! Ne pourrait-on enfin les délivrer des sinistres obligations qu'ils croient associées à la victoire et leur rendre la paix de la bonne conscience? C'est un

assez sombre tournant dans les luttes humaines, que celui où ceux qui ont valeureusement combattu un adversaire d'égale force ou un État orgueilleux et puissant mettent sur leurs uniformes ou sur leurs pauvres et magnifiques vêtements d'insurgés l'insigne de la police politique, et se servent des armes ennoblies par le combat pour traquer un gibier sans défense. C'est un assez triste moment que celui où les vainqueurs commencent à devenir des lâches.

THIERRY MAULNIER.

LA TYPHOÏDE AUX TERNES

Je viens de faire une promenade aux Ternes. C'est un quartier que je connais assez bien. Nous avons demeuré rue des Acacias, avant la guerre de 1914 et après. J'ai fréquenté l'école communale de la rue Saint-Ferdinand. En somme, je suis un Terniot d'adoption.

Il y a bien du changement par là aussi. D'abord, j'ai eu une surprise : la boulangerie-pâtisserie qui se trouve à l'angle de la rue des Acacias et de l'avenue de la Grande-Armée, notre boulangerie, ne s'appelle plus la *Pâtisserie de l'Obus*. Elle n'a plus de nom. Je le regrette un peu. Il est probable qu'un projectile a explosé dans les parages, en 1871, durant le Siège. A cette époque les obus étaient peu meurtriers; ils ne tuaient à la fois que les deux ou trois étourdis qui ne s'étaient pas mis à l'abri. Après quoi l'on commémorait l'événement au moyen d'une enseigne de pâtisserie. Maintenant, il en tombe trop en même temps, ils sont trop gros pour que l'on puisse encore songer à en tirer un parti publicitaire. Il devrait y avoir, actuellement, des milliers de *Pâtisseries de l'Obus* dans le monde. Les ménagères ne s'y retrouveraient pas.



Et la station de métro « Obligado » a été débaptisée; elle est devenue dernièrement : « Argentine. » J'aime mieux

« Obligado », c'est plus doux à l'oreille, et puis cela nous rappelait une victoire française remportée je ne sais où ni sur quel ennemi, mais n'importe. On chercherait à nous démoraliser systématiquement que l'on ne s'y prendrait pas d'une autre manière. Pendant des années de mon adolescence, ç'a été « ma » station. Chaque matin, autour de huit heures, j'y descendais en courant, tout affolé. J'exerçais alors un métier bien intéressant, et encore peu galvaudé : j'étais mécanographe dans une maison d'épicerie en gros de la place de la Bastille. J'ai été un des premiers mécanographes de France, je puis le dire avec quelque fierté. Un mécanographe est une dactylo du sexe masculin qui « tape » des chiffres au lieu de mots. Il y a d'ailleurs à présent beaucoup de mécanographes femmes, mais, jadis, les hommes étaient plutôt en faveur dans cette spécialité délicate. J'avais pourtant une collègue, Mme Loupiot, qui était de très grande force. Nous nous livrions à des sortes de courses, à qui aurait les plus longues colonnes de nombres en fin de journée. Ces compétitions étaient fort excitantes et, en somme, avantageuses pour la maison d'épicerie qui nous employait. Je me souviens que Mme Loupiot était enceinte. Ah, elle était imbattable! La tête baissée, le ventre collé à la machine, elle ne faisait qu'un avec elle. J'entends encore le bruit ininterrompu des engrenages. Elle semblait prise de frénésie. Ses totaux dépassaient toujours les miens. Par bonheur, l'épicerie traversait une période de prospérité. On eût cru qu'elle avalait les chiffres. Cependant, elle grossissait de jour en jour. C'était comme si elle eût voulu nourrir d'avance son enfant de millions.

Je préfère aussi l'importante construction de verre opaque et jaune que j'ai dans la tête, à la simple balustrade de pierre qui la remplace. Un jaune assez particulier, tournant au vert, ou, plus précisément, de la couleur de certains bonbons à l'anis lorsqu'on les retire de la bouche après les avoir assez longuement sucés.



Au cours de mon excursion, j'ai été abordé par trois jeunes filles qui m'ont demandé de leur indiquer le chemin du Vésinet. Je leur ai répondu que c'était très loin des Ternes. Mais elles tenaient absolument à pousser jusque-là; elles avaient l'air un peu entêté.

— On veut aller au cirque, m'a dit l'une d'elles.

Moi aussi, je serais allé jusqu'au Vésinet, à leur âge, pour assister à un spectacle de cirque. J'ai tâché de leur fournir un vague itinéraire, mais je ne pense pas qu'elles aient jamais pu atteindre le Vésinet.



Il se trouve que je connais le Vésinet; j'y suis allé il y a quelques jours, à la recherche d'un appartement. C'est un endroit agréable où il me plairait de m'installer (l'appartement n'était pas libre). Je m'y suis rendu souvent aussi étant jeune, plus jeune que les trois filles, mais non pas pour voir des clowns et des chevaux et des écuyères. Non, on m'y a conduit auprès de ma mère qui était dans une maison de convalescence, peu après sa typhoïde.

J'ai tellement entendu parler de cette typhoïde qu'elle a pris, à la longue, une place importante dans mon existence. Ma mère avait l'habitude de répéter :

— C'était avant (ou après) « ma » typhoïde.

J'ignorais ce que c'était vraiment que la typhoïde, mais le mot me paraissait joli, un peu étrange. Entre nous deux, cela servait de point de repère, de date historique, de sommet. Nos vies étaient comme balisées par la typhoïde de ma mère. Ainsi moi, j'ai été envoyé à Berck après « sa » typhoïde; en revanche, j'ai été opéré avant. Mais, est-ce bien certain? Pour ma mère, la ligne de partage est plus nette : elle évoque avec nostalgie tout ce qui s'est passé avant, alors que tout ce qui a eu lieu après est mauvais.

Il y avait une variante; elle disait parfois, elliptiquement :

— C'était après (ou avant) Beaujon.

Car c'est à l'hôpital Beaujon qu'elle a été soignée. A mon sens, c'était tout autant mystérieux : Beaujon. D'ailleurs, c'est durant son séjour à Beaujon que mon père l'a quittée, après avoir vendu ses bottines et ses corsages à un chiffonnier. Il a gardé cette manie de se défaire périodiquement des vêtements usagés. Je me souviens également que ma mère a perdu ses cheveux à Beaujon. Il lui arrive souvent de reparler de ces paires de bottines presque neuves. En résumé, nos malheurs familiaux partent de là, de Beaujon. Aujourd'hui qu'ils sont à peu près oubliés, je puis avancer que c'est tout de même bien commode d'avoir eu une bonne maladie; on s'oriente mieux que d'autres parmi ses histoires personnelles. Mieux que ceux qui n'ont que les guerres mondiales ou les expositions universelles à leur disposition. Nous en avons subi plusieurs, tandis qu'on n'a jamais qu'une seule typhoïde. Pour ma part, j'ai essayé, plus tard, de retenir l'attention des gens sur « mon » opération, mais je n'y mettais peut-être pas assez de conviction ni d'insistance.

J'ai trouvé dernièrement une ancienne gravure qui représente le Jardin Beaujon. On y voit des messieurs et des dames, des enfants et des militaires dans un petit train roulant à travers un paysage accidenté, en carton. Il s'agit des « montagnes françaises » qui sont, semble-t-il, l'équivalent de nos « montagnes russes ». C'était bien antérieur aux emprunts successifs, au « rouleau compresseur », à l'Entente Cordiale... et à notre passagère russophilie.

Ainsi, avant d'avoir été un hôpital, ce bâtiment sombre a servi de centre de divertissement, de *Luna-Park* ou de *Magic-City* aux Parisiens d'il y a cent ans. Finalement, une école pratique des gardiens de la paix s'y est installée. Je me demande ce que l'on enseigne là-dedans.



Du village des Thernes, il reste encore les deux ou trois vieilles fermes de la rue Bayen, quelques arbres, et une partie du château des Ternes dans lequel une ouverture formant arcade a été percée pour la circulation. J'avais grande joie à passer sous ce tunnel et j'ai eu du plaisir à relire la plaque ronde qui subsiste :

MARCHER AU PAS
ALLURE TRES MODÉRÉE

Et, en effet, les fiacres s'y engageaient un par un, et au pas. Le cheval vous frôlait. Ma mère me tirait contre elle. Lorsqu'il avait plu, les roues faisaient des éclaboussures aux mollets. On dirait que je sens d'ici une odeur piquante de pelage en sueur; j'aimais cela. J'aimais également l'écho du bruit des fers sous la voûte.

On ne rencontre plus par là de fiacres allant au pas, ou au trot.

HENRI CALET.

CHRONIQUES

LECTURES

HUMANISME CHRÉTIEN.

Au moment où je tâche de donner consistance aux idées que me suggèrent *Orages* de François Mauriac (Grasset), j'ai le sentiment que les artifices d'une fausse objectivité risquent parfois de paraître plus scandaleux qu'une sincère et modeste confidence. Aussi me résigné-je à parler, nonchalamment, de moi.



Lorsque je lus en 1925 le livret couleur d'ardoise angevine qui contient les 28 premiers poèmes d'*Orages*, je demeurai quelque temps étonné.

Puritain de 23 ans, attentif à parfaire ma culture, curieux d'assouvir dans des librairies enchantées les convoitises de mon intelligence, je me rendais bien compte que les cérémonies secrètes de l'érudition deviennent aisément les offices d'un culte.

La comédie intellectuelle de Paul Valéry me pourvoyait d'essences que je parais des diaprures de mon inconscient. J'admettais, d'ailleurs, que ce fétichisme subtil était incompatible avec les doctrines évangéliques.

De plus, si je caressais pour la spiritualité des femmes une certaine dilection, je n'imaginais pas en arriver jamais à adorer l'impermanence de leur figure, le vague de leur âme et le caprice de leur cœur.

Or voici que tout à coup François Mauriac me révélait à

quelle tentation d'idolâtrie peut induire un délire orienté vers un objet de chair arbitrairement élu.

Les inflexions de sa voix (depuis assourdie) je les retrouvais dans ses vers. Ils me charmaient l'oreille par une musique assez familière pour me frapper de confusion.

Comment me serais-je mépris? Dans ces courtes pièces, François Mauriac, si perversement habile à varier comme un thème romanesque la vie de ses humbles prochains, renonçait au sot dessein de se peindre par fictions. Il m'invitait à me réfléchir dans le sombre miroir sur lequel il penchait sa longue tête étroite entourée de fantômes embaumés.

Je voyais les narines de son grand nez sensible frémir de respirer leur fabuleux arôme et les paumes de ses mains sèches modeler leurs contours dans un geste d'offrande ou de supplication.

Je l'apercevais se livrant aux lucides plaisirs de la contemplation charnelle et retrouvant dans les volutes d'un corps à l'abandon les émouvantes arabesques de l'univers.

Je le suivais, avec remords, dans sa quête de chasseur masqué, de pèlerin d'une mystique profane provisoirement content de la douteuse lumière qu'irradie une créature transitoire.

Je discernais, non sans une légère horreur à fleur de peau, que pour justifier ses transports, il se privait de toute possession extrême.

Enfin sur ses fines lèvres crispées je reconnaissais, malgré les changements que leur faisait subir un contexte équivoque, les formules gnostiques, les mystérieux mots de passe que, depuis des années, je ressassais pour me juger et me secourir.

C'était la conjuration du dégoût :

En vain! Nous serons vaincus
Par le dégoût, ce complice
Du Dieu qui nous aime plus
Que nous n'aimons nos délices.

Puis l'incantation des ténèbres intimes :

De peur qu'il ne rallume en nous la lampe éteinte,
Cachons notre folie à Celui qui la hait...
Même si notre lampe est éteinte, l'Époux
Verra la mèche fumer encore.

Enfin l'évocation abstraite des choses sans nom qui rôdent dans le désert :

Désert intérieur, étouffant crépuscule,
Triste mer qui ne put mouiller que tes genoux,
Si je suis ton captif, c'est en moi qu'elle brûle :
Le pays de la soif est au dedans de nous.

J'ai cru qu'un Dieu pourrait tarir cette mer morte,
Qu'il suffirait du ciel pour combler cette mer :
Mais l'on n'échappe pas au désert que l'on porte,
On ne s'évade pas de son propre désert.

En somme, grâce à François Mauriac, je constatais que la nuit de l'esprit, au sein de laquelle parfois je me surprenais à crier d'angoisse, est analogue à la nuit de la chair et que, si l'on dépeint les affres de ces deux agonies trop humaines, on use fatalement des mêmes métaphores. Je voulus bientôt mesurer le degré de ressemblance de leurs deux obscurités... *Und das hat mit seinen Liedern François Mauriac getan!*



Les 28 premiers poèmes d'*Orages*, à propos desquels je viens d'épiloguer impudiquement sur moi-même, attestent qu'entre 1912 et 1923 François Mauriac souffrait déjà d'une sorte d'absurdité ontologique.

Il se savait préservé par la clémence divine quoique exposé à un équitable châtiment. Tout en ignorant la lassante alternative des fautes et des mérites, il coexistait sur deux plans simultanés, dont l'un glissait vers le mal, dont l'autre montait vers le bien.

Il n'était pas, à proprement parler, le théâtre de la lutte de ces deux principes, mais le lieu de leur rencontre et (si l'on ose dire) de leur coopération. Il aurait pu se réputer à la fois pécheur et juste, *simul peccator et justus.*

Mais il tolérait impatiemment ce déplorable état. Persuadé de la réalité et de l'intégrité de l'Incarnation, il attendait que le Christ assume sa justice et son péché. Cet espoir n'a pas été

déçu. Les poèmes d'*Orages*, écrits depuis 1927, narrent, de façon emblématique, les épisodes de cette assomption.

François Mauriac, qui aimait façonner les corps et les admirer comme un dieu démiurge épris du monde dont il informe la pâte, se plaît à découvrir en Atys une sorte d'éternel Rimbaud, abusé et comblé par une impossible Cybèle.

Atys, amateur des étreintes cosmiques, Atys, expert aux inventions de Vénus, s'il consentait à revêtir Jésus, non seulement les justes-pécheurs, comme François Mauriac, seraient sauvés, mais toutes les créatures sans voix articulées dont les ardents soupirs font frémir la pinède.

Avec une inquiète allégresse, François Mauriac, entre 1927 et 1938, énonce donc les propositions d'une théologie d'Atys, qui prendrait rang, dans une anthologie de la mythologie christianisée, entre les moralisations des docteurs médiévaux (dont se gaussait Erasme), l'*Hercule Chrétien* de Ronsard et les considérations de Claudel sur le théâtre d'Eschyle.

Aux yeux de François Mauriac, humaniste chrétien, tout s'accomplit lorsque Atys devient le prochain particulier du Christ, sa gaine, son apparence à la fois humaine et arborisée. Se gardant de toute démesure théologique, le poète évite de trop engager Dieu dans la création et de guinder outrageusement celle-ci vers le ciel. Il note aussi, avec une exquise discrétion, l'horreur de la nature Cybèle, décor, prétexte, texte du péché, devant cette surnature à aspect naturel qu'elle ne saurait comprendre :

Un Dieu souffrait au cœur de cet être éphémère,
Dans ce torse figé par l'ombre des fougères
Et que le sol durci brûlait de sa touffeur,
Un Dieu couvert de sang dont Cybèle avait peur.

Malgré l'assomption d'Atys, il ne paraît pas pourtant que François Mauriac ait conquis la sérénité religieuse. Et l'on souhaiterait répéter à son intention certaines demandes de la prière de saint Prosper, poète de la grâce, que Lemaistre de Sacy traduisit en sages vers classiques, qui permettront au lecteur de percevoir par contraste combien le ton d'*Orages* est singulier :

Que sans cesse Ta grâce aide sa volonté,
Règne dans tous ses sens, forme sa liberté;
Qu'en un sacré repos divinement tranquille,
Elle éloigne son cœur de toute œuvre servile,

pour que son existence devienne enfin ce qu'elle n'a jamais su être :

Un céleste sabbat, une fête éternelle.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

QUELQUES RECETTES DU ROMAN CONTEMPORAIN.

« *Prenez six œufs; battez les blancs, etc....* »

La Cuisine de Tante Marie.

I. DU STYLE.

En règle générale : il n'y en a pas.

Règles particulières :

— Proscrire le banalisme. Écrire : « il pleut », pour dire qu'il pleut, est un banalisme impardonnable. Toute phrase ayant une signification immédiate est un banalisme.

Écrire : « La comtesse sortit à cinq heures », est un banalisme. Mais écrire : « L'égoutier était saoul, comme tous les soirs, à cinq heures », n'est pas un banalisme; c'est un effort du romancier vers le véridique. Cette règle impérative se justifie amplement pas l'intérêt humain de l'égoutier, comparé à celui de la comtesse.

— Braver hardiment la grammaire et, dans toute la mesure du possible, l'orthographe. Le purisme est académique. Le barbarisme, le solécisme, le trivialisme « font vrai ».

— Désarticuler toute phrase cohérente qui viendrait malencontreusement sous la plume afin de la rendre, par un rythme nouveau, indéchiffrable à première lecture.

Le talent du romancier — ne l'oublions pas — se mesure à l'effort du lecteur.

— S'interdire la « période ». Multiplier l'interjection, l'onomatopée, le dialogue monosyllabique. A la technique de Proust, préférer celle d'Eugène Sué.

— Épicer soigneusement le langage — même si l'on décrit un parterre de fleurs, une conversation dans une nursery ou une cérémonie à la mosquée. Préférer toujours l'obscénité à la fadeur et préférer encore le scatologique à l'obscène. Les mots expressifs doivent être écrits en toutes lettres et peuvent être répétés sans limitation numérique.

— Utiliser abondamment les ressources de l'antiphrase. Écrire, par exemple :

« *Depuis seulement qu'il était en prison, il était libre.* »

Ou :

« *Par ce meurtre, enfin, il avait recouvré son innocence.* »

Un personnage qui, après une interminable confession, y met le point final, tout juste avant son suicide, ajoute valablement :

« *Et c'est maintenant, seulement, que je vais parler...* »

2. DES PERSONNAGES.

En règle générale : il n'y en a pas.
Règles particulières :

— L'Ambitieux, l'Amoureux, l'Avare, etc... (par ordre alphabétique) ne sont pas des personnages de roman.

Emma Bovary, provinciale, Gobseck, usurier, Valmont, séducteur, l'abbé Tigrane, ecclésiastique, Salavin, employé, ne sont et n'ont jamais été des personnages de roman. A la rigueur, un prolétaire peut être un personnage de roman ; mais c'est alors du populisme.

— Les personnages de roman sont, et ne peuvent être, que l'expression mythique de débats philosophiques :

L'Homme-qui-conquiert-sa-pleine-liberté-dans-l'accomplissement-d'un-acte-contraire-aux-lois ;
Celui-qui-se-demande-s'il-existe ;
La-Femme-régénérée-par-les-violences-d'un-sadique ; sont des personnages de roman.

— Le personnage de roman, P, se définit généralement par la formule algébrique :

$$P = \frac{(a + cp) \times R}{I}$$

a, étant l'acte en puissance, *cp* le concept philosophique, I le coefficient d'individualisation et R, la règle générale.

— Les personnages de roman, valables, se recrutent dans les catégories suivantes, selon l'ordre de priorité indiqué :

Sadiques
Invertis
Prostituées
Tueurs
Schizophrènes
Nauséeux
Autres psychopathes

Exclusivement.

3. De l'action romanesque :

— Deux sortes d'action romanesque : *a*) statique, *b*) dynamique.

a) *Statique*. Exemple :

Chapitre I : Existé-je?
Chapitre II : Si j'existais?
Chapitre III : N'existé-je pas?
Chapitre IV : Si je n'existais pas?
Chapitre V : Ai-je existé?
Fin

b) *Dynamique*. Exemple :

Il vole, il pille, il viole, il tue (*crescendo*); suicide à l'asile d'aliénés (*decrescendo*). Final philosophique et apothéose du néant.

— Tout personnage est obligatoirement « engagé » dans l'action romanesque. Cela signifie que s'il se promène, un dimanche après-midi, place de la Nation, à Paris, il prend, de ce fait, position contre ou pour le marxisme. On ne se promène pas impunément dans un roman, un dimanche après-midi à Paris.

Au lecteur (et à son défaut, au critique) de tirer les conséquences d'un tel acte et d'en déduire les conséquences possibles sur l'avenir de la Chine, l'existence ou la non-existence de Dieu, le statkhanovisme, etc.

4. DE LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE.

— Le personnage romanesque a une existence essentiellement psychologique.

L'activité psychologique est double : 1° intestinale ; 2° sexuelle.

— Tout acte romanesque doit répondre à un mobile inclus dans l'ordre des activités ci-dessus. Pour le déterminer, on s'aidera, s'il est nécessaire, des clefs à découvrir dans Freud ou Marie Bonaparte.

5. DE LA PHILOSOPHIE EN GÉNÉRAL.

— Tout roman est philosophique.

— Un roman se conçoit par rapport :

au marxisme,
à l'existentialisme,
au nihilisme, etc.

— Tout acte romanesque a une signification philosophique (voir plus haut).

Chaque mot prononcé par un personnage romanesque a une portée philosophique. Les mots « Oh! » ou les mots « Ah! », par exemple, dont le contenu idéologique peut, au besoin, être déduit du contexte. Dire : « Oh! » c'est faire une profession de foi métaphysique. Ne pas le dire, c'est en faire une autre, dont la signification n'est pas forcément différente.

— Les personnages de roman pensent beaucoup. Car, pas seulement avec le cerveau. Aussi — et surtout, avec les mains et avec les pieds.

— *Recette sûre* (dont la réussite est garantie aux plus inexpérimentés) :

Prenez un manuel de philosophie. Donnez des noms de personnage à chacun des chapitres dudit manuel. Et voici, prêt à être servi, un roman, qu'il ne reste plus qu'à désécrire pour lui donner une forme littéraire définitive.

— *Variante :* Prenez un traité de psychiatrie, etc.

— *Autre variante :* Prenez le roman d'un confrère, changez les noms des personnages, etc... (le reste sans changement).

(Cette dernière variante a été mise au point à la suite d'une longue pratique).

— Il n'y a qu'une vérité (philosophique, bien entendu) : celle de votre livre. Elle abolit toutes les précédentes vérités.

6. De l'anticonformisme.

— Il résulte amplement de tout ce qui précède, que tout conformisme est prohibé.

Écrire comme Voltaire ou M. de Montherlant, est un conformisme. Écrire comme M. Pierre Fisson, est une originalité (1).

— Attribuer à des personnages des sentiments que la paresse trop naturelle du lecteur pourrait considérer comme normaux, est un conformisme. Une mère qui aime son fils, un amant qui ne hait point sa maîtresse : *verboten ! streng verboten !*

Leur attribuer des sentiments exactement contraires, est recommandé.

— Quelle belle œuvre romanesque, *non conformiste*, serait celle de M. Henry Bordeaux, à condition d'en intervertir exactement les caractères ! Ainsi, naguère, ces films « d'avant-garde » qui étaient tout simplement des négatifs.

Le mauvais bon père; le bon mauvais garçon; voilà toute une gamme de personnages de romans, originaux !

— *En règle générale*, et pour conclure :

Le conformisme du conformisme est interdit; le conformisme de l'anticonformisme est obligatoire.

7. Du romancier.

— Deux sortes de romanciers : l'agrégé de philosophie (2) et l'analphabète. L'agrégé de philosophie porte un pull-over usagé; l'analphabète un pull-over neuf. Cette différence marque la distinction des styles.

(1) D'accord (note du Syndicat des écrivains conformistes).
(2) Toute autre agrégation est suspecte (note du Syndicat des illettrés).

— *Règle du jeu :*

L'agrégé de philosophie doit s'efforcer d'écrire comme l'analphabète et l'analphabète comme l'agrégé de philosophie. Le commun dénominateur est le métafouillis.

— *Premièrement :* L'agrégé de philosophie. Il peut ne pas être agrégé de philosophie, du tout, mais doit en accréditer la légende. Pour cela, doser savamment l'abscons et le vulgaire. Celui-là pour laisser entendre discrètement qu'il est bien agrégé de philosophie, celui-ci, pour laisser entendre si ostensiblement qu'il ne l'est pas, que l'on soit définitivement convaincu qu'il l'est bien.

— *Deuxièmement :* l'analphabète. Il n'a pas fait d'études, même primaires. Il n'a rien lu. Il se vante (il est romancier, lui, les écrivains, fi!) de ne pas savoir écrire. Il doit connaître cependant, au moins de nom, les écrivains les plus illustres, ce afin de pouvoir affirmer qu'il ne les a jamais lus et, corollairement, que c'étaient de bien pauvres types.

8. DU ROMAN.

— Un roman est un ouvrage quelconque, composé, jusqu'à nouvel ordre, de signes alphabétiques, dont le titre est suivi du mot : « roman. »

. . . .

Et si les recettes formulées ci-dessus ne donnent que des résultats médiocrement satisfaisants, il reste toujours la ressource de relire Stendhal.

HUGUES FAVART.

LES MASQUES D'URANUS

Du cas Genêt — puisque « cas » on veut qu'il y ait — plusieurs interprétations ont cours, et l'auteur du *Journal du Voleur* (Ed. Gallimard) passe tantôt pour un nouveau Rimbaud, tantôt pour un habile faiseur. Poète maudit, ou batteur d'estrade? Chantre inspiré de la révolte contre tous les conformismes (y compris, si j'ose dire, le conformisme sexuel), ou manière d'agent provocateur?... Je me méfie de ces clichés et de jugements qu'on en fait découler. Au cas Genêt, il est peut-être une

autre explication, plus objective. Je l'ai proposée ailleurs (1). Qu'on me permette d'y revenir, et de la compléter.

Au départ, le comportement tout entier (psychique, psychologique et social) de Jean Genêt est, à mes yeux, sur-déterminé par l'homosexualité et rien qu'elle. Voir dans cette particularité la conséquence d'un libre choix est une vue de l'esprit, assez arbitraire. « Proust, écrit Sartre, a montré la pédérastie comme un destin; Genêt la revendique comme un choix. » Sans doute. Mais revendiquer une fatalité n'a jamais suffi à la transformer en choix, — et aux conclusions un peu hâtives de la dialectique sartrienne, on peut préférer le plus modeste *amor fati* de Nietzsche. Car, en l'occurrence, c'est bien d'une manière de fatum qu'il s'agit.

On peut avancer, bien sûr, que l'homosexualité n'étant l'effet d'aucune loi naturelle, comme l'hérédité, d'aucune conformation organique (sauf cas tout à fait exceptionnels), l'homme se fait, donc se veut inverti. Mais il ne s'agit pas là d'un choix *libre*, car c'est dans l'inconscient de l'intéressé qu'il s'effectue, en dehors de tout contrôle de la raison et de la volonté, neuf fois sur dix d'ailleurs à un moment de son évolution psychologique (enfance ou prime adolescence) où il serait bien empêché même d'en avoir un sentiment clair. Ensuite, prenant conscience de cet état de fait, il est amené à se sentir (et non, toujours, à se vouloir) différent des autres, séparé d'eux, davantage encore que par sa singularité elle-même, par le fait que le conformisme moral voit en elle (un peu sommairement) une monstruosité. Il n'en faut pas plus, notamment, pour l'incliner à une complaisance trouble pour tous les en-dehors, mauvais garçons, dévoyés, voleurs, criminels; non seulement, comme on pourrait croire, parce qu'il trouve souvent parmi eux des complices, mais parce qu'il les voit comme lui voués à la malédiction sociale. De là à tomber dans une attitude ostentatoire, volontiers provocante, il n'y a qu'un pas : c'est par un mécanisme du même ordre que le timide, par exemple, transmue en agressivité son complexe d'infériorité, que le persécuté devient persécuteur, — et Jean Genêt lui-même a fort bien exprimé la chose dans ces lignes du *Journal du Voleur* : « A dix ans, je volais (...) On s'en aperçut.

(1) *Mythologie de Jean Genêt*, in *Cahiers de la Pléiade* (à paraître).

Je crois que le mot de voleur me blessa profondément. Profondément, c'est-à-dire *assez pour que je désire être volontairement, malgré les autres, orgueilleusement, ce de quoi ils m'obligeaient à rougir.* » Mais l'ostentation d'une singularité non voulue, et son exaltation lyrique, ne me paraissent avoir que de lointains rapports avec son choix et sa transfiguration : autant dire que l'exhibitionnisme serait une forme d'élection de la virilité... (C'est, pourtant, ce que tendent à affirmer d'audacieux exégètes, comme M. Roger Stéphane, qui écrit dans *Les Temps Modernes* : « La grandeur de Genêt consiste, à partir de cette malédiction, à partir de cette fatalité, à les transfigurer en choix. »)

Il me semble que François Mauriac voit plus juste lorsqu'il distingue en Genêt « un onaniste inspiré » et écrit (dans *Le Figaro littéraire*) : « Sa délectation morose se nourrit d'images dont le mécanisme rejoint l'horlogerie de Jean Cocteau. Il fixe les effroyables visions nécessaires à son plaisir. Rien de moins, rien de plus. Et nous mesurons ici le désarroi d'une génération dont les représentants les plus qualifiés s'émerveillent de ce cas sinistre. » Car « il y a pis que le vice et le crime, c'est leur utilisation *littéraire*, c'est leur exploitation méthodique. »



Ce n'est pas sans raison que François Mauriac, encore, à propos de Jean Genêt, fait allusion à l'auteur de l'*Algèbre des valeurs morales*. Au sortir d'une lecture dudit Genêt, le hasard — et Jean Paulhan — m'ont amené à lire les *Carnets de Don Juan* de Marcel Jouhandeau (Ed. Morihen) qui, effectivement, y « rallie la tradition des grands moralistes français » en « devenant classique, non pas malgré ce qu'il est, mais à cause de ce qu'il est », et montre par là, avec autrement de « grandeur » que Genêt, qu'il n'est pas de sujets interdits.

Et cette transition était peut-être nécessaire pour m'amener à parler congrûment des *Souvenirs du bonheur*, livre posthume de Maurice Betz (Ed. Albin Michel). Ce n'est pas chose aisée. Leur auteur est mort. Je sais peu de lui. Ce n'était pas un écrivain de première grandeur (je le tiens surtout pour l'excellent traducteur de Rilke et de Nietzsche). Y a-t-il dans ce livre une part d'autobiographie? Maurice Betz s'est-il rendu compte

qu'il nous livrait là un assez étonnant « document » sur certains mécanismes inconscients de l'amour qui n'ose pas dire son nom? Son héros-narrateur (*Souvenir du bonheur* se présente comme le journal intime d'un inconnu) est, socialement parlant, un « homme quelconque ». Son aventure est tout intérieure. En fait, il ne s'y passe rien. Marié, et sans aucun doute excellent époux, il a adopté un jeune garçon. Et son journal est celui de ses sentiments pour ce fils adoptif, durant toute son adolescence. Ils vont, ces sentiments, de la simple tendresse paternelle jusqu'à une passion bizarre, excessive, ombrageuse, presque gênante, — en tout cas équivoque. Car il faudrait vraiment beaucoup de complaisance ou de naïveté pour ne voir qu'une forme singulière de l'amour paternel (je répète qu'il ne s'agit en l'occurrence que d'un fils adoptif) dans cette obsession exclusive et qui a *tous* les caractères de la passion amoureuse. Il faudrait aussi ne pas avoir lu Freud...

Rouvrons, de celui-ci, les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* : « Dans tous les cas observés, nous avons pu constater que ceux qui seront plus tard des invertis passent pendant les premières années de l'enfance par une phase où leur instinct sexuel se fixe d'une façon intense sur la femme, la plupart du temps sur la mère, et qu'après avoir dépassé ce stade, ils s'identifient à elle et deviennent leur propre objet sexuel, c'est-à-dire, que, partant du narcissisme, ils recherchent des adolescents qui leur ressemblent et qu'ils aimeront comme leur mère les a aimés eux-mêmes... L'absence d'un père énergique dans l'enfance favorise d'ailleurs souvent l'inversion. » Or voyons à présent comment le diagnostic freudien se trouve curieusement illustré dans *Souvenirs du bonheur* : « J'étais un enfant sensible et avide de tendresse. Lorsque, à l'âge de cinq ans, certains matins de dimanche, ma mère m'admettait dans son lit, à l'heure du petit déjeuner, j'en étais heureux et alangui. Mariée tard, *elle était restée veuve*, après trois ans de mariage seulement. Elle était l'être que j'aimais le mieux au monde. Je mettais dans l'affirmation de ce sentiment une sorte de défi qui la ravissait. A six ans, j'avais coutume de déclarer *que je n'épouserais jamais d'autre femme qu'elle.* » Plus loin, le narrateur s'adresse à son fils adoptif : « Peux-tu soupçonner à quel point je t'ai mêlé à chaque heure de ma vie? Je te vois et je me vois. *Je suis*

toi et je suis moi-même. Je voudrais être en toi et pourtant demeurer au dehors; c'est-à-dire que je voudrais à la fois être toi et continuer à te voir par mes yeux, en te comprenant comme moi seul suis capable de te comprendre... L'instant est peut-être arrivé où je puis tenter d'expliquer ce qui me liait si fortement à toi. Lorsque tu étais debout sur le pont du *Maréchal-Lyautey*, les cheveux au vent, c'était, me semblait-il, *comme si j'y avais été moi-même*. En pensant à toi, en imaginant ce que tu avais dû éprouver à cet instant, je me sentais soudain brûler d'une jeunesse retrouvée, qui n'était autre que ta jeunesse à toi. Lorsque je te savais là-bas, dans quelque bouge de la Casbah d'Alger, *ce n'était pas toi qui caressais dans un patio telle Chérifa tatouée et taciturne, telle femelle au front primitif, c'était moi*. Je vivais en moi et je vivais en toi (1). »

Est-ce que tout n'y est pas? Enfance « fixée » sexuellement sur la mère, absence du père, narcissisme, identification ultérieure à un adolescent que l'on aime de la même manière qu'on a été aimé par la mère... (De ce mécanisme d'*identification*, Freud dit ailleurs que « le premier moi s'y comporte, à certains points de vue, comme l'autre, l'imite et se l'approprie partiellement. On a pu, à juste titre, comparer l'identification à l'incorporation orale, cannibale, de la personne étrangère. Elle est une très ancienne forme, peut-être la plus importante, de l'attachement à une autre personne. C'est une sorte de possession idéale, qui peut se substituer au désir de possession physique, jugée impossible ou moralement condamnée. »)



Me dira-t-on que cette interprétation du livre de Maurice Betz, exacte ou fausse, ne change rien à sa valeur intrinsèque? Qu'elle constitue une vaine tentative de violation du possible « secret » de l'auteur? Je ne le pense pas. Car si le thème de

(1) Les passages en italique le sont par moi. On estimera peut-être qu'ils sont insuffisants pour étayer ma thèse. Mais je ne puis songer à accumuler les citations. Or il n'est pas jusqu'aux rares moments de son monologue intérieur où le narrateur de Maurice Betz détourne son regard et sa pensée de son lancinant objet qui ne soient, eux aussi, révélateurs de l'ambiguïté de ses élans affectifs (voir, par exemple, pages 64 et 193).

Souvenirs du bonheur nous paraît bien mince, et bien arbitraire, le comportement sentimental du héros-narrateur si nous le voulons seulement déterminé par un sentiment paternel *normal*, — ils s'éclairent l'un et l'autre d'un jour inattendu dès l'instant où nous y reconnaissons, sous son masque, le visage douloureux de l'amour « interdit ».

Masque, ici, de pudeur *peut-être inconsciente*, qui s'oppose à celui d'un Jean Genêt, aux (trop) vives couleurs. Car — j'y reviens — à mes yeux le provocant auteur du *Journal du Voleur* n'avance pas moins masqué que celui de *Souvenirs du bonheur*. Sans doute — ce à quoi Maurice Betz ne semble pas s'être résolu — Jean Genêt a-t-il pleinement assumé, revendiqué son « non-conformisme » psychologique et sexuel. Mais, poussant à l'extrême cette attitude, jusqu'à la vouloir entièrement et librement choisie, nous le voyons, assez paradoxalement, se réclamer en somme du principe de l'« engagement », tout en le contredisant, en fait, absolument. Car si ce que ce principe exalte, c'est bien la transformation *consciente* de la liberté en destin, par le choix, — ce que fait Genêt n'est rien autre que camoufler en liberté un destin et un comportement à l'origine étroitement déterminés, c'est-à-dire exactement le contraire.

Chez lui, la plus précise servitude à une nécessité a pris le masque d'un non-conformisme volontaire et s'en est parée avec ostentation.

Avouerai-je qu'à ce masque, si vives, si attachantes parfois qu'en soient les couleurs, je préfère l'émouvant visage qu'on devine, près de se livrer, derrière celui que douloureusement porte un Maurice Betz, — ou son héros?

CLAUDE ELSEN.

JOURNÉES DE LECTURE

Le 16 juin. — Si les critiques lisent en cachette et la nuit les romanciers américains, les simples lecteurs sont beaucoup plus amoureux de littérature italienne. Cela ne va pas sans rivalités. On connaît trois puissantes nations qui se nomment les Malapartiens, les Moraves et les Piovènes. Les Malapartiens ont les traits grands et farouches. Ils se font peur, parfois, en se

regardant dans les glaces. Les Moraves font pleurer pour le plaisir de consoler. Quant aux Piovènes...

Le 17 juin. — Quant à Guido Piovene, ses deux derniers livres (1) nous aident à comprendre un romancier qui nous échappait dans *Pitié contre Pitié* (2), parce qu'il dérangeait nos habitudes romanesques. En effet, nous avons des philosophes romanciers : ils expliquent très bien les choses, mais à la fin il n'y a plus de choses. Des romanciers philosophes : une grande idée les anime; cependant, la qualité principale des idées, au XXe siècle, doit être la discrétion. Très différent, le comte Piovene nous ramène à un état souverain du romanesque et, par exemple, au registre balzacien. Ici, les descriptions, les doctrines sont emportées par la passion. Même passion, même rapidité dans *La Gazette Noire* ou *La Novice*. Ce dernier livre fait penser au *Curé de Village*. Le sujet est voisin. C'est l'histoire d'un crime que l'Église dissimule à mesure qu'elle le découvre. Mais chez Balzac, cette description s'accompagnait d'un éloge du secret. La lumière du monde n'est pas la vraie lumière, c'est à l'Église de garder prisonnière cette lueur de vérité. Au contraire Piovene hait cette charité, cet étouffement. Il y voit une méthode facile pour distinguer dans notre passé ce qui nous convient et ce qui nous déplaît. Mais il lui paraît que nous n'avons pas ce droit; nous sommes encore plus nous-mêmes que nous ne l'imaginons.

Alors la principale vertu sera la lucidité. C'est elle que recherchent vainement les héros de *La Gazette Noire*. Et dans *La Novice*, l'Église n'est plus qu'une puissance opaque, un tunnel où les êtres se confondent avant de s'oublier. Reste à savoir si la lucidité peut être une valeur dernière? Cela serait vrai pour un marxiste, où le but serait encore une société lavée de ses secrets, où les consciences se pénétreraient au grand jour, où les individus ne seraient plus rien pour le plus sûr bonheur de tous : car les passions d'un grand Être comme l'État communiste sont abstraites et raisonnables. Mais cet idéal ne touche pas Guido Piovene qui nous semble plutôt l'homme d'un affran-

(1) *La Gazette Noire*, Robert Laffont, édit.; *La Novice*, Denoël édit.
(2) Robert Laffont, édit.

chissement : contre l'Église, contre certaines traditions et pour une littérature européenne à venir.

Mais l'Église demeure. Avec son rythme vital de questions et de réponses, c'est elle qui impose à *La Novice* sa rapidité. L'Italie demeure : chaque personnage de Piovene est attaché aux lieux de son enfance, comme au jardin de ses vérités particulières. Cette faiblesse aux yeux de leur auteur fait leur force pour nous autres. Le dernier mot de cette œuvre, plus qu'une horreur vague de la pitié, semble apporter ces maximes : tout exiger des êtres pour tout en obtenir. — Dépasser l'humanisme et sa complaisance — ne pas être, comme le veulent certains Français, son propre acteur, mais son auteur.

Le 18 *juin.* — Il est bien juste ici de faire appel à Stendhal. Il est l'ambassadeur extraordinaire de la littérature française en Italie. On placera donc Guido Piovene dans les perspectives morales du *Rouge et le Noir,* quand Moravia nous apporte la lumière de la *Chartreuse de Parme.* Rien n'est plus manifeste dans *La belle Romaine* (1), où des aventures sordides, pour finir, sont toujours harmonieuses, normales et justes. C'est sans doute ce qui poussait M. à me dire : chez Moravia tout s'endort dans un galbe trop parfait.

(Mais le XXe siècle hait la perfection, ses valeurs sont des valeurs de recherche — donc de bonne ou de mauvaise volonté. Il ne connaît pas de liberté, mais des libérations, etc., M. était de cet avis qui me disait encore : si la perfection règne, sans défaillance, depuis le début du livre, nous sommes perpétuellement arrivés, le monde est inutile, à plus forte raison le roman. Faisons de la théologie.)

Justement *La Belle Romaine* est un roman quiétiste. L'héroïne se prostitue sans rien perdre de sa douceur, de sa pureté même. Elle se remet entre les mains de la débauche, elle se confie à l'amour des hommes, comme une autre se livre à l'amour de Dieu. Ses vertus sont l'humilité, la patience, la résignation. Enfin, elle trouve son Messie dans la personne d'un jeune étudiant. Pris dans un complot, ce malheureux ne sait pas résister à la police. Il se tue. Mais la belle Romaine attend un enfant. La vie continuera.

(1) Charlot, édit.

Dans *La Désobéissance* (1), nous assistons à la plus logique des démonstrations : celle d'un adolescent dégoûté de son entourage, de ses distractions, qui veut mourir et revient à lui dans une maladie, retrouve le sens de la facilité des choses. Voilà sans doute le caractère le plus curieux de Moravia. Il retrace constamment l'expérience de l'échec, mais sans révolte, avec un air de certitude. L'injustice est immanente au monde — dans cette mesure tout est suffisamment général pour être à sa place, donc pour être bien.

Le second ressort de cette œuvre est l'érotisme. Mais il n'a rien de mystérieux, il est la volupté de vivre beaucoup plus qu'une religion du plaisir (ce qui impose toujours des cérémonies ennuyeuses). Enfin, tout est naturel. Ce mot n'est là que pour amener des complications.

On a pu imaginer la nature sous les traits d'une puissance apaisante, l'opposer aux conventions, exalter la solitude au détriment de la société. Rien de tel chez Moravia où...

Le 19 *juin.* — ...l'innocence n'est pas extérieure aux êtres (même pas dans la mesure d'une vertu cachée qu'on retrouve un jour en soi-même). Cette vue peut surprendre, on a souvent dépeint ses personnages comme des coupables. Mais des coupables se révoltent contre le monde et contre eux-mêmes. Songeons maintenant à la Belle Romaine si douce et si calme parmi tant d'hommes stupides et haletants, un étudiant mal assuré de sa foi politique, un assassin timide, un policier obsédé par le plaisir des autres.

Le monde s'endort dans sa perfection. Pourquoi pas? A travers sa respiration égale les rêves sont possibles. Les rêves, les romans, le visage de l'univers entre les mains de chacun, comme un miroir, comme une réponse, comme une seule phrase dans la nuit.

ROGER NIMIER.

(1) Denoël, édit.

SPECTACLES

MONTHERLANT, SES PERSONNAGES ET LE PUBLIC

Fils de personne, Demain il fera jour, deux pièces d'Henry de Montherlant dont la seconde nous est donnée comme la suite — et la conclusion — de la première. Les écrivains éprouvent parfois tant de sollicitude pour les fils de leur esprit qu'ils n'arrivent pas à se séparer d'eux : ainsi, pour rester dans le domaine théâtral, Corneille de son Menteur et Beaumarchais de son Figaro.

Le public se souvenait des protagonistes de *Fils de personne :* un père vertueux et exigeant, une mère légère et sotte, enfin le produit hasardeux de leur union : un enfant de « mauvaise qualité ». Comment deux êtres aussi peu accordés avaient-ils bien pu s'aimer? Illusions de la concupiscence, misérable aveuglement de la chair! Mais enfin, ils avaient un fils. A 14 ans, il déçoit un père épris de rigueur. Ce jugement était-il sans appel? Le bon public, curieux et confiant — et confiant dans sa curiosité, car il aime Montherlant — se réjouissait de savoir ce qu'avait « donné » cet enfant, devenu jeune homme, ce que, bonne ou mauvaise, produit l'éducation.

C'est un fait bien connu que le public n'applaudit que ce qui ne le déconcerte pas, qu'il n'aime que ce qu'il connaît déjà. Ni dépaysement, ni aventure, il lui faut la sécurité. Le père de *Fils de Personne* lui avait paru bien étrange dans sa passion de rigueur, bien irritant aussi, mais depuis 1943 il avait eu le temps de s'y habituer : il avait même fini par s'accommoder avec le personnage. Il ne savait pas au juste si ce père avait tort ou raison de sacrifier de nouveau ce fils qu'il avait déjà sacrifié par égoïsme douze ans plus tôt, mais enfin il sentait que l'exigence de cet homme fait sa splendeur et que tant vaut la flamme, tant vaut l'homme. Il allait donc retrouver de vieux amis.

Stupeur, le public ne reconnaît plus *son* personnage! Comme il craint toujours qu'on ne se moque de lui, il reste sur la défensive, il murmure. C'est aussi que Corneille et Beaumarchais l'ont habitué à la constance des caractères : Figaro, affadi et vieilli dans la *Mère coupable*, est encore Figaro. Mais le père de la seconde pièce, le Carrion n° 2, ne figure pas seulement la caricature du numéro 1, il est *autre*, il ne se ressemble pas. Le Carrion n° 2 a même perdu conscience de son identité; quand on lui rappelle ses propos d'antan : Vraiment, j'ai dit cela? fait-il stupéfait. Il croit que l'on invente. Quand un auteur pousse à ce point la division de l'âme, cela s'appelle métamorphose.

Alors se pose le problème majeur : qui a raison? De l'auteur qui, créateur de ses personnages, prétend les façonner à sa guise ou du public qui prétend les trouver pareils à eux-mêmes si l'auteur les lui présente sous le même nom?

Si l'on s'en tient à la psychologie objective, nul doute que le public n'ait raison de se plaindre : il a l'impression d'être berné. De plus il s'attendait à une tragédie, à un drame pour le moins. On lui offre tout autre chose. L'annonce de la mort du fils ne constitue même pas une péripétie. On assiste à une farce funèbre qui tourne en dérision le drame précédent : Julien l'Apostat est passé par là, on renie ses dieux, ses admirations et ses amours. H. de Montherlant s'est-il souvenu que dans l'antiquité l'auteur tragique adjoignait toujours un drame bouffon aux trois tragédies qu'il présentait?

En tout cas, on a l'impression que l'auteur s'est pris à haïr ce Carrion 1er où (si l'on en juge par les notes qui suivent le texte dans l'édition Gallimard) il avait mis sa complaisance. Dans *Demain il fera jour*, il le bafoue, le piétine, le détruit. Et dans la mesure où il l'aimait, il se bafoue, se piétine et se détruit. Emporté par une dérision amère, atroce, il renverse les rôles : le héros devient le traître, le fils « solidifié dans l'insignifiance » retrouve *tout seul* le sens de l'héroïsme et de la gloire et la mère, cette femme niaise, chipie et passablement grue, montre qu'elle sait aimer. Quelle revanche pour la mère! Quelle revanche pour la femme! Et quelle faillite de l'éducation! De qui tient-on ses bonnes qualités? Ni du sang ni de l'éducation, — mais du hasard, ou du ciel!

Le public ne semble pas goûter une ironie si corrosive, si amère : il n'entre pas dans les amours et dans les haines de l'auteur avec ses personnages, je veux dire : avec soi-même. Pourquoi voyons-nous Montherlant s'en prendre ainsi à soi, se châtier, se donner de rudes coups de discipline? Cela ne nous regarde pas.

Si seulement le public avait le sens de l'humour! Il faut avouer que la mise en scène *réaliste* montée au théâtre Hébertot est bien faite pour l'égarer. Il aurait fallu, pour ce reniement, pour cette charge frénétique et désolée, un décor déconcertant, des masques peut-être, un jeu, une diction qui eussent fait ressortir le côté « bourreau de soi-même » de *Demain il fera jour*. Quelle grandeur eût alors pris cet humour féroce et funèbre, drapé à l'espagnole!

Pour éviter le malentendu, pourquoi n'avoir pas appelé la pièce : *Il fait nuit quand il fait jour*? ou vice versa?

MARCEL SCHNEIDER.

LE SCÉNARISTE A TOUJOURS RAISON

Il est des metteurs en scène fidèles à eux-mêmes qui jamais ne surprennent leur public. Semblables aux romanciers sans complexes, ils font un film par an et leurs spectateurs attitrés s'y retrouvent en toute sécurité. Ainsi, Jean Delannoy — qui serait de l'Académie si l'on y acceptait les cinéastes — et dont les héroïnes meurent toutes en gros plans identiques les unes aux autres, comme celles de Pierre Benoit portent des prénoms commençant par un A : après Madeleine Sologne et Michèle Morgan, voici Dominique Blanchar qu'on a l'impression rassurante d'avoir déjà vu dans tous les films de Jean Delannoy. Ainsi Maurice Cloche, qui a définitivement abandonné Fernandel et Jean De Letraz pour dresser une galerie d'hommes célèbres et bien pensants. Ces réalisateurs n'ont aucune difficulté à trouver les millions nécessaires à leurs œuvres, les banquiers les considérant comme des valeurs sûres.

Il en est d'autres que le hasard et l'esprit d'acharnement conjugués font brusquement apparaître au grand jour. Comme

ils sont le plus souvent en marge de l'académisme, l'argent ne leur sourit guère. Les financiers, les producteurs, les distributeurs leur tournent le dos. La pellicule leur est mesurée. Ils réalisent leurs films dans l'enthousiasme sans savoir s'ils pourront aller jusqu'au bout. Mais le miracle se produit toujours à la dernière seconde, tous les mécènes ne sont pas morts, et l'œuvre est finalement présentée au public. Elle reçoit alors un accueil délirant. Tous les producteurs se mordent les doigts. Ainsi fut consacré l'an passé le Suédois Rune Hagberg, ces jours-ci le Français Jacques Tati.

Par réaction contre la sottise des hommes de finance la critique a fourbi pour eux ses phrases les plus délirantes. Le complexe du cinéaste maudit joue à plein. Le baromètre des valeurs se dérègle, et toutes les notions d'équilibre s'effondrent. C'est ainsi que, par égard au courage persévérant de Hagberg, on n'a pas voulu s'apercevoir dans l'ensemble, qu'*Après le Crépuscule vient la nuit* était un film d'exhibitionniste, interminable, et l'incohérence de son montage est devenue le symbole d'une nouvelle transposition du temps. De même pour *Jour de Fête*. Construit sur une idée qui pouvait donner lieu à un excellent numéro de music-hall, le film de Tati s'étire sans logique, sans plan précis, d'un gag à l'autre, au gré de son réalisateur. Les recherches de rythme lui sont profondément indifférentes. Qu'importent les creux et les pleins, les bonnes et les mauvaises scènes. La pellicule se déroule tant bien que mal, et les trouvailles de détail font oublier l'indigence du fond. Le dialogue, synchronisé une fois le film terminé, est si mal enregistré qu'il se réduit le plus souvent à des grommelots. Tous ses défauts semblent si voulus que certains se sont demandés s'ils n'étaient pas précisément les qualités essentielles du film. Et l'esthétisme une fois encore est retombé sur ses pieds. Mais en gardant la tête froide, il est permis de dire que *Jour de Fête* serait un grand film s'il était fait avec une plus grande rigueur, s'il reposait sur une histoire construite, si les personnages qui entourent le facteur avaient une plus grande consistance, si l'on entendait parfois les dialogues, si la qualité des gags était plus sévérement contrôlée, si le rythme y était soutenu. Il est facile d'affirmer, devant le succès public, qu'un bon film n'a pas besoin de scénario. C'est tuer un peu vite les

scénaristes. Le passage d'une fête foraine dans un village de France pouvait prêter à toutes sortes de développements comiques et poétiques, que Tati a (volontairement ou pas) négligés au profit de son seul vélocipède. Et c'est dommage. Au lieu d'un bon film nous avons une promesse. Les producteurs ne sont pas si sots.

A propos du vélocipède, il faut également remarquer qu'il est le personnage essentiel du film. On a trop souvent dit que Tati était un nouveau Charlot. Il ne suffit pas de faire du vélo comme un acrobate pour être un grand acteur. Sur ce plan-là, Jacques Tati n'est manifestement pas très doué. Toutes les scènes qu'il joue sur sa bicyclette (scènes d'ivresse, scène avec le tuyau d'arrosage, scène dans la poste) tombent à plat. Par contre le vélo roulant seul garde sa force comique. La conclusion apparaît d'elle-même. Il ne suffit pas de gesticuler pour être un mime, et de grimacer pour être un acteur. Les courts métrages tournés par Tati ces dernières années le prouvent : nous attendons encore notre Charlot.

Toutes ces réserves ne m'empêchent pas d'avoir beaucoup ri au dernier tiers du film.

Je parlais tout à l'heure du rôle essentiel que jouent les scénaristes dans la réussite d'un film. Graham Greene en apporte aujourd'hui une nouvelle preuve avec *Fallen Idol* (*Première Désillusion*). Pour la première fois dans l'histoire de ses rapports avec le cinéma il a travaillé en accord complet avec le réalisateur, Carol Reed, au scénario et aux dialogues de ce film, tiré d'une de ses nouvelles. Et l'on sent bien qu'il y a travaillé avec passion. Il s'est lui-même laissé prendre au jeu, et puisque permission lui en était donnée, s'est complu avec une insistance parfois excessive à nouer et dénouer des malentendus dont il a le secret. La dernière partie du film, l'enquête des policiers, est à ce point de vue d'une habileté vertigineuse. Elle semble presque un pastiche de Greene, tant le fil y est subtilement enlacé. C'est à mon sens la moins bonne, et cette virtuosité ne convainc guère. Elle n'existe d'ailleurs pas dans la nouvelle, qui se termine au moment où l'agent de police reconduit l'enfant à l'Ambassade. Le valet de chambre est arrêté. Et dans sa brutalité, ce dénouement tragique est beaucoup plus émouvant. L'enfant joue jusqu'au bout son rôle de Destin.

Si, pour faire plaisir au public, le film se termine bien, il y perd de sa force et de sa signification.

Quoi qu'il en soit, les deux premiers tiers du film sont remarquables. La lenteur, le vide apparent du sujet, sont ici profondément voulus. Ils permettent à l'auteur de créer l'ambiance d'ennui, de tristesse et de gravité dans laquelle va se dérouler la tragédie. Et tous les détails en sont si parfaitement calculés, que le résultat est atteint d'emblée. On croit à cette maison vide, à cet enfant seul, à ces grandes personnes qui se déchirent sans bruit, qui se haïssent et s'aiment en silence, qui se regardent et se comprennent sans rien dire. Le dialogue est à ce point de vue remarquable. Rien n'y est dit en clair. Tous les mots sont à double sens. Et l'aveugle qui entendrait les personnages sans les voir ne comprendrait rien à leur drame. Il y a peu d'exemple au cinéma d'une telle sûreté de dialogue. Le son même de la langue anglaise, et le timbre de voix des acteurs sont minutieusement étudiés pour donner au film son poids exact. Le doublage ne pourra — là plus qu'ailleurs — que défigurer l'œuvre.

Un mot encore. Il apparaît bien avec *Fallen Idol* que la nouvelle est la forme littéraire la meilleure pour les adapteurs de cinéma. Plutôt que de s'efforcer à condenser en une heure et demie des romans de 500 ou 600 pages, pour n'en tirer qu'une image d'Épinal résumée, ils ont tout intérêt à prendre un sujet de nouvelle, et à le développer jusqu'au bout, en lui conservant sa densité et sa force. Mais c'est finalement un travail beaucoup plus lent et beaucoup plus difficile. Il demande une assimilation profonde de l'œuvre, une compréhension des moindres intentions de l'auteur. Il demande d'être l'auteur lui-même.

JACQUES TOURNIER.

PROMENADES

LES PENDUS DE DAMAS.

Les gibets étaient dressés tout juste sous mes fenêtres. Pendant que le garçon déposait le plateau du petit déjeuner sur la table de nuit, après avoir tiré les rideaux et ouvert les volets, je n'entendais d'abord qu'une rumeur sourde, une précipitation de pas feutrés, le chuchotement de la multitude. En me calant contre les oreillers et en ramenant le plateau vers moi, au moment précis où je versais le liquide brûlant, il me semblait évident que l'étrange, ce matin-là, ne tenait pas seulement à l'exotisme habituel, et déjà fastidieux.

C'était tout de même assez surprenant ces corps émergeant de la foule, des corps engoncés dans une sorte de sac de toile blanche et piqués d'écriteaux; des quartiers de veau à l'étal des bouchers; des pendus de fraîche date. Pendant que je dormais, ils étaient arrivés bien vivants, transportés sans doute dans les camions militaires dont les bâches étaient retroussées comme la chemise des piqueurs avant l'effort. En grappes, des soldats paisiblement hilares regardaient les pendus se balancer au gré du vent, tournoyer sous leur coquin de petit calot blanc, sérieux en diable, se gardant bien de tirer la langue à ce troupeau qui obstinément circulait autour d'eux, pour mieux voir, pour mieux s'assurer qu'il était vivant et avait la permission de dévisager les morts.

En somme, c'était une foule pareille à tant d'autres; il importait assez peu en définitive que leur peau fût brune, leurs vêtements bariolés, que la lumière qui les couvrait eût un éclat particulier, qu'elle se trouvât à Damas et non en Avignon; de toutes les façons en arrière-pays des côtes de la Méditerranée, simplement de l'autre côté de cette eau traditionnellement limpide. En Avignon, il y a neuf ans, en cette saison j'ai vu la même foule entourant le corps d'un militaire. Je retrouvais le même appétit de curiosité, le même frémissement sourd de la foule impatiente de mieux voir, de mieux se mesurer avec les ap-

proches de la mort. Une foule silencieuse donne toujours une impression d'imprévu, un malaise indéfinissable, la sensation physique de l'attente; face aux pendus, autour du cadavre, la foule semblait attendre, et on ne peut savoir si elle attendait une résurrection glorieuse ou la permission tacite de piétiner les corps sans vie.

L'intelligence des dictateurs, ces êtres solitaires, c'est de penser à la foule. Ainsi ce dictateur de Damas qui venait de réussir son coup d'État et dont le visage s'étalait partout. Les vitres des camions militaires, qui stationnaient près des suppliciés, étaient partiellement camouflées par ces images d'Épinal multipliant un gros monsieur, portant cavalièrement monocle et qui devait empêcher de voir clair les conducteurs. Il ne souriait pas du tout le dictateur; il regardait sévèrement les pendus qui, eux, continuaient à tournoyer sans s'en soucier. Le bourreau et ses victimes, face à face, mais tellement distraits, l'un par les soucis de haute politique, les autres parce que désormais sans soucis.

Le plus réconfortant, c'était encore de penser qu'à un certain moment les victimes finissent toujours par échapper à leur bourreau, à la foule qui s'est dérangée. La sourde rancœur de la foule doit d'ailleurs venir de là, de cette impression d'être un peu volée puisque les cadavres ne font rien pour attiser une curiosité déçue. Cette foule qu'on avait énervée à coup d'état de siège et de proclamations, à qui on ouvrait toutes grandes les portes de l'arène, se trouvait tout à coup désemparée et n'avait d'autre perspective que de regagner silencieusement son triste travail.

Le gros corps du dictateur a besoin d'être nourri, ainsi que les corps de ses serviteurs. De temps en temps, les bourreaux, pour justifier leur nom et pour faire plaisir à la foule, font le léger sacrifice de se priver du pain de deux ou trois bougres promus à la dignité de distraire leurs semblables. Mais qu'adviendrait-il si un jour les victimes se refusaient à jouer le jeu de leurs bourreaux? Qu'adviendrait-il si les victimes se mettaient à injurier les portraits de leurs bourreaux? Certes, ce serait là une belle surprise; de quoi vous dégoûter d'être bourreau. Mais c'est à la foule que je pense, à la foule de Damas et d'Avignon, qui n'attendrait plus en vain, qui ne se serait pas

dérangée pour rien. De ma fenêtre, toujours penché sur une tasse de café refroidi, je pensais à une foule délivrée de son attente, à une foule guidée par des pendus ressuscités.

Les corps continuaient à tournoyer sans hâte. Parfois, un coup de vent précipitait leur allure; on pouvait espérer vaguement on ne sait quel miracle; mais il ne se passait rien. Simplement je me mettais en retard à mon rendez-vous avec le dictateur. Un peu plus tard, alors que la voiture se frayait péniblement un passage à travers la foule, j'ai demandé au chauffeur de me traduire les inscriptions qui couvraient le corps. Cela signifiait à peu près ceci : « Ce criminel a été exécuté ce matin à l'aube pour servir d'exemple, parce que seule la mort peut venger les victimes. »

FRANCIS DUMONT.

PLACE MAUBERT

Deux fois par jour, pour mener mes deux setters s'ébattre sur les quais, j'emprunte la rue de Bièvre. Mes deux bêtes rouges me tirent de toutes leurs forces à travers ce boyau étroit où traînent de lourdes odeurs.

A un bout, c'est la place Maubert où j'habite, à l'autre Notre-Dame dont la blanche pierre se perd et se retrouve dans l'eau souriante de la Seine. La rue de Bièvre est partagée entre ces deux influences. Elle communie avec Notre-Dame mais se laisse envahir par la place Maubert. Au demeurant, elle peut revendiquer une place de choix parmi les artères les plus sales de Paris : c'est le domaine des chiffonniers. Le quartier est encombré de ces haillonneux qui, le matin, poussent des voiturettes emplies de saletés. L'erreur serait de croire qu'ils sont malheureux car leur industrie de récupération leur permet de gagner plus d'argent qu'on ne peut le soupçonner. Cela les autorise à regarder mes deux chiens sans envie, et même à les flatter.

Parfois un gros camion plein de chiffons s'arrête devant une des boutiques d'achat, au pied des maisons étroites qui ressemblent à de grandes filles mal nourries. Son chargement représente une petite fortune.

A peine sur la berge, mes deux chasseurs se mettent à gam-

bader. La liberté les grise et ils font mille folies. Çà et là, des clochards sont allongés à même la poussière; ils dorment repliés sur eux-mêmes. Mes chiens, grands seigneurs, vont les renifler et se détournent avec dégoût : c'est qu'ordinairement les clochards sentent le vin. La Seine étire ses deux bras autour de Notre-Dame, elle supporte avec paresse les trains de péniches qui profitent d'elle. Parfois, un remorqueur émet un long sifflement pour prévenir de sa présence, et mes chiens s'allongent et rasent la terre, épouvantés par ce bruit inconnu; ils viennent dans mes jambes pour me demander protection.

De loin en loin, des pêcheurs sont posés, immobiles, bravant le temps. Quelques curieux, à côté d'eux, suivent le bouchon du regard. J'admire beaucoup ces hommes calmes, mais ils posent souvent à terre une musette contenant un casse-croûte, et il arrive à mes chiens d'y aller voler. J'ai bien du mal à arranger ces ténébreuses histoires, mais les pêcheurs ne discutent jamais longtemps, car le poisson attend. Néanmoins, mes chiens ont tort de voler.

Sur les quais, je ne suis pas le seul à promener mes chiens, il y a une armée de gens qui en font autant (quand il fait beau). La troupe des chiens domestiques est doublée par les chiens sauvages, je veux dire les chiens sans propriétaires qui abondent dans le quartier. On les voit errer à toutes heures du jour, arrogants, l'œil canaille, traverser les rues et la Maube avec l'assurance de vieux Parisiens. Jamais un seul ne se fait écraser : ils ont la chance qui ne s'attache qu'aux voyous.

La Maube n'est pas seulement le paradis des chiens errants, c'est aussi le domaine réservé de la truanderie en haillons. Les chiffonniers font partie de la classe active de la population, mais il y a les autres : les mendiants. Ceux-là ont le culot le plus invraisemblable du monde; si vous ne leur donnez pas, ils vous insultent, mais d'ordinaire ils vont prospecter d'autres quartiers que leur quartier d'origine, et ils n'y reviennent que le soir pour s'y saouler de la belle manière. Alors, ce sont des cris avinés qui sortent des bistrots, des bagarres grotesques où les deux ivrognes tombent avant même de se frapper.

Quand je reviens des quais, je prends la rue de Bièvre dans l'autre sens. Je me rends compte alors combien Notre-Dame et elle se surveillent. Si c'est l'après-midi, le soleil la prend en

enfilade, il palpe les maisons de ses mains dorées, nettoie les trottoirs où dorment des détritus et pousse un œil jusqu'à la cathédrale qui s'étonne d'être encore si blanche après tant de siècles. Sur le pas des petits bistrots, les Arabes se chauffent en écoutant la musique de leur pays que leur déverse un pick-up. Mes chiens, fatigués, tirent moins, et je peux contempler les scènes de la rue à mon aise. Le trafic est moins intense que le matin, et la rue a un air calme. La paresse teinte l'atmosphère, les maisons semblent embarrassées de leurs étroites façades : on dirait une rue de village. Assis sur le trottoir, des gosses discutent. Ils ont les mêmes yeux que les chiens errants, mais des voix graves qui surprennent. Ils sont beaux et effrontés. J'en connais quelques-uns; ils ont des parents qui se saoulent et qui se battent. Ça leur paraît tout naturel, comme d'avoir deux jambes.

L'après-midi, la place Maubert voit germer sa clientèle de pouilleux qui cherchent le soleil. Ils s'allongent de préférence contre la grille qui surplombe la poissonnerie. Là, ils dorment, boivent du rouge, ou palabrent de leurs voix rauques. Quelquefois, l'un d'eux se livre à des excentricités qui font rigoler les autres. Les cabots sont là aussi, vautrés à côté des hommes; ils savent bien qu'ils n'ont pas à s'en faire car leur nourriture est assurée.

Trois fois par semaine, le marché de la Maube étale son abondance. Les cabots y trouvent pitance au milieu des étalages de couleur, où se presse une foule d'acheteurs.

L'envers du décor, c'est la police. Au moins une fois par jour, à l'occasion d'un de ces menus scandales que provoquent ces chevaliers de la pègre, la glace de l'avertisseur se brise. Un rassemblement se forme autour, on attend le car de police, qui ne tarde pas, et l'on voit embarquer les coupables. On entend gueuler comme s'il s'agissait de les passer à la guillotine. C'est qu'ils tiennent à leur liberté, les bougres, ils n'ont que ça...

Quand la résistance est trop vive, les flics cognent un peu, et tout s'arrange. Mais les choses en arrivent rarement là. Le car, après avoir fait son petit tour, remonte allégrement au commissariat où on laissera les délinquants prendre conscience de leur forfait.

Le soir, quand il commence à faire frais, les pouilleux vont

s'entasser « Aux Cloches de Notre-Dame », un grand bistrot conçu spécialement pour eux. C'est en quelque sorte leur repaire officiel, leur club. Ça ne désemplit pas, et c'est sans doute le seul café de Paris qui ait une clientèle fidèle. Si vous passez devant, vous risquez toujours une injure ou un crachat, non pas spécialement dirigés contre vous, mais contre l'humanité entière. Car c'est en général la forme que prend l'ivresse chez les miséreux : ils jettent l'anathème.

On les comprend et on trouve ça drôle quand c'est de loin, mais de près c'est une autre histoire... Ce qu'il faut surtout éviter, c'est d'être accroché par l'un d'eux, car il faut toute une technique pour s'en sortir.

Quand je rentre tard le soir, parfois un certain m'interpelle. Il est presque toujours en bas de chez moi, quand je ne bute pas sur son corps allongé de tout son long en travers du vestibule. Ce sont les désagréments d'habiter un quartier populaire.

Celui-là est bon enfant, et il élève ses pensées. Il me parle du travail.

— Le travail, tu comprends, mon petit pote, tu comprends le travail, c'est pas la peine...

Je suis d'accord. Il s'accroche à moi d'un bras et tend l'autre d'un geste vengeur. Il pue le vin à trois mètres et a du mal à parler.

— Mon petit pote, mon petit pote...

Je suis son petit pote et je suis toujours d'accord avec lui, il n'y a pas à se tromper. Eh bien, malgré tout, il change de ton et devient méchant. Pas contre moi, mais il se met à proférer d'ignobles insultes pour la défense de la République et de la Liberté.

— Saloperies de vaches, hurle-t-il.

Et moi je suis toujours d'accord. Alors, il doit avoir la nausée de me voir si conciliant. Il me lâche et s'étale de tout son long.

Inutile de dire que je ne le ramasse pas. La place de tous ces gens est à terre et l'on ne s'étonne plus de les y voir. A dire vrai leur vie devrait être une tentation pour beaucoup. Il me vient souvent des envies de marcher pieds nus comme ils le font souvent l'été, la peau bien en contact avec l'asphalte chaud. Mais je ne suis pas encore assez détaché des conventions.

Mon clochard a la belle vie. Quand il n'est pas en liberté

dans la nuit, il loge avec plusieurs copains dans une turne quelconque. Quand on est saoul, on n'est pas si difficile. Et la journée, il l'occupe à trouver des moyens de se saouler.

Quand je suis las des clochards, je vais voir les bouquinistes. Ils sont mes amis et j'envie encore leur impassible fainéantise. Mais ceux-là ne peuvent pas dormir car ils surveillent leur étalage. Un vol est si vite arrivé. Les gens qui passent reniflent les livres avec défiance. L'un d'eux, parfois, en achète un.

Notre-Dame est toujours là, souveraine, calée entre le passé et l'avenir comme une merveilleuse construction de la foi. Et les passants la regardent timidement, subjugués par sa grandeur. Les bouquinistes vendent ou ne vendent pas, ils s'en moquent. Ils ne sont pas là pour commercer mais pour passer une vie tranquille. Chacun, dans ce quartier, veut qu'on lui foute la paix.

Et moi autant que les autres.

C'est un vieux rêve que les gens essayent de réaliser. Ils se souviennent avant tout que les hommes sont faits pour vivre dans la paix et la sérénité. Il ne faut pas trop leur tenir rigueur de leur saleté, car c'est souvent la forme que prend le manque d'ambition. La Maube a une attribution bien précise, c'est de se foutre de tout. La population le crie à pleine voix. Et le vilain jour, c'est le dimanche, quand des types qui s'affrontent du regard viennent vendre sur la place des journaux politiques. Ça amène encore souvent du remous ces ventes de journaux, mais ce n'est pas les scandales de la semaine. C'est plus grave, plus lourd. La haine est sur les visages et les paroles dont on se menace ont le ton de celles qui précèdent le sang. A ce spectacle, la Maube s'assombrit et le dimanche après-midi elle est misérable et vide. Tout le monde a disparu en attendant la semaine qui va commencer.

Et quand la semaine recommence, c'est une nouvelle place bien vivante qui s'épanouit. Elle a oublié sa courte mort de la veille et se roule avec volupté dans son climat habituel. On trouvera bien la voix avinée d'un vieux type crasseux pour gueuler :

— La politique, on s'en fout...

Jusqu'au dimanche prochain.

CHRISTIAN COFFINET.

JOURNAL IMAGINAIRE

Le jour se lève quand je m'éveille, entre par la fenêtre ouverte. La lumière a franchi les toits, la Seine; elle tombe sur les livres empilés contre les murs. Au dos de l'un des livres, il y a un nom qui choque, un autre qui tend une main.

Une femme dort, enfoncée dans un mystérieux sommeil. Si je pouvais savoir ce qu'elle *est* je serais un grand écrivain; dans mon ignorance, il ne me reste qu'à l'inventer, c'est même tout ce qui me reste...

Je m'accorde bien à la nuit. Mais le jour est un long voyage, avant la solitude pleine, silencieuse, qui met une terre promise entre le crépuscule et l'aube. Pourtant, il faut profiter du calme du petit matin, s'inspirer de cette lumière grise qui joue timidement contre les murs de la chambre. Il faut, s'étant réveillé comme tous les hommes, redevenir vite ce qu'on est, inexplicable, injustifiable, s'enfoncer en soi-même.

Un grand mouvement d'affection et d'envie vers ceux qui ne cessent pas d'écrire — d'écrire ce qu'ils veulent et aiment. Un petit recul — se détendre, se défendre — en se tournant vers l'inconnu, l'ami inconnu (soi-même), celui qui comprend tout : il ne s'agit pas d'aller dans son sens, dit-il, mais de se faire, et de nager à contre-courant. Morale, morales. Le jour se lève de plus en plus vite. Bientôt elle ne dormira plus, je ne serai plus *seul*, je serai plongé dans les problèmes. Il faudra vivre, avec un ventre, un sexe, des amis, des affaires, des lignes à écrire, des articles, des livres, le poids des livres.

— Ah! j'étais fait pour autre chose.

Vieux mensonge. Il faut, tous les matins, refaire le même chemin, s'accepter, accepter de n'être que conscience, relever le miroir couché et se regarder; accepter de vivre ainsi, accueillir les songes, les souvenirs, les volontés, les projets, ouvrir encore un cœur las, un esprit vite usé — est-ce possible? une enfance si vite assassinée — forcer la main à remplir son office. Vertige singulier des vocations.

Il faudrait toujours se réveiller avec le printemps. Aujourd'hui c'est un automne indifférent, un vent sans odeur qui vient de l'horizon. Si j'étais à Brest, à Marseille, à Sofia, à

Moscou, à Tokio, à Brisbane (pourquoi est-ce que j'ai toujours eu *envie* de cette ville?) — est-ce que je me réveillerais autre? Avoir la force de se donner le dépaysement, de rendre inutiles les voyages... Mais non, il y a encore là un mensonge. On ne connaît pas le monde sans le monde.

Douceur fugitive d'un regard troublé, inquiet, qui se pose sur moi comme un pied sur le sable d'une plage inconnue. Elle a besoin de moi. Cela va durer une minute — ou une demi-heure. Elle fronce les sourcils, tire la langue, s'accoude avec un sourire vague. Comme moi elle regarde le jour, s'étonne obscurément que le paysage n'ait pas changé. Nous sommes deux étrangers qui refaisons connaissance. Vérités de la nuit, il faut vous renier.

Elle se lève. Beaucoup de place dans le lit. Une lumière un peu plus crue qui vient du ciel, les odeurs de la ville qui montent le long des murs extérieurs, un cri d'oiseau, mais si maladroit. Prendre un bloc, un crayon, se coucher commodément, allumer une cigarette, écrire.



Onze heures. Devant moi le boulevard où les voitures glissent presque sans bruit. (Dans une heure, elles se bousculeront, se disputeront à coups de klaxons et d'accélérateurs.) Le pavé est mouillé, une arroseuse vient de passer. La veste du garçon est très blanche encore, son portefeuille plat, son œil vif, sa joue bien rasée. Il a toute une journée pour devenir un homme à la main hésitante, à la cornée rouge — et riche de trois mille francs qui l'assurent contre tout.

Les journaux se déplient et se referment, il n'y en a aucun aujourd'hui qui parle ma langue. Je me moque des journaux. La femme que j'aime, quand elle est à Paris, habite près d'ici, derrière l'église. Je monte en pensée les étages, je sonne, elle est là. Sa voix toujours tendue sur un fond de surprise — et de lassitude. Comme pour dire : ce n'est que vous. J'ai envie de la prendre dans mes bras, de la caresser comme si...

Pierre m'a tapé sur l'épaule. Je ne suis qu'un cerveau qui rêve, et qui cherche sa vie. Il ne comprend pas mon regard de haine (n'exagérons rien). Il me demande où je passerai mes vacances.

— A Biarritz...

Trop tard pour me rattraper. Heureusement il ne sait pas. C'est là qu'est L... Moi, je n'irai pas. Mais je ne l'ai pas quittée si vite. Il s'assied, parle de cinéma, lance un couplet sur un acteur qu'il aime et sur un autre qu'il n'aime pas, commande un jus de tomate sur un ton qui laisse supposer que le garçon devait être au courant de ses goûts. Je me retiens au bord d'un puits. Je n'y peux rien, je l'aime bien, Pierre, mais il m'a pris ma joie. Peut-être un jour lui ai-je pris la sienne, ainsi?

Il s'en va quand le soleil, au zénith, écrase les verres, les tables, recroqueville les journaux. Je ne l'aime plus — pour quelques jours.

Seul. Mais pas comme tout à l'heure. Un petit malaise qui monte, de l'estomac. Dès que je le sens s'installer, je devine qu'une certaine forme de désespoir n'est pas loin.



Dans cette rue banale, où je ne vois plus rien à force d'y être passé, les murs des maisons s'élèvent, menaçants. Rien qu'une rue, étroite, bordée de maisons aux fenêtres troubles et lumineuses — des maisons d'où viennent des chansons. Entre deux murs de pierres sales, une voie cabossée, deux trottoirs où l'on peut ramper, des seuils usés par l'haleine des dormeurs pauvres. Parce que personne n'a répondu à mon appel — parce que depuis ce matin le monde me manque, se dérobe — je sens renaître mon tourment. Je le connais. Il faudra bien en parler. Mais d'abord son rythme. Un rythme secret, dont je ne connais pas l'architecture, les raisons. Des semaines je vis sans angoisse, travaillant, mangeant, buvant, heureusement accordé aux autres. Un jour la faille naît sous mes pieds, dans le sol même de ma vie. Alors, il n'y a plus rien à faire qu'à attendre. Je supporte mal cette attente. Je voudrais l'abréger en dormant davantage, mais je suis nerveux, les heures passent, des cauchemars viennent de mon cœur, de mon estomac. J'allume, je rêve éveillé, des spasmes serrent mon esprit. Je me demande si je tiendrai le coup jusqu'au matin. Je ne suis pas sûr de pouvoir résister à des gestes dont le venin s'impose soudain à moi, avec une violence de coup de poing. Pas sûr de pouvoir résister à une demi-folie.

Il y a aussi l'alcool qui est commode. Et puis l'idée qu'il est destructeur s'accorde avec le sentiment de la mort menaçante.

Mon angoisse, c'est la solitude. Une si vieille angoisse, vieille comme les pierres, et les arbres. On ose à peine la nommer. Certains disent que tous la connaissent. Oui, comme on connaît le bonheur : trois mois dans une vie. Moi je la vis, la solitude, quand elle vient à mes côtés. Elle se réveille avec moi, ne me quitte plus jusqu'au sommeil — revient parfois dans mes rêves. Elle accompagne chacun de mes gestes, chacune de mes pensées, les enrichit du sentiment irrémédiable de l'inutilité, de la vanité, de l'imperfection, — les menace sans cesse d'être à jamais incommunicables. Elle met la mort devant moi, avec, au pied du poteau, la sottise, la faiblesse, le mensonge, l'éternelle insatisfaction.

Tout cela vous le savez? Essayons donc de trouver quelque chose à aimer.



Métaphysique. C'est le nom d'une vieille dame aux charmes usés. C'est aussi le nom commun de ma peur. Commun : tout le monde connaît la petite angoisse des solitudes, le trou subit, au milieu de la journée.

— J'étais en train de rédiger le contrat Ford, raconte Jean. Je crois que j'ai buté sur le mot *perte définitive*. Il s'agissait de marchandises. Mais quelqu'un, en moi, se moquait des marchandises. Brusquement j'étais lancé comme un express qui court vers Le Havre. Plaines, plaines, gares endormies, un halètement qui semble toujours fatigué et ne cesse qu'à l'arrêt. Il déchirait pour moi une étoffe étendue sur le monde, comme la mer dans les décors de théâtre. Durant un grand moment j'ai eu envie de me jeter par la fenêtre. Je m'accrochais à mon tampon-buvard.

Jean raconte. C'est une histoire. En forçant un peu, elle pourrait servir à un chansonnier. Il rit (Jean). Pas moi, pour qui s'ouvre la fenêtre à tous les instants.

Seigneur, vous ferez ce que vous voudrez de notre angoisse. Certains disent qu'elle vous est entièrement dédiée, que nous

le voulions ou non. J'ai quelquefois un peu peur que vous existiez, que vous soyez une *personne*, avec un visage et des souvenirs. Si vous n'êtes qu'une idée, qu'un point du système où toutes les âmes s'engloutissent, cela ne me gênera pas. Mais s'il fallait, avec la mémoire jamais perdue de toutes les heures où j'ai douté de mon existence, voir votre face, rester sous votre regard, alors j'aimerais mieux...

J'imagine qu'il y en a — des hommes — qui montent à l'assaut de votre vérité comme la mer à l'assaut de la falaise. Ils ne s'arrêtent jamais, vous reculez de siècle en siècle. Vous êtes toujours là. Un jour, est-ce que la mer aura raison de vous?



Sept heures. Le directeur du journal n'est pas là. Je m'assieds, humilié. Je prépare un grand bol d'amertume. On m'appelle. Cinq minutes de conversation. Je suis plus riche de deux mille francs. Je me moque du soleil, de la température — n'allais-je pas dire de mon amour? Un verre au café où les crieurs de journaux se bousculent et s'entretiennent des exploits des champions du Tour de France. Encore un verre. Le métro.

Cette femme inconnue dont le visage se dédouble contre la vitre sale. Il y a toujours une femme sur votre chemin, un appel, une tentation, un reproche. Devant le problème que pose une femme inconnue, il faut ou bien se retirer en soi-même, la juger de loin, la *refaire*, — ou bien la suivre. Je ne suis jamais la femme inconnue. Je descends avant elle, ou après.

Je connais bien l'escalier de ma station, la couleur grise et noire de la pierre, les crachats, les mégots. Dehors, sur la petite place, on crie les journaux. Presque toujours j'en achète un. D'abord je pense qu'il peut m'apporter une idée, ou une chance. Et puis j'ai peur des accidents d'avion, de chemin de fer, des naufrages, je regarde le nom des victimes. Enfin j'aime la politique. Je n'aime pas que L.

La rue monte, et j'habite au cinquième. Je tourne machinalement dans l'escalier, en poussant ma main contre la rampe. Je pense à toutes les mains qui ont caressé ce bois sale et ciré. Je pense que ce bois vient de loin. J'essaie de caresser un chat. Je glisse la clef dans la serrure, j'entre. Une femme lève les

yeux, sourit. Ce soir, c'est un bon sourire, elle essaiera de m'aider. Je regarde s'il y a du courrier. On ne sait jamais.

Et puis j'attends ma nuit, je guette le ciel qui s'efface trop lentement, j'attends.



Est-ce qu'il suffit d'un corps anonyme pour me délivrer de cette sorte d'angoisse que j'enfle — peut-être — à des proportions qui n'ont à voir qu'avec mon actualité? Je n'ai rien, ce soir, dans mon cœur, qu'un grand vide, une grande *innocence*. Aucune inquiétude. Demain n'existe plus et je ne peux rien pour le ressusciter. La caresse d'une peau contre ma peau et l'existence de Dieu deviennent d'incompréhensibles problèmes. Ah! soyons francs, au moins une fois : combien de problèmes sont ainsi résolus — ou repoussés, masqués.

Nous voilà donc seuls et nus, mon cœur, ma vie. Nus et vidés. Je ne suis aujourd'hui qu'un esprit. Je suis ce qui reste quand la vie a tout retenu. Plus vrai, sans doute. Quelle vérité celle qui se perd d'un coup de reins, d'une bouteille, d'une rêverie? d'une amitié, même? Il y a autour de moi la plus banale des chambres parisiennes. Deux fenêtres, deux cours. Bientôt deux heures du matin. Il pleut. 15 juin 1949. Il n'y aura jamais moyen de sortir de cette *coordonnée*. Si je voulais y regarder de près, je pourrais y lire tout mon destin.



Il faudra bien, un jour, obéir à la mort. Elle est devant moi cette nuit, je la regarde, je ne peux parler que d'elle. Et en vérité si je peux en parler, faire un *discours*, c'est encore que je l'éloigne, que je la tiens à bout de bras — que je la repousse victorieusement. Si elle devenait certaine et proche, s'installait en moi sans recours possible, que deviendrais-je? Sans doute est-ce une question de nature — oh! il y a tant de fils entremêlés, tant de raisons, tant de craintes, de souvenirs, de pressentiments en moi... — et est-ce pour cela qu'elle ne cesse de m'assaillir?

Alors je fais de la mort une des dimensions du roman que j'écris. Je la défie en l'organisant. Mais je vais voir.

Je vais raconter la mort de ce garçon que je suis seul au monde à connaître...

Voilà. Je me suis raconté pendant trois heures. J'ai fait amitié avec la mort. Magie. Je suis si près, si près, tout d'un coup, que je me demande si je vais pouvoir *revenir*. Il y a l'amour et le cognac, un corps qui revit grâce à moi, qui sort du sommeil, et mon estomac bien vivant qui brûle.

Elle se rendort vite. Je me relève. Je me dis tout d'un coup, absurdement, que je voudrais bien ne pas revoir le jour — et dormir.



Souvenir. Une grande tranquillité s'était installée en moi. J'en pouvais entrevoir les raisons : mon corps était libéré de cette contrainte qui longtemps avait pesé sur moi, mon esprit s'était à son tour délivré de ses chaînes : la solitude, la jalousie (l'existence des autres), la peur de la mort (pour soi et pour les autres). Bien sûr, les ambiguïtés, les irréconciliables domaines continuaient de vivre. Mais sourdement, sans cet éclat tapageur qu'ils avaient, sans bouleverser ma vie quotidienne. J'étais heureux.

La solitude, les autres, la mort... Il suffisait en fin de compte de les accepter — entièrement, définitivement, les yeux ouverts. Se creuser jusqu'au fond, se voir jusqu'à l'os. Après, on pouvait vivre.

Je redécouvrais ainsi une vieille morale : je plantais les antiques bornes de la nécessité : la naissance, la mort, la limitation des sens, la limite de l'être, l'infinité de ses désirs et de ses vocations. Chaque pierre solidement, définitivement placée. Il y avait encore du jeu, entre les pierres. Mais ce n'était plus le même. Désormais je ne pouvais plus être surpris si une femme me trompait, si un ami écrasait mes espérances d'un coup de talon, s'il pleuvait, enfin, alors que je *voulais* le soleil.

Narquoise nécessité. Bienfaisante et puissante soumission.

Je venais d'inventer ma liberté.



« *Celui qui mourra le dernier connaîtra l'autre.* »
Marcel JOUHANDEAU.

Au début d'une liaison entre deux êtres, il ne s'agit presque jamais de connaissance : chacun veut se faire apprécier et aimer. Se faire connaître? Oui, mais pas connaître. Et déjà on est, de chaque côté, assez roué pour faire croire qu'on se donne, alors qu'on ne cherche qu'à prendre.

La vie commence à couler. Il s'agit de tenir au-dessus du flot, de ne pas se laisser submerger. On ne se croit pas le loisir de s'accrocher à la berge et de regarder passer l'eau. Encore moins de songer un long temps aux pensées du compagnon de lutte, à ce visage familier — rendu souvent invisible par l'habitude. Mais il est vrai qu'on se tend parfois des mains ou des regards désolés — muets.

La possession est un chemin bien incertain vers la connaissance. Nous en parlons, après coup, avec de grands mots qui descendent du ciel ou montent — en apparence — des plus secrètes ténèbres. En vérité, l'occasion est trop souvent fortuite, tendue vers un plaisir qui pèse sur les gestes et les pensées, comme un besoin. Et même si l'on se délivre de ce poids, il reste que la connaissance provoquée par la possession est un éclair. Elle arrache un voile, perce un cœur fermé, dénoue un mystère — ou peut-être, et plus simplement, nous introduit dans un ordre de sensibilité où certains secrets sont révélés, que nous nous disons, dont nous *inventons* le sens.

En vérité, on ne connaît dans sa profonde et totale vérité (dans le faisceau de cette vérité tourné vers nous) un être qu'après sa mort.

Alors nous lui imposons notre masque. Nous faisons nôtre cette flamme éteinte, ces lèvres immobiles, ce corps glacé, comme nous ne les avons jamais fait nôtres auparavant. Nous le savons, nous nous déchirons. Le sang intérieur se met à couler, rompt les barrières, noie nos sottises, nos préjugés abjects, ouvre la voie à une sourde lumière, définitive. Les morts gravent leurs âmes solitaires dans notre cœur mainte-

nant solitaire. La connaissance commence avec cette nuit infinie — cette nuit où l'on commence de savoir ce qu'est la musique, l'amour, un cœur, une vie — à en retenir précieusement contre soi le parfum, la mélodie, l'obscur élan, en souhaitant que le jour ne vienne jamais plus.

Lis et relis cette histoire — vieille et nouvelle à la fois — d'abaissement et de gloire.

LUCIEN PORÉE.

PAYS DE RIGUEUR

Clinique Sainte-Thérèse, Luxembourg.

I

Surtout la nuit, — quand la douleur augmente au point de devenir intolérable (on croit qu'on ne pourra plus se retenir, qu'on va crier), alors, en un éclair de connaissance pour ainsi dire épique, on comprend que ce destin, s'il n'est pas un destin exceptionnel, est, — au moins — un destin d'exception, et qu'il confère une grandeur saisissante de condamné à mort.

Puis la douleur cesse. Brusquement. Contre toute attente. Dans le silence, qui paraît redoubler, on entend, tout à coup, battre son cœur, — à coups lents et lourds, espacés, presque solennels... On dirait, en vérité, que le temps commence. Mais qu'il est étrange de ne connaître cette sensation de commencement qu'une fois que tout est perdu, — et perdu, quelle que soit la durée du sursis, sans rémission.



« — Il n'y a pas de résignation, me disait-elle hier (et je l'écoutais en pensant que, malgré moi, déjà, je m'attache à elle pour sentir, confusément il est vrai, qu'elle a vécu pleinement, c'est-à-dire qu'elle s'est engagée à fond dans chacun de ses actes, qu'elle leur donne et ne cesse de leur donner son adhésion profonde, — au point qu'elle pourrait, aujourd'hui encore, refaire chacun d'eux...). Mais je n'ai rien trouvé à lui répondre. Cependant, en moi, j'apportais à son affirmation un correctif

où il me semble que tient une part très grande de MA vérité. C'est un fait. Il n'y a pas de résignation, — il n'y a que de l'impuissance, — ou de l'amour. Et cet amour, s'il nous servait à accepter notre impuissance?

Singulièrement, de par sa seule venue à moi, cette vieille femme, voilà qu'elle me contraint, chaque jour, à des réflexions dont il arrive que je me surprenne.

« Il est deux sens exacts, écrivait Pascal à Mlle de Roannez, le littéral et le mystique. » Alors que le drame de tant de vies et, par excellence, de tant de vieillesses, est de n'avoir pu atteindre au mystique après avoir quitté le littéral, ma visiteuse, elle, demeure comme ancrée dans un sens intermédiaire où elle s'est installée, — que je ne puis exactement situer ni définir, mais dont je sens et je sais qu'elle tire une sérénité certaine. Sérénité que je juge, en moi, paradoxale pour ce qu'elle est née de la possession d'une connaissance qui n'est pas, à mes yeux, la Connaissance, d'une joie qui, pour moi, n'est pas la Joie.



Silence de plus d'une quinzaine.

Ce qui m'a occupé, c'est ma lutte contre la maladie. Et cette lutte, la font grande plus que toutes tensions de l'esprit, ces moments d'inconscience où, l'esprit ayant résilié ses prérogatives de gouvernant, le corps, si diminué soit-il, s'acharne à se vaincre, à triompher en triomphant de soi.

Quelle lutte...

Mais une certaine lucidité passionnée ne me déserte guère. Je me sens, je m'écoute, — je m'enregistre. Merveilleux labeur dont, enfin, je comprends le sens, l'utilité et les buts. Ce n'est jamais qu'en soi et par soi que l'on recrée le monde. Tout ce que l'on acquiert jour après jour, — comme aussi tout ce dont on s'appauvrit, — (comment en douter, mon Dieu?) il importe de l'abandonner à la puissante chimie intérieure dont nous sommes le creuset. Puis, avec une tendresse désespérée, mais qui veut ignorer jusqu'à son nom, le soumettre à une pesée minutieuse. Ah, si j'osais, il est certain que j'écrirais ce mot

« pesée » avec une majuscule... et le monde, ainsi recréé, après des transmutations incessantes qui laissent les muscles tremblants et les yeux creusés, le voilà enfin pourvu d'une valeur sacramentelle qui, néanmoins, est sa valeur intrinsèque.

Quinze ans, — et même un peu plus, — employés à me débattre me mettent, enfin sur ma voie. Ma mission unique — me survivre — j'y apporte un héroïsme animal qui ne peut compter et valoir que pour moi.

Je touche au renoncement sans lequel il n'est point d'humilité. Mais s'accuse, dans la nudité spectrale de la solitude, cette impuissance flagrante qui, m'ayant tant nui, constitue maintenant à l'être que je suis devenu, son bien majeur... Ne lésinons pas. Ce n'est point trop cher payer. Au contraire, — prêtant une ouïe mentale au souffle, faible encore, d'une reconnaissance qui se dégage laborieusement de sa gangue. acceptons ce qui nous est advenu, et tout ce qui nous adviendra. Acceptons-nous en nous accordant une ratification formelle. Car je sais, — quelles que puissent être, par ailleurs, les contradictions, les reprises (et ce dernier mot, je le souligne), d'un homme en marche vers ce pays de rigueur : la vérité — je sais discerner maintenant cet esprit de Dieu que nous portons et qui nous anime.

De même, si hardie que paraisse cette image, le même qui se mouvait, au Commencement, — et là, quel symbole... — sur les eaux dont parle la Genèse.



Pesée des acquisitions,
Pesée des dons,
Pesée des mots,
Évaluation constante de cette dot que nous constituons au silence.



Ratures, — corrections indicatives d'un texte qui ne s'élabore qu'avec l'aide, — je devrais dire la complicité, ce serait plus

exact, — des jours qui nous amoindrissent... Tout ce qui se trouvait, en nous, écrit à la première personne, le récrire, et sans hésitation à la troisième. En arriver à parler de nous comme s'il s'agissait d'un autre. Objectivement, — avec presque de l'indifférence.



Malade.

La nuit, toujours, — quand l'insomnie, par une transformation à la fois foudroyante et subtile, perd le caractère d'habituel qu'on lui connaissait, — il arrive qu'on ait, soudain, l'impression de s'éveiller...

Alors, pour quelques instants (rarement pour aussi longtemps qu'on le voudrait), gratifié, (doté), d'une lucidité plus forte que le mot qui la désigne, et plus forte que la lucidité que nous pouvons posséder à l'état permanent, — telle, enfin, que l'on s'effraie à prendre conscience de soi et de ses moyens, on pose sur l'être qu'on est devenu malgré soi, et qui, bien qu'il se soit vidé d'eux, contient tous les êtres que l'on fut, un regard que n'alourdit plus aucune complaisance coupable : on se voit.

Ces prises de conscience (considération unique à formes multipliées et échelonnées sur un temps imprévisible), que fait terribles, dans la faiblesse où nous sommes, une certaine certitude invincible, est l'un des privilèges essentiels de la maladie et, peut-être, l'une de ses étapes les plus importantes.

Rien n'est comparable, toutefois, au goût d'amertume, de passion retournée en cendre pour n'avoir pas trouvé son emploi, qui nous envahit alors... On souffre en silence.

(Sur de certains sujets, dont notre destin nous a constitué comme un thème par exellence, il ne conviendrait de méditer et d'écrire qu'en majuscules; — mais pour notre seul usage.)

(Ce qui rend dramatiques les révoltes d'un malade qui sait, pourtant, ne devoir se réaliser que de la seule maladie qu'il porte et nourrit en échange de ce qu'elle lui donne, c'est le fait qu'elles s'adressent non à des humains mais au silence.)

On souffre donc en silence. En silence aussi, à cette heure où le sommeil sape une ville entière, vivant d'une vie multipliée bien que précaire et faite de débris, — mais de débris dont

chacun, en ce temps consacré à la connaissance, se charge et brille d'une véhémence et d'un éclat nécessaires à l'expression, on entreprend de se juger.

A quoi recourrait donc l'homme sinon à la recherche de soi-même quand la vie et ses forces personnelles l'ont trahi? Il n'est pas possible, si affirmées soient à nos yeux notre indigence et notre faiblesse dont nous n'aurons jamais fini de nous entretenir, d'aborder avec tiédeur l'exceptionnel qui s'est imposé à nous comme étant notre tâche. Pour cela même que l'on est partie intégrante et déterminante de cet exceptionnel.

Impuissance, faiblesse, pauvreté, disais-je? Humilité aussi, en voie de cristallisation, que je vous salue ici, ô mes biens différés, mes biens de toujours que je possède enfin et dont je vais entrer en jouissance.

Humilité qui désirerait, tellement, faire humilité tout ce qui sort d'elle et qui, d'elle, encore, se différencie; — humilité, sens principal, fil conducteur que l'on n'aurait qu'à suivre pour se faire et se parfaire, si le corps, cet auxiliaire, n'était, souvent aussi, un ennemi.



... l'essentiel est de conserver ce que nous acquérons si durement. S'il nous arrive de nous révolter encore, sous ce joug appesanti de la douleur physique dont nous croyons, toujours, qu'elle est disproportionnée à nos forces, tâchons que ce soit seulement contre nous-mêmes.



De l'impossibilité absolue, — non d'être compris, — (le malade authentique, celui qui a « réalisé » qu'il était malade, donc, qui a réalisé la maladie, ne peut, jamais, demander d'être compris), mais de communiquer avec les autres, qui ne sont plus de la même essence.

Un peu ce qu'il adviendrait d'un homme séparé d'une portion du monde qu'il reconnaît, encore, pour lui appartenir originellement, par un cristal réfractaire à tous les bruits de la vie, et qui, par miracle, ne serait pas mort de cette claustration,

mais, au contraire, défiant le possible, continuerait à se mouvoir, à parler, à agir comme ceux qu'il aperçoit, sans pouvoir, aucunement, établir de contact entre eux et lui.



Peu à peu, sous l'effet de la maladie, parcelle après parcelle, se taire, comprendre, faire en soi naturel, ce qui n'est pas naturel et ne peut l'être : cette lente désertion de notre vie, et l'accomplissement de notre vie dans la maladie.

Une fois compris, admis donc, et assimilé, cela qui est l'inacceptable (mais que l'on finira bien par accepter...) pousser des racines dans ce champ où l'air, raréfié, suffoquerait qui se hasarderait à le respirer; — durer, en un mot, et pour tout le temps qu'il faudra, de ce climat particulier.

Et se taire, — quoi qu'il en coûte, se taire! On n'aura jamais assez de force pour comprendre l'immense part du monde qui reste à comprendre; — le silence ne sera jamais assez entier ni assez dense pour que nous puissions percevoir ce qui reste à percevoir.



Tout se découvre, et nous présente un visage lisible; — même le pire. De l'erreur de croire le péché essentiellement extérieur à nous. S'il l'était, il nous serait assez peu accessible pour que nous ne puissions jamais nous en repaître. Nous ne le commettons que par l'établissement, en nous d'un principe spécieux de conscience. Ce n'est point tant le péché qu'il nous importe de combattre une fois que nous nous sommes résolus à ne plus pécher, que, propre à nous, tenant à nous, indivisible serait-on tenté de croire, notre sens du péché.

En arriver à transformer ce sens du péché en un sens contraire de préservation.

En arriver à doter, en quelque sorte, notre sens du péché d'un pouvoir de détection contraire, et à n'élire, pour lieu de résidence, pour habitat, que l'endroit sauf de toutes possibilités de pécher.

Et pourtant la Terre, cette occasion...



« ... j'entends moult, et n'ay sens ne sçavoir... » écrit Villon. Et l'affirmation pénètre en moi, résonne en moi comme pourrait le faire une nouvelle joyeuse longtemps attendue. C'est cela même... L'ai-je assez répété que je n'avais « sens ne savoir ». Je ne suis pas intelligent, — j'ai, tout au plus, certaines intelligences.

II

La piqûre d'une aiguille enfoncée dans mon bras me tire de ma torpeur. Mes paupières se soulèvent. M'apparaît le visage de la sœur, un peu tendu, un peu anxieux.

— Eh bien?

Je ne répondrai pas. Alors, instantanément, comme suscité par quelque foudroyant appel mental, l'infirmier se dresse contre le lit, me prend à pleins bras, me soulève et m'appuie aux oreillers. Une cuvette se tend. Hémoptysie.

L'indicible dégoût qui nous vient de ce qui nous est le plus étroitement Nous : notre sang. Cette âcreté, cette tiédeur fade...

Ne pas mourir pendant une hémoptysie. Ah non, ne pas mourir pendant une hémoptysie.

Piqûre de nouveau, et comme j'essaie de repousser l'une des deux formes blanches qui s'affairent autour de moi ce creusement en ravin du lit, — et le néant.

III

Quand je m'éveille, — de quel sommeil? — la seringue luit encore aux mains de la sœur, — d'un vif éclat de goujon.

— Ma sœur, quelle heure est-il?

Elle sourit d'un petit sourire heureux.

— Il y a quinze jours que vous êtes « tombé »...

Alors, j'émerge...

Comme momifié, je ne puis respirer, les côtes ne se desserrent pas.

Et ce point vif, sous l'omoplate, — un point de feu.

Trois semaines encore à ne rien pouvoir, — ni s'asseoir, ni s'alimenter par soi-même.

Demandé les Sacrements.

IV

— Vous vous êtes bien battu, dit la sœur, — elle sourit; sous l'affleurement du sourire, toute sa paysanne figure se spiritualise, — vous aviez Dieu pour allié.

Dehors, le soleil râpe les murs du jardin; un pommier étincelle mitraillé de fruits d'or.

A la faveur de mes chutes et de mes nuits, sans savoir où je vais, j'enjambe les saisons.

Sur la petite table flamboie, monté tout vivant du jardin, un bouquet de roses.

Un bouquet? Plutôt, une espèce de torche...

Des roses qui se haussent sur leurs tiges, et se fendent, et s'écartèlent, des roses qu'on s'étonne de ne pas voir jaillir en étincelles, se consumer en langues ardentes de feu tant elles ressemblent peu à des roses.

C'est un miracle bien singulier que je sois là, et que je voie, et que j'entende, et que je sente, et que je possède encore, à portée de mes mains, ce petit brasier de fleurs. Vraiment, je Vous ai pour allié.

BORIS BOUIEFF.

LES LIGNES DU MOIS

LA CONFÉRENCE DE PARIS ET SES DIFFICULTÉS. — VERS UNE SOLUTION LIMITÉE? — QUATRE RÉSULTATS : POSITION COMMUNE DES NATIONS OCCIDENTALES EN FACE DE L'ALLEMAGNE. — RECHERCHE DE L'APPUI DE L'ALLEMAGNE. — OBJECTIF RUSSE ÉCLAIRÉ. — PRUDENCE OCCIDENTALE. — LE MARXISME EN E. O. ET LE MYSTÈRE DE LA CHINE DE DEMAIN. — PROBLÈME DE L'EUROPE. — PREMIÈRE ÉTAPE VERS LA FÉDÉRATION. — L'O. E. C. E. ET LE PROBLÈME MONÉTAIRE EUROPÉEN.

Commencée dans une atmosphère courtoise, presque cordiale, la conférence de Paris n'a pas tardé à révéler combien restaient opposées les positions prises par les interlocuteurs, ceux de l'Est et ceux de l'Ouest. Au jour où paraîtront ces lignes le lecteur sera plus avancé que nous ne sommes. D'ores et déjà, il ne semble pas que, tout limité que soit son programme à la question allemande, une solution puisse en sortir. Il y aura déjà lieu d'être satisfait si elle peut établir un *modus vivendi* acceptable pour quelque temps, au sujet des relations économiques entre les deux zones d'une part, au sujet de l'agglomération berlinoise d'autre part. Si ce *modus vivendi* est d'une nature telle que les rapports entre la Russie soviétique et les alliés occidentaux deviennent plus faciles. on peut espérer que, le temps aidant, les solutions que l'esprit a peine à bâtir *in abstracto* en face de situations nouvelles, sortent peu à peu des nécessités mêmes de la vie.

Dès maintenant un résultat appréciable est d'avoir amené les trois puissances occidentales à définir une politique commune à l'égard de l'Allemagne. Le principe de la reconstitution d'une Allemagne est donc admis, mitigé, si l'on veut, par l'exigence d'une constitution fédérale. L'organisation aussi de cette Allemagne selon des principes démocratiques, c'est-à-dire de la souveraineté au suffrage universel, d'assemblées représentatives avec prépondérance à celle qui émane le plus directement des votes populaires, du gouvernement responsable, de la lutte pacifique des partis, des libertés essentielles d'opinion,

de presse, d'association. Nous avons obtenu de nos alliés américains et anglais la satisfaction qui nous tenait le plus à cœur, celle de la constitution fédérale. Sur ce point on a déjà, dans cette chronique, exprimé la crainte que cette satisfaction accordée à un vœu auquel l'opinion française, dans presque toutes ses tendances, s'était attachée un peu tardivement, ne fût illusoire. Il n'y a pas lieu d'y revenir. Une véritable dislocation de l'Allemagne, c'était son partage en zones d'influence. Si cela eût été un bien, ou un mal, nul désormais ne le saura, et en discuter aujourd'hui serait sans portée pratique. Non pas, que l'on nous comprenne bien, qu'une pareille dislocation de l'Allemagne et son partage en zones d'influence, en fait en deux zones, l'une orientale, l'autre occidentale, soit une éventualité à exclure. Mais à l'Ouest comme à l'Est elle est rejetée en tant que base d'accord à réaliser dans un esprit de confiance; elle peut reparaître et s'imposer comme manifestation de l'impossibilité d'arriver à une entente sur le régime allemand. C'est dire qu'elle se réaliserait dans un climat de défiance et de crainte réciproques, par conséquent dans des conditions particulièrement défavorables au maintien de la paix. Nous notons seulement que les alliés occidentaux se sont mis d'accord sur le rétablissement d'une Allemagne dans certaines conditions et que même si les bases de cet accord sont loin d'être parfaites, cela vaut mieux que les incertitudes et les incohérences qui ont duré trop longtemps.

Un second résultat, moins heureux, mais sans doute à peu près inévitable, pour ne pas dire inévitable tout court, dans les conditions présentes du monde, c'est qu'Occidentaux et Orientaux cherchent à qui mieux mieux à s'assurer la confiance et le concours des Allemands. Ceux-ci se trouvent donc placés, malgré l'absence d'organes les représentant sur le plan international, dans une position favorable pour améliorer leur situation. S'il s'agissait d'un peuple qui eût montré de la sagesse dans sa politique passée on pourrait observer que son intérêt exige, d'une façon peut-être encore plus impérieuse que le nôtre, le maintien de la paix. Mais le comprendra-t-il ou agira-t-il comme s'il le comprenait?

Malheureusement dans cette concurrence nous nous trouvons, nous Français, lourdement handicapés par des préventions trop naturelles et trop justifiées à l'égard de nos voisins d'outre-Rhin. Car l'organisation européenne, indispensable à l'avenir économique et politique de l'Europe, inséparable de celui de notre pays, ne sera solidement fondé que sur une union étroite de la France et de l'Allemagne. Ce n'est pas un petit mérite à des Anglais aussi différents que M. Churchill et que M. Bevin de l'avoir proclamé, car la réalisation en serait peu conforme aux intérêts, tels qu'on les concevait traditionnellement, de la Grande-Bretagne. C'est donc que ses hommes poli-

tiques les plus représentatifs ont compris ses intérêts nouveaux, et d'abord son intérêt primordial aujourd'hui à s'appuyer sur une Europe forte et pacifiée. Mais les obstacles psychologiques à ce rapprochement sont ardus. En attendant c'est contre nous que les Allemands peuvent utiliser la surenchère entre Américains, Anglais et Russes.

Un troisième résultat, conséquence d'ailleurs de cette surenchère, est d'avoir amené les Russes à abattre leur jeu, ce qu'ils ont fait notamment par la réunion à Berlin du Congrès du peuple allemand et son projet de constitution opposé à la constitution de Bonn. Bien que ce Congrès n'ait pas été élu dans la zone orientale avec cette majorité écrasante, ou plutôt cette unanimité qu'ont coutume de montrer en ces sortes d'occasion les démocraties populaires, il n'en reste pas moins que la volonté de créer une Allemagne sur ce type est éclatante.

Et alors devons-nous compter comme un quatrième résultat celui qui à son tour dérive du précédent, l'abandon de certains projets, tel que celui connu sous le nom de plan Kennan qui prévoyait l'évacuation totale, ou quasi totale de l'Allemagne par les armées alliées. Nous indiquions à la fin de notre dernière chronique le danger que recèlerait la substitution d'engagements juridiques et moraux, fussent-ils, ce que nous pensons, les plus sincères, les plus convaincus, à une association concrète d'armes et de périls aux avant-gardes de l'Europe atlantique. Il semble, au moment où nous écrivons, que ce danger soit écarté. Mais n'est-il pas un peu paradoxal d'être conduit à compter comme un résultat de la conférence ce qui matériellement est un échec.

En fait, rien n'est pire que les illusions et les accords factices. Le problème allemand est trop difficile, il touche trop profondément aux intérêts les plus essentiels des Russes et des puissances occidentales pour qu'un règlement d'ensemble soit obtenu dans la bonne foi réciproque tant que, sur tous les terrains, les oppositions de principes et de buts resteront aussi profondes et aussi brutales. Il faut attendre qu'avec le temps l'adaptation à des nécessités nouvelles et d'un caractère chaque jour plus universel, la formation, ignorée des théories, de structures économiques et sociales vivantes, la fatigue et l'apaisement des idéologies de combat amènent le rapprochement des systèmes et jusque-là savoir se satisfaire d'ententes modestes et provisoires et ne point se décourager s'il faut souvent les renouveler.

Mais la négociation pour être fructueuse demande que l'on soit fort. Fort matériellement, sans doute, fort aussi par la confiance en ses principes, en ses méthodes, en ses fins. Cette force et cette confiance, les nations de l'Europe occidentale ne les montreront que si elles arrivent, entre elles et à l'inté-

rieur de chacune d'elle, à réaliser une harmonie de relations réciproques, une communauté d'esprit qui jusqu'à présent lui font cruellement défaut en face du totalitarisme russe et même de la confiance optimiste des Américains.

On a noté les nombreux échecs que le marxisme a subi en Europe et dans le Proche-Orient. S'il a affirmé brutalement son autorité dans les États satellites, procédant à l'élimination systématique de tous les éléments d'opposition et d'indépendance, en dehors de ce cercle la résistance s'est durcie. La réussite du pont aérien a été non seulement pour les Russes un échec matériel puisqu'il les a forcés à renoncer à un moyen de contrainte qu'ils avaient certainement cru infaillible, mais il a été pour leurs adversaires un considérable succès de prestige et, pourrait-on dire, un moyen de publicité merveilleux. Plus largement le plan Marshall neutralise les conséquences d'un appauvrissement qui pouvait ouvrir la voie au bolchevisme russe. Les partis communistes ont partout été éliminés des gouvernements. Dans le bloc même que l'on croyait sans fissure, monolithique, des États satellites, le schisme de Tito apparaît comme un symptôme de désagrégation et le plus inquiétant est, qu'au bout d'un an, il n'ait pu être réduit. Aussi face à l'Europe et à l'Amérique unies dans le pacte Atlantique le gouvernement du Kremlin a estimé qu'il convenait de revenir à des méthodes diplomatiques.

Dans le même temps cependant le marxisme conquiert la Chine. Trois ou quatre provinces seulement ne sont pas encore aux mains des troupes de Mao Tse Tsoung. Ce sont parmi les plus riches les plus anciennement prospères de la Chine, celles aussi qui ont eu longtemps le plus de rapports avec les Européens et donné le plus d'émigrants. Mais rien ne permet de penser qu'elles échappent longtemps à Mao Tse Tsoung. Elles sont semées de foyers communistes (qu'on n'oublie pas que Canton a été le centre initial du communisme chinois) et c'est de là que Mao Tse Tsoung est parti avec quelques dizaines de milliers d'hommes vers le Nord d'où il devait revenir quinze ans plus tard, en vainqueur. Évidemment on peut épiloguer longtemps sur ce qu'est exactement le communisme chinois, encore plus sur ce qu'il deviendra. Il est fort possible que ce soit la révolte d'un peuple de paysans, désireux avant tout de se libérer et de libérer leurs terres des fonctionnaires et des usuriers qui les oppriment et qui les exploitent. Est-ce si différent des sentiments qui ont permis aux bolchevistes de s'assurer à l'origine les masses paysannes russes? Civilisation de la famille et du village, la civilisation du paysan chinois ne pourra échapper à la nécessité qui lui superposera des structures industrielles et étatiques qui ont toutes chances d'être construites aujourd'hui par des hommes formés à Moscou aux méthodes de Lénine et de Staline. Certes, si l'implantation du marxisme en

Russie a donné le type d'homme et d'État que nous commençons à connaître, son implantation dans le vieux et riche terroir humain de la Chine donnera sans doute un type différent. Nous connaissons jusqu'à présent le communisme sous une face russe, il peut nous apparaître tout autre quand il se montrera sous une face chinoise. Le Russe d'aujourd'hui est Russe autant que communiste, le Chinois de demain, sera Chinois autant que communiste. Tout cela est vrai, sans doute, et il est même possible qu'il en résulte un jour à l'intérieur du bloc communiste des dissensions, des querelles, dont l'affaire de Tito est une préfiguration, et même des conflits sanglants. Il est possible aussi que les Chinois, dont on connaît l'esprit réaliste et pratique comprennent que leur intérêt, après quelques démonstrations spectaculaires, est de garder de bonnes relations avec l'Amérique et l'Europe où ils trouveront sans doute de meilleurs clients qu'en Russie. Ils s'en apercevront, au moins à l'expérience. Toutes ces hypothèses sont possibles, parfois très vraisemblables, provisoirement invérifiables. Le fait par contre certain, immédiate est qu'une immense parti, de la Chine passe sous la domination de chefs communistes, intelligents, décidés, organisateurs et qui paraissent disposer de troupes fort disciplinées. Que grâce à eux, par leur exemple, leur impulsion et celle d'innombrables agents l'idée communiste se répand dans tout l'Est asiatique, y provoquant les plus redoutables bouillonnements politiques et sociaux. Nous en savons quelque chose en Indochine, où ils sont les véritables animateurs du Viet Minh. Ainsi le pouvoir d'extension du marxisme est loin d'être amorti, puisqu'il gagne en Asie beaucoup plus qu'il ne perd en Europe.

Or, précisément, l'Europe, et plus particulièrement notre pays, ne réalise pas assez l'urgence de la situation. L'amélioration certaine des conditions de vie, l'arrêt de la hausse des prix, la diminution progressive des contraintes et des réglementations a réveillé en France un sentiment de confiance et d'optimisme que les difficultés commerciales et l'augmentation du chômage n'inquiètent que pour amener les représentants des grands intérêts collectifs à envisager les pires méthodes de malthusianisme économique. Et il est vrai qu'il y a en France des indices de redressement sérieux et certains : le relèvement continu de la natalité, l'augmentation de la production industrielle qui en beaucoup de domaines après avoir largement dépasé l'indice de 1938 atteint celui de 1929, l'année la plus favorable, er dans certaines formes de la production d'énergie, électricité et raffinage des pétroles, laisse loin en arrière les chiffres antérieurs. Malheureusement la perte définitive de certains éléments de notre patrimoine, comme notre portefeuille extérieur, l'augmentation des besoins et de la consommation font que notre balance des comptes continue à se sol-

der par un énorme déficit qu'il faut l'apport du plan Marshall, un milliard de dollars par an, pour masquer.

Situation qui n'est pas propre à la France, qui est celle de l'Europe et à laquelle on ne pourra remédier qu'en la traitant résolument sur le plan européen. C'est une idée sur laquelle on ne peut trop revenir car elle est à la base de tout, de la paix comme de la prospérité, comme de la survie de notre civilisation. L'idée a fait, il faut le reconnaître, en deux ans d'énormes progrès. Les réalisations n'ont pas marché au même pas, mais il est certain qu'elles se heurtent à la résistance, plus souvent inconsciente que consciente, à l'inertie d'intérêts organisés dans le plan national, très respectables souvent et qui surtout dans les conditions difficiles que nous traversons ont peur de l'inconnu, de systèmes financiers, économiques, monétaires que la rigueur des temps a imposé et qui plus encore que le intérêts privés, se sont élaborés, constitués, dans le cadres national, tirent leur existence de la souveraineté nationale; et même plus généralement à des habitudes, et à des formes d'esprit, à des traditions et à des routines dont la vie nationale de chaque État est faite. L'État national au cours de ces deux derniers siècles et plus que jamais depuis quelques dizaines d'années, est devenu si fort, ses attributions si variées, si nombreuses et complexes, que faire éclater les cadres dans lesquels il enserre presque toutes les actions humaines pour y substituer des cadres plus larges, pose mille et mille problèmes, soulève mille et mille difficultés, que nous sommes encore bien mal préparés à résoudre.

Aussi ne faut-il pas mépriser les réalisations modestes qui ont été entreprises. Ce n'est, si l'on veut, encore qu'un premier pas. Mais comme il est fait dans le bon chemin, dans celui où les nécessités nous poussent impérieusement, il n'y a pas de raison pour qu'il ne soit pas suivi de beaucoup d'autres.

Si l'on veut, très sommairement, faire le point au milieu de cette année 1949, on notera que dans les trois domaines militaire, politique, économique, le travail est amorcé. Pour chacun d'ailleurs, selon des principes et dans des cadres différents.

Nous ne parlerons pas du domaine militaire. Là le travail d'union et d'organisation se trouve aujourd'hui essentiellement dans le pacte de l'Atlantique, en cours de ratification et en voie de mise en pratique. Mais appuyé avant tout sur la force militaire des États-Unis il dépasse de beaucoup le cadre européen.

L'unification politique verra bientôt ses débuts à Strasbourg. Le lieu a été bien choisi dans cette ville où les courants français et germaniques se rejoignent, au centre de cette civilisation rhénane que les contingences politiques ont démembrée et qui a été, plus qu'une autre, éprouvée par les discordes de l'Europe. Les organes de l'Union, le Conseil des ministres et l'Assemblée sont encore peu armés juridiquement. Le Conseil,

astreint pour les questions importantes à la règle de l'unanimité, n'est qu'une instrument, d'ailleurs pratique, de collaboration entre les gouvernements intéressés, mais ne peut représenter une autorité supérieure. Quant à l'Assemblée, qui représentera les Parlements au moyen de membres élus par ceux-ci, selon un système que chacun des associés est libre de choisir, elle n'a qu'un rôle consultatif, elle ne peut qu'émettre des vœux juridiquement donc peu de chose : peu de droits bien définis, pas de pouvoirs propres, pas de moyens d'action, pas de ressources. Mais organe de liaison précieux, centre où se rncontreront régulièrement ceux des hommes des différentes nations qui se voueront aux problèmes européens, où ils définiront peu à peu les besoins communs, proposeront les méthodes, élaboreront un esprit, une doctrine, où ils prendront conscience de leur importance, chercheront à étendre leur mission et à développer leur influence. Quand une institution répond à un besoin, quand elle est conforme à la nature des choses, elle doit voir sa force et son autorité croître avec le temps. C'est le cas de l'Union Européenne.

La collaboration économique dispose d'instruments déjà plus perfectionnés. Il faut dire que c'est au plan Marshall qu'on le doit. Le gouvernement des États-Unis a estimé que l'aide à l'Europe n'aurait pas l'efficacité qui seule peut justifier l'ampleur de son concours et les sacrifices imposés au contribuable américain si une condition n'était d'abord remplie : celle que les nations bénéficiaires s'organisent elles-mêmes pour tirer le meilleur parti de l'aide américaine, pour cela assainissent leur situation économique et monétaire et suppriment dans toute la mesure possible les obstacles qui empêchant la libre circulation des marchandises et des services interdisent leur utilisation dans les conditions les meilleurs. Il est certain qu'un cloisonnement excessif limite les débouchés qui pour certaines industries susceptibles de fabrication en grande série leur permettraient un développement normal; que les droits, les contingentements, et plus que tout aujourd'hui les restrictions imposées à l'échange des monnaies permettent de subsister à des entreprises qui installées dans de mauvaises conditions représentent un emploi défectueux de la main-d'œuvre et des capitaux. Il est sans doute non moins certain que dans l'état général d'appauvrissement un retour rapide à la pleine liberté des échanges n'est pas possible et qu'une planification pour la remise en ordre de l'économie s'impose, mais cette planification doit se faire dans le cadre de l'Europe. A ce but encore lointain tend l'organisation européenne de coopération économique (O. E. C. E.) qui groupe toutes les nations bénéficiaires du plan Marshall et dont l'animateur avec le titre de Président du Conseil de coopération économique est M. Spaak.

Si l'établissement d'un plan d'ensemble pour l'Europe comportant un échange rationnel des productions réparties au mieux selon les ressources naturelles et les disponibilités de main-d'œuvre ne peut être immédiate une charge urgente s'impose à l'O. C. E. C. celle de faciliter les règlements monétaires entre les nations participantes. Toutes les tentatives d'unions douanières, telles que celles dont le Bénélux, puis l'accord franco-italien donnent l'exemple resteront pratiquement vaines tant que les échanges monétaires seront soumis à la réglementation étroite que les gouvernements ont imposée. Des considérations de défense monétaire expliquent que chaque État s'attache à un système d'accords bilatéraux subordonnés à la recherche d'une balance exacte avec le partenaire. Le plan Marshall a prévu des dispositions pour faciliter les échanges entre les pays bénéficiaires : celui d'entre eux dont la balance commerciale est créditrice envers un autre doit lui ouvrir en sa propre monnaie un crédit dont le chiffre sera déterminé par le montant de sa créance d'une part, celui de la contrepartie des fournitures dont il a bénéficié au titre du plan d'autre part, c'est ce que l'on appelle l'aide indirecte. Mais si ce système donne plus de jeu au relations bilatérales en faisant intervenir l'aide américaine pour faciliter les règlements difficiles il n'est pas encore de nature à donner aux relations commerciales le caractère multilatéral qui permettrait au pays A, créancier du pays B, de régler avec sa créance sur B sa dette envers C. Pour cela il faudrait arriver à la convertibilité en toute autre monnaie européenne des crédits ouverts au titre de l'aide indirecte. C'est actuellement la grosse difficulté en face de laquelle se trouvent les organes de l'O. E. C. E. et qui opposent notamment M. Spaak à sir Stafford Cripps. La Grande-Bretagne craint qu'une convertibilité, même limitée, des crédits ouverts en livres ne révèle la faiblesse de sa monnaie.

Les nations ayant chacune pour soi et souvent selon des méthodes opposées paré au plus urgent n'osent se libérer de leurs armatures particulières pour se confier à un dispositif d'ensemble encore mal connu.

FRANÇOIS NICARD.

ÉTUDE ET DOCUMENT

LE DRAME DE L'ART MODERNE

Les grandes époques ont atteint l'unité d'expression parce que les diverses manifestations de l'art vivaient d'un consentement unanime. Entre l'architecte et le musicien, entre le peintre et le dramaturge régnait une connivence qui assurait la cohésion du style et son existence même. L'œuvre était solidaire des disciplines voisines, solidaire aussi des hommes à qui elle était destinée. Elle dépendait d'un mouvement de pensée général et participait à son destin. Ainsi acquérait-elle droit de cité.

Nous sommes aux antipodes de cette façon de comprendre et de sentir l'œuvre d'art. Loin de vouloir se référer à un commun répertoire, l'artiste a pour suprême ambition de trouver des sources nouvelles et d'inventer un vocabulaire inédit. Il vit dans la crainte de trop ressembler à ses maîtres ou à ses émules, car on ne tarderait guère à lui en faire honte et grief.

L'éclectisme, le doute, le défaut de référence à des idées hiérarchisées devaient fatalement engendrer l'indécision et le disparate. Les arts vont à hue et à dia. L'architecture se veut fonctionnelle et rigoriste tandis que les arts décoratifs, qui devraient lui être subordonnés, s'amusent aux jeux d'un néo-baroquisme. La sculpture est statique, elle réprouve « le mouvement qui déplace les lignes » au moment où le cinéma nous impose séquences rapides et rythmes vifs. Le roman tend à devenir une branche narrative de la physiologie lorsque la peinture répudie le naturalisme et se réfugie dans l'abstraction.

Ces incohérences n'opposent pas seulement une forme d'art à une autre mais se manifestent à l'intérieur de chacune d'elles. Ainsi, les relations que nous pouvons percevoir sur une même cimaise entre des tableaux de maîtres différents deviennent plus fragiles qu'elles ne l'ont jamais été en aucun temps et aucun lieu. On ne parle plus d'écoles, ni de disciples et chacun tend à imposer un style personnel qu'il aimerait au besoin voir protéger par un brevet d'invention.

Que le public soit déconcerté, que ses réactions soient si diverses, nul ne saurait s'en étonner. S'il admet certains aspects de l'art, d'autres lui sont indifférents, et d'autres adverses. La musique contemporaine ne scandalise plus — le jazz a rendu familiers aux oreilles les rythmes et combinaisons sonores les plus virulents — mais elle ne passionne qu'un petit nombre; les organisateurs de concerts savent bien que la recette baisse en proportion des premières auditions inscrites au programme. L'architecture, art majeur par excellence, n'intéresse que les architectes — et encore... Quant aux arts plastiques, ils ont le triste privilège d'être refusés par l'immense majorité du public, de provoquer son mépris, son rire ou son indignation.

On peut en gémir et se voiler la face : la peinture contemporaine — je parle de celle qui représente les tendances actives de notre génération — est loin d'avoir conquis les esprits et les cœurs. Lorsqu'elle prend timidement place dans la cité, c'est contre le consentement du citoyen et, pour ainsi dire, par effraction.

J'entends bien : chaque jour s'ouvrent de nouvelles galeries où son culte est célébré non point seulement par des fumées d'encens, mais par chèques et devises; elle est source d'affaires, et, en période de prospérité, ses affairistes ne manquent point; dans les Salons, les meilleures places sont affectées à ses maîtres; les feuilles chantent ses louanges et la célèbrent en hyperboles inouïes; de luxueux papiers s'emplissent d'exégèses; les flots d'admirations mutuelles ont fini par submerger le monde des arts à ce point qu'un véritable complexe d'infériorité tourmente ceux qui ne se sont pas rangés sous les nouveaux étendards. Avec une bonne volonté touchante, des hommes et des femmes que tout portait à peindre comme on leur avait appris à peindre cherchent à s'adapter comme ils peuvent à ses exigences et

s'essayent laborieusement à des transpositions dont ils ne discernent même pas le sens.

Tout cela ne peut cependant faire illusion. Ce monde des arts tourne et se retourne dans un cercle de très petit rayon. Sans doute notre nouvel art pictural a-t-il dépassé l'âge des chapelles; c'est un temple, mais réservé à une secte, ou plutôt à une infinité de sectes de divers rites, réunies par l'exil à l'écart de la véritable vie sociale; un temple avec ses prêtres, ses diacres, ses chantres, ses thuriféraires, ses enfants de chœur, ses sacristains et ses quelques milliers de fidèles. Son action est percutante, ses prises de possession fort violentes et l'on peut se demander comment une telle propagande, si répandue, si véhémente, et, si souvent sincère dans son enthousiasme, n'a pas gagné les esprits davantage. D'autant qu'elle est à présent appuyée par une propagande administrative : l'art encore nommé indépendant par routine de langage est devenu officiel dans presque tous les pays.

Le refus ne vient ni d'un milieu, ni d'une classe sociale; il ne provient pas toujours d'un manque de sensibilité ou de culture, ni même d'un défaut d'adaptation aux rythmes du temps ou d'une répugnance aux idées neuves. Évidemment, un petit bourgeois de province aura moins de chance d'être touché par la grâce que l'homme du monde asservi aux modes et soucieux de s'adapter à tous les caprices de la vie parisienne; mais, aussi bien chez le jeune instituteur désireux d'accéder aux bénéfices du savoir que chez l'écrivain attentif aux subtiles résonances de l'époque, nous ne pouvons que constater les réticences, quand ce n'est pas l'hostilité. Les discussions sont ardentes, les controverses nourries, mais leurs remous ne dépassent guère les coteries d'artistes et de ceux qui gravitent autour d'eux, de ceux-là que l'artiste est autant plus tenté de nommer une élite qu'ils sont les seuls à s'intéresser à ses travaux.

On peut répondre que la question n'est pas là, qu'il convient de tracer son œuvre en n'écoutant que sa voix intérieure, qu'au surplus le phénomène n'est pas nouveau, que les impressionnistes ont été accueillis par un décri plus général encore, que Cézanne a travaillé dans l'indifférence, etc. En somme, les artistes d'aujourd'hui subiraient le même sort que leurs prédécesseurs; et le développement continu de l'art serait toujours

le fait d'une avant-garde de prospecteurs que l'opinion publique suivrait en remorque quelques lustres en arrière... Ces arguments tant de fois répétés pouvaient peut-être convaincre il y a vingt ou trente ans. Ils ne le peuvent plus aujourd'hui. Je crois que l'art est d'essence aristocratique et qu'il doit pouvoir s'affirmer au besoin contre les goûts de la multitude, mais je crois aussi qu'il marque ses limites lorsque ses principes le retranchent de la multitude.



Jamais on n'a tant parlé d'art pour le peuple, d'art social. Et jamais l'art ne fut à ce point privé d'influence sur la masse populaire. Faire accéder les milieux ouvriers à l'art contemporain fut l'une des ambitions les plus généreuses et les plus légitimes de certaines fractions des mouvements prolétariens. Politique révolutionnaire et art révolutionnaire ne devaient-ils pas marcher de pair et la main dans la main? Après la Libération, l'*Humanité* entonnait un chant de triomphe en publiant une photographie qui représentait Picasso tombant dans les bras de Marcel Cachin. On voulut alors faire croire que le mouvement qui portait un certain nombre de jeunes artistes vers les formes déchiquetées et les rapports de couleurs détonnants était dû à l'explosion de joie provoquée par la découverte d'un monde libre. Mais ceci n'était qu'un aspect particulier de l'abusive rhétorique en cours. Toutes les confusions verbales étaient bonnes pour assimiler à une révolution sociale une révolution picturale déjà promue depuis un quart de siècle.

Le procédé était sans doute impudent, on pouvait néanmoins le considérer comme un truchement favorable pour faire pénétrer les nouvelles manifestations de l'art parmi ceux qui les avaient dédaignées jusque-là. Des associations, des publications se sont fondées dans le but d'étendre le nombre des sympathisants (sans doute aussi la clientèle). Allait-on conquérir le peuple à coups de conférences, de projections et de visites d'atelier? Pourrait-on, par exemple, présenter une toile du camarade Picasso aux militants sans voir ceux-ci pouffer en se poussant du coude? Allait-on assister au spectacle émouvant de pontifes de l'art moderne renonçant à leurs acheteurs plouto-

crates pour se consacrer désormais à des collectivités ou à des syndicats?

Il ne s'est rien passé de tout cela. Lors d'une conférence prononcée à la Sorbonne sous les auspices de *Travail et Culture*, Fernand Léger relatait ses souvenirs du Front Populaire et de la Maison de la Culture : « On m'envoyait alors faire des conférences, mais cela n'a rien donné et je me suis fait parfois engueuler. » Et il concluait avec amertume : « Je pense que les ouvriers et le peuple ne se doutent pas des difficultés que nous avons eues à créer. Ils ne se doutent pas du mal de chien que nous avons eu en 1908, en 1909, en 1910, quand nous cherchions à « sortir ». »

A-t-on fait depuis quelques pas vers la conquête de l'esprit public? Il serait curieux de conduire une enquête à la Gallup (avec des œuvres de Fernand Léger à l'appui, par exemple) non seulement chez les ouvriers, mais chez les contrôleurs de contributions indirectes ou chez les professeurs du Collège de France.

Nous avons vu des expositions d'art contemporain organisées dans de grandes cités industrielles : indifférence à peu près totale des ouvriers; hostilité préconçue chez les « cadres » et les patrons; tendance générale des bourgeois à considérer comme suspectes des inventions qui leur semblent vaguement conçues dans un but d'offense personnelle. C'est le vieux réflexe — le même depuis 1910.

Certains efforts louables semblent couronnés de succès. Le Musée d'Art Moderne a entrepris une véritable croisade d'expositions temporaires à travers les villes de France. Elles ont lieu dans les musées sous l'estampille officielle, ce qui reste parfois encore une garantie. Et l'on a vu y venir, dans certains cas, près de 5 pour 100 de la population, résultat fort appréciable. Mais la vision n'entraîne pas toujours l'adhésion. Les organisateurs ne sont pas sans entendre les réflexions des visiteurs...

Mais nos Salons parisiens évolués? Nos Salons de Mai? Et toutes nos galeries à la page avec leurs marchands si lourds de mépris pour ce qui ne porte pas les couleurs de leur écurie?

Sans doute, un certain nombre de personnages penchent-ils la tête d'un air connaisseur et murmurent-ils quelques adjectifs qualificatifs du répertoire usuel de la critique; plus un tableau

les déconcerte, et plus ils affichent des attitudes d'initiés; mais il ne faut pas les pousser bien loin pour discerner que ce qu'ils affectent d'aimer c'est justement ce qu'ils n'aiment point. Ils connaissent la recette : on mesure la valeur d'une peinture au degré de répugnance qu'elle inspire. Tel Soutine fait-il lever le cœur, comme à la vue d'une viande pourrie, c'est cela qu'il convient de louanger. A ce jeu, si l'on ne peut gagner à tout coup, du moins met-on des chances de son côté.

Dans ses pénétrantes analyses de la création littéraire, Roger Caillois peut écrire : « Tout roman qu'on respecte est aujourd'hui rébus de quelque manière, et il faut qu'il le soit pour qu'on l'estime ou pour qu'on examine s'il convient de l'estimer. » Ainsi des arts plastiques : qui veut peindre sans recherche de singularités ou effets de surprise risque de passer pour un académique prisonnier de formules surannées.

Le public se trouve en face d'exercices qu'à vrai dire il n'est pas du tout qualifié pour juger. Aussi méprise-t-il l'artiste — qui lui rend largement ce sentiment.

Ce désintérêt pour l'art moderne est d'autant plus sensible qu'il se manifeste parallèlement à une curiosité toujours plus vive et à un attrait de plus en plus répandu pour l'art tout court. La diffusion des reproductions fait pénétrer les chefs-d'œuvre à domicile. Jamais les musées ou les grandes expositions d'art ancien n'ont reçu tant de visiteurs. Les cours d'histoire de l'art, les discussions dirigées ou non, les ouvrages d'esthétique, ne furent jamais plus nombreux ni plus suivis.

Et ce mépris d'une si large proportion de Français paraît plus significatif encore dans un pays comme le nôtre qui possède aujourd'hui des peintres d'un renom éclatant et surpassant de beaucoup ceux des autres pays. D'ailleurs, si nous parlons spécialement des réactions de la population française, nous constaterons qu'ailleurs on ne réagit pas de façon très différente devant les esthétiques nouvelles.



Parce qu'on ne fait état que des ventes qui se rattachent au domaine de la spéculation beaucoup plus qu'à celui de la délectation, il ne faut pas conclure que les tableaux que nous ran-

geons, pour aller vite, sous le vocable « artistes français », ne soient pas l'objet d'un marché abondant. Ils ont des amateurs persistants. C'est même de ce côté-là que nous trouverions peut-être la clientèle la plus pure, celle qui dépense par goût et sans arrière-pensée de placement.

Je ne dis point que les enchères de l'Hôtel des Ventes et les prix proposés par les galeries ne provoquent d'incisives réflexions. « Tout de même, si ces peintures n'étaient que les grotesques badigeonnages que je vois, si elles n'avaient pas d'autres mérites, on ne dépenserait pas tant pour les acquérir. Les musées ne seraient pas sur les rangs. Les Américains ne feraient pas surenchère. C'est donc moi qui, ne suis pas assez doué pour les comprendre. » Voilà pour celui qui tient à maintenir son étiage intellectuel et mondain une manière de raisonnement.

Quant à l'homme de la rue, si vous voulez savoir ce qui lui plaît, allez dans la rue, justement, c'est-à-dire sur les trottoirs du Sébasto, de Montmartre ou du boulevard Saint-Michel. Les clairs de lune à l'indigo n'y sont éclipsés que par les couchers de soleil en gelée de groseille. J'ai fait aussi ma petite enquête près des grands magasins qui ont un rayon de peinture achalandé : c'est la nature morte, fruits ou paniers de chats pour la salle à manger, paysage ou scène de genre pour le salon, nu un peu égrillard pour la chambre à coucher, avec une petite section de sujets religieux pour la clientèle bien-pensante.

On sait ce que sont les chromos des calendriers des postes. Ce sont les « œuvres d'art » — et souvent les seules — qui pénètrent une fois l'an dans la plupart des intérieurs français. Voilà des années que nous cherchons à faire disparaître ces misères. Et nous nous heurtons toujours à l'honorable corporation des facteurs : « Le chiffre de nos étrennes est en jeu. Nous connaissons ceux à qui nous proposons nos calendriers et nous savons mieux que vous ce qui peut les satisfaire. »

Il n'y a pas très longtemps, je me suis longuement arrêté à une vaste exposition de peintures des cheminots de la S. N. C. F. qui se tenait à la gare de l'Est. On n'y voyait pas une locomotive, pas un train; on n'y trouvait rien sur la profession de ces artistes amateurs; mais des paysages, beaucoup de paysages, avec une prédilection pour les soleils couchants, et de

petites femmes qui cherchaient à retrouver la silhouette aguichante imposée par Jean-Gabriel Domergue; de ces braves gens qui avaient pris le crayon ou le pinceau, sans doute par goût et pour occuper sainement leurs loisirs, pas une œuvre ne reflétait le moindre aspect des préoccupations qui se sont fait jour depuis Cézanne, Gauguin ou Van Gogh. Je ne m'attendais certes pas à trouver là de l'art dit d'avant-garde. J'espérais toutefois y rencontrer peut-être çà et là une certaine saveur naïve, une part d'instinct, y découvrir une peinture qui eût rappelé un peu par exemple la veine d'Utrillo. Non. Tous semblaient avoir pris pour maîtres les peintres les plus artificiels et les moins valables de notre époque. Par le choix des sujets et par la facture, ce n'était pas seulement la médiocrité, mais comme une volonté appliquée à se détourner de l'enseignement de la nature et, sous un faux prétexte d'imitation et de vérité, d'en donner une transcription qui ne prenait pour référence que les truquages et les conventions dérisoires insinuées par la peinture commerciale depuis cent ans.

On me permettra encore un petit témoignage. Je recevais il y a quelque temps un employé de banque assez misérable qui, se croyant doué pour la peinture, voulait abandonner ses chiffres pour se consacrer à un art qui, disait-il, était sa passion. Il ouvrit ses cartons pour me demander mes avis et les « critiques sévères » auxquelles il se soumettrait sans réticence et qui décideraient de sa carrière. J'ai l'habitude, hélas! de ce genre de visites : un compliment sur un détail permet de faire passer les plus graves réserves. Mais cette fois, malgré toute ma bonne volonté appliquée à discerner dans d'insipides fadaises le petit côté méritoire qui aurait facilité l'énoncé d'une opinion désagréable, je n'en trouvais vraiment aucun. Je cherchai donc, le plus gentiment que je pus, à dissuader ce garçon de quitter le métier qui le faisait vivre. L'année suivante, je le vis revenir, cuirassé de velours à côte et l'œil satisfait. Il m'expliqua — non sans une ironie discrète destinée à humilier ma perspicacité — qu'il faisait des séjours dans les hôtels, sur la Côte d'Azur en hiver, en Bretagne pendant l'été, et qu'il peignait des paysages (qu'il ne me montra point) dont la vente près des touristes assurait largement son existence et lui laissaient même un agréable petit superflu. J'étais confondu. Et je pensais à la vie

de tant d'artistes pleins de foi, méprisant toute concession et qui, pour exprimer ce qu'ils sentent, parcourent des chemins jalonnés d'épines.

On pourrait allonger la liste des faits de ce genre. Quand toute galerie qui se respecte propose de la peinture au vitriol, le grand public demande de l'orgeat. Aussi bien, chacun dans sa sphère peut-il se rendre compte que les « tendances les plus actuelles de l'art moderne », comme écrit une de leurs zélatrices, n'exercent qu'une prise infime. On le sait. Mais on le tait. On veut se bander les yeux et s'étouffer les oreilles parce qu'on a fini par admettre que le secteur de diffusion de l'art contemporain étant ainsi limité, il est raisonnable de convenir une fois pour toutes que ce n'est pas si mal ainsi. On reste entre soi. Les échanges intellectuels ou autres qui s'opèrent entre groupes d'artistes du même bord, critiques, marchands et quelques amateurs de bonne volonté, constituent un champ d'action qui, somme toute, n'est pas sans attrait. Ce qui vit en marge du clan, n'est-ce pas tourbe d'ignares indignes d'entrer dans ce domaine privé que l'artiste doit avant tout conquérir?

Ce domaine, on ne saurait cependant le dire celui d'une espèce d'intelligentzia opposée à la masse inculte. Pour un Paulhan, un Eluard ou un Malraux, qui suivent ou précèdent les artistes dits d'avant-garde, combien voyons-nous d'esprits éminents qui témoignent de leurs antipathies et de leurs réprobations. On ne citera que les noms les plus célèbres. Paul Valéry, qui goûtait tant les arts, était l'un des plus sévères pour ceux de son temps. Il n'a cessé de déplorer l'imperfection de ceux qui « confondent l'exercice avec l'œuvre » et qui « ont pris pour fin ce qui ne doit être qu'un moyen ». On connaît les réactions d'un Giraudoux ou d'un Claudel. André Gide, qui ne passe point pour un sectaire, et qui admet l'esprit d'aventure, a mis parfaitement en lumière la grande déficience de la peinture moderne : « Que l'idée et le sentiment aient été bannis délibérément des arts plastiques, que la peinture ait résigné cet immense domaine de l'expression, qui pourtant était le sien propre, et qui ne pouvait être que le sien, c'est ce qui ne laissera pas d'étonner plus tard. Et peu m'importe si, dès lors, ce domaine n'est plus habité que par les peintres les plus médiocres et par des œuvres exécrables. Pour avoir trop bien compris que c'est

avec les beaux sentiments et les nobles pensées qu'on fait les pires œuvres d'art, le peintre a résolu de n'exprimer plus de pensées ni de sentiments du tout. Au surplus cette peinture décérébrée répond aux exigences d'un public impatient et de marchands spéculateurs. Tout cela marche de conserve. C'est à leur *insignifiance* que les œuvres de notre époque se reconnaîtront (1). »

Sans doute, cette « insignifiance » est-elle la principale raison qui écarte de la peinture un public qui veut avant tout qu'elle signifie quelque chose. « Je ne comprends pas », telle est la phrase qui revient toujours comme conclusion définitive de son jugement. On peut répondre que l'art n'est pas un objet de connaissance mais de délectation, et qu'un tableau qu'on voudrait résoudre comme un théorème se doit plutôt goûter comme un fruit. Il n'en est pas moins vrai que l'intelligence de l'œuvre ancienne ou moderne est, dans une certaine mesure, nécessaire à l'émotion. Les relations que nous avons avec elle dépendent de ce que nous savons d'elle, de son auteur, du milieu où elle a été créée et de ce qu'elle prétend signifier. Assistons au tête-à-tête des visiteurs avec les tableaux d'un musée. Il semble que l'émotion, l'exaltation ou la joie soient fonction de la connaissance — nous dirons même, au risque de passer pour un pion, qu'elles varient selon l'ampleur de l'érudition. C'est peut-être un phénomène particulier à notre civilisation occidentale imputable, comme le croit Malraux, à la découverte de la troisième dimension (car la peinture à deux dimensions agit surtout par rayonnement poétique sans préoccupation d'intelligibilité, de fidélité à la nature, bref, de ressemblance.) Mais là aussi, il faut bien convenir que cette poésie n'est vraiment sensible que si l'on est en sympathie avec le milieu qui l'a fait s'épanouir. Les statues soudanaises ont été considérées comme des poupées difformes et sans intérêt jusqu'à ce que certains artistes notoires y aient découvert les principes des déformations expressives et constructives qu'ils recherchaient eux-mêmes. Ajoutons que leur pouvoir se révèle d'autant plus puissant que nous connaissons mieux les raisons d'ordre rituel qui les justifient et les imposent aux populations

1. André Gide, *Poussin*.

à qui elles sont destinées. Ces raisons étaient parfaitement connues et senties par les hommes sauvages, tandis que les raisons qui déterminent le choix des formes et des couleurs chez un artiste d'aujourd'hui sont parfaitement inconnues et fort peu senties par nos hommes civilisés. Ne nous étonnons point si les images que l'on propose à nos contemporains leur paraissent surgies d'un monde étrange, qu'ils les regardent d'un œil surpris et le cœur dépaysé.



Ce n'est pas la première fois dans l'histoire du monde que l'art évolue vers une représentation de l'univers par signes symboliques et vocables abstraits; mais c'est sans doute la première fois que chacun façonne et assemble pour soi seul les syllabes de son langage personnel, et c'est la première fois que ce langage reste obscur ou hostile à ceux qui devraient l'accueillir et en profiter. Comment ne se sentiraient-ils pas égarés dans ce grouillement et ce désordre babéliens? Certes, toute forme de grand art implique des cheminements souterrains et des frémissements secrets, mais son champ d'action ne saurait se circonscrire dans un cercle d'initiés (plus exactement, elle peut être conçue pour des initiés et dégager cependant une sorte de phosphorescence sensible au plus grand nombre). Parmi les références abstraites que nous cherchons dans les chefs-d'œuvre à travers l'espace et le temps, nous nous livrons souvent à des sollicitations abusives, car ce qui peut nous paraître ésotérique ne l'était point au moment de sa création, du moins pour le groupe ethnique ou religieux qui l'avait fait naître. Bien qu'ils soient pour nous hermétiques, les signes à l'aide desquels l'artiste s'adressait à la communauté étaient clairs pour celle-ci.

Le sculpteur de masques polynésiens, le fresquiste des églises romanes faisaient œuvre magique ou religieuse. Ils offraient une représentation de l'homme et du monde qui demandait la communion de leurs frères. Qui oserait dire que nos artistes, dans leurs ateliers, vivent de cette complicité spirituelle? Je vois de jeunes peintres, poussés par le désir de répudier les formes stérilisées de l'art pratiqué en Occident depuis la

Renaissance, qui tentent de retrouver les inventions de Saint-Savin ou de Tavant. Ils en recueillent peut-être l'héritage formel dont ils composent à leur propre usage un système exclusivement plastique; mais c'est par l'épiderme, par l'enveloppe, qu'ils se rapprochent de l'artiste du moyen âge qui, s'adressant au peuple, cherchait moins à inventer un graphisme ou des rapports de tons qu'à traduire des symboles théologiques et à leur donner vie aux yeux de tous. Ce qui était socialement valable lorsqu'il s'agissait de métamorphoser en signes intelligibles les mystères de la Trinité ou de Dieu fait homme, ne l'est plus lorsque, par un chemin inverse, il s'agit de conférer mystère et inintelligibilité à la réalité quotidienne. La foi, source d'inspiration, conduisait à des sommets que ne devinent même pas ceux dont la seule foi est d'ordre pictural et qui s'ingénient à nous procurer des délectations surprenantes par un raffinement de couleurs juxtaposées dont un sujet banal est le prétexte.

Lorsque je parle de ce gouffre creusé entre la multitude et ce clan des initiés auquel je suis bien obligé de revenir, ce n'est pas l'art conçu en dehors du réalisme qui est seul en cause. Les controverses sur le figuratif et le non-figuratif qui opposent les artistes d'aujourd'hui paraissent bien secondaires lorsqu'on se trouve en présence de ce paradoxe inouï, et qui devrait bien davantage émouvoir les consciences, de cette inaccessibilité quasi générale à l'un ou l'autre des modes d'expression que leurs auteurs croient cependant nécessaire pour traduire leur message personnel et l'intime conscience de leur époque. Lorsque autour d'un Arp ou d'un Magnelli s'étalent des panoramas de cet art « abstrait » qu'un certain nombre de personnes averties considèrent comme la seule forme d'art valable de notre époque, le prix Hallmark déverse en France ses dollars à des peintres « concrets ». On peut épiloguer. Ce qui nous paraît le plus important c'est qu'aux yeux de l'immense majorité des hommes, l'expressionnisme déformant de ceux-ci n'est qu'affreuse grimace, tandis que les constructions irréalistes des autres ne représentent qu'amphibologies confuses, jeux indéchiffrables et sans beauté.

Là où le public cherche un montreur d'images, il trouve un plasticien. Il veut savoir ce qu'un tableau représente, et on lui

demande de ne s'intéresser qu'à la manière dont il est fait. Indifférent aux expériences techniques, quelle que soit leur virtuosité, l'œuvre seule et ce qu'elle exprime à ses yeux retient son attention.

Cette attitude vulgaire (qui est, somme toute, l'attitude normale du « vulgaire ») est pour l'artiste extrêmement indigne. Pour lui, les objets représentés n'ont guère que la valeur de ce qui passe entre les mains d'un prestidigitateur. Qu'on nous sorte un lapin, des poissons rouges ou des oriflammes, qu'importe : seule enchante la dextérité du manipulateur.

Mais la peinture n'est pas un art d'illusionniste. Celui qui regarde un tableau ne demande qu'à l'admirer, et s'il se heurte à des artifices, si ingénieux soient-ils, dont l'obscurité le rebute, il ne se posera pas nécessairement la question : « Comment peindre? » Il dira : « Pourquoi peindre? » Et les plus habiles commentaires n'arriveront pas à le convaincre si la peinture elle-même n'entraîne sa conviction.



Ce n'est évidemment pas sans raison que l'artiste s'est détourné du public et qu'il a fini par être indifférent à ses réactions pour se contenter des hommages de son clan. Depuis longtemps déjà, il n'y a plus d'esprit public dans le domaine des arts. Le nombre des véritables amateurs, de ceux qui veulent ou peuvent acheter de la peinture parce qu'elle leur plaît, est devenu extrêmement restreint. Il n'y a plus guère que des spéculateurs; et leurs mobiles ne sont pas de ceux qui peuvent influencer les arts en profondeur.

La foule paraît bien avoir perdu tout sens de la beauté. Le cadre dans lequel elle vit, les objets dont elle s'entoure indiquent suffisamment la qualité de ses goûts. Il n'est que de comparer un village d'autrefois à ses banlieues industrielles ou bourgeoises, une église médiévale aux cinémas ou aux cafés qui sont maintenant ses pôles de rassemblement, les anciennes sculptures populaires à celles de ses cimetières ou de ses places publiques pour mesurer l'effroyable avilissement. Comment l'artiste, qui déplore tout cela, pourrait-il tenir compte de l'approbation populaire? Comment éprouverait-il le besoin de

s'appuyer sur les suffrages de la foule? Ceux qui prétendent que l'art moderne doit aller au public, se mettre à sa portée, mesurent-ils l'inconvenance de leurs propos? Ce n'est pas seulement la conscience du créateur qui est en cause mais cette incompatibilité, cette distance et ces mornes étendues peuplées de laideurs. L'artiste traite le public avec tant d'insouciance et de désinvolture parce qu'il ne trouve plus chez lui les confidents de sa pensée. Un monde désolé les sépare qui semble impossible à franchir.

On a fini par pratiquer des formes d'art différentes à l'intention de groupes sociaux différents. Chaque milieu — nous ne disons pas précisément chaque classe sociale — réclame son style approprié, qu'il s'agisse d'un meuble, d'un « objet d'art » ou d'un tableau. Il est rare qu'un intérieur d'artiste ne comporte pas une vieille armoire paysanne, tandis que le paysan achète en ville une armoire fabriquée en série. Un ami du clan des initiés accrochera chez lui une nature-morte de Braque ou, s'il ne le peut, en épinglera à son mur une reproduction, mais cette nature-morte, même diffusée par l'impression en couleurs, n'en garde pas moins un caractère de rareté confidentielle et d'apparence presque clandestine. Rien de sa substance ne s'est insinué dans ces chromos : scène bretonne ou sapins sous la neige, qui ornent la chambre de la couturière. Ainsi le possesseur du Braque (ou de sa reproduction) et celui des sapins sous la neige considèrent-ils également le choix de l'autre comme une abomination.

Demander à l'artiste contemporain de se rapprocher du peuple est un leurre. Des abdications seraient extrêmement redoutables. Il ne s'ensuit pas que des pressions extérieures ne puissent rendre une telle éventualité menaçante. Le caractère inassimilable de l'art moderne est peu supportable pour les formes de gouvernement qui veulent faire régner une communauté de pensée chez les citoyens. Il est clair qu'un État dont le but est de tendre les énergies vers un même idéal et de les utiliser en formant un ensemble de convictions unanimes ne peut permettre toute licence aux expressions de l'art. L'écrivain d'abord, plus dangereux parce qu'il peut répandre des doutes sur l'orthodoxie doctrinale, doit se soumettre aux directives officielles. Ensuite, l'artiste est enveloppé d'un réseau de

recommandations et de conseils tutélaires qui ne tardent pas à se transformer en ordres dont la conséquence est l'élimination des récalcitrants. Un État qui a mis en tête de son programme le total dévouement et le sacrifice absolu de tous ses membres à la communauté, qui subordonne la conscience individuelle à la conscience civique, ne tarde pas à réprouver tout ce qui peut être considéré par lui comme un facteur de désagrégation sociale. Il s'en prend au style même de l'œuvre d'art; il peut même condamner tous les « sujets » qui ne contribuent pas à l'exaltation de sa mystique.

Dans tous les cas, il considère l'hermétisme de l'expression comme antisocial, puisque l'art, comme les autres activités nationales, loin d'être le divertissement d'une élite parasitaire, doit s'adresser à la masse populaire pour nourrir inlassablement son œuvre présente et à venir. Le mandarinat de la peinture irréaliste sera donc automatiquement rejeté du système communautaire parce que son ésotérisme la rend insociable et qu'il lui interdit en conséquence de célébrer comme il convient les exploits des héros et des maîtres. C'est pure logique. Philosophe, historien, poète, peintre, sculpteur, architecte ou musicien, nul n'a le droit de se réfugier dans un labeur luxueux et désintéressé : il doit servir — et selon des disciplines définies par une autorité qui prétend le défendre contre lui-même.

L'artiste européen, surtout depuis le romantisme, a de son activité une conception exactement contraire. Il a tendance à s'isoler dans la noble solitude où s'enfantent les œuvres de génie; il est un incompris, voire un maudit, rebelle à la société, à ses usages, à ses consignes. Au fond de lui fermente un désir plus ou moins avoué, plus ou moins affiché (contrebalancé souvent, il est vrai, par l'appât du gain et l'amour des honneurs) de se camper à la face de ses contemporains et de la postérité comme un martyr et un révolté. Bien des séditions verbales ou picturales n'ont pas d'autre origine.

De grandes confusions s'établissent à propos des œuvres de génie qui, bien que méconnues de leur temps, fécondent la postérité. Elles ne peuvent être vraiment jugées qu'avec le recul des années, elles ne vivent que par leur projection sur l'avenir. A propos de la Sonate de Vinteuil, Proust dit que « ce qui est cause qu'une œuvre de génie est difficilement admise tout de suite,

c'est que celui qui l'a écrite est extraordinaire, que peu de gens lui ressemblent ». Aussi bien ne parle-t-il que de l'œuvre exceptionnelle. Mais nos peintres incompris ne sont pas tous des génies d'exception, bien qu'ils se comportent comme tels et fassent un peu trop facilement appel au témoignage de la postérité pour se poser en précurseurs et se consoler de l'indifférence de leur temps. Ils croient ainsi échapper au présent. Dans la crise que traverse le monde moderne, la pensée de l'artiste ne trouve plus ses assises. Giotto était l'imagier populaire d'un siècle et d'un pays dont il reflétait les préoccupations d'esprit. Et les peintres qui, dans les Salons du XIXe siècle, proposaient leurs dioramas à l'admiration de la société bourgeoise ne faisaient autre chose que de traduire un idéal, qui, si bas placé qu'il fût, était tout de même un idéal social. Les toiles de Cormon ou de Detaille exerçaient sur le public une véritable fascination. On a tôt fait de dire que ces peintres-là n'étaient mus que par des préoccupations commerciales. Le désir d'obtenir le succès et de vendre cher ne leur était pas particulier ; ce désir légitime ne fut nullement étranger à un Gréco, à un Rubens ou à un Delacroix, il ne l'est pas non plus, que je sache, à un Matisse ou à un Picasso. L'idée que ces vastes ouvrages, qui leur coûtaient beaucoup de travail honnête, pouvait être une compromission ne les effleurait pas plus qu'elle n'effleurait Giotto.



Je sais bien, que, même si elle n'éveillait aucun écho, l'œuvre d'art devrait peser sur son époque de toute sa densité et de son devenir, comme une bombe dont les prodigieux effets ne sont qu'en puissance infléchit cependant le destin des nations. L'essentiel n'est-il pas que l'œuvre ait été créée, qu'elle existe selon la conscience de son créateur, puisque, pour lui, elle est un miroir où se reflètent son intelligence et son âme aux prises avec les puissances instinctives de son temps?

Il ne manque pas d'artistes pour se satisfaire de leur solitude et qui voient dans leur isolement un moyen, en se sauvant eux-mêmes, de sauver un monde matériellement voué à l'asphyxie et livré au désespoir. Peu importe que l'idéogramme

reste inintelligible s'il porte suffisamment d'agressivité secrète et d'intime passion pour imposer, par sa seule présence, ses vertus silencieuses. On pourra recommander au peintre d'abandonner le chevalet au profit de la fresque, de décrire l'événement, de peindre pour l'usine, que sais-je encore? Je ne pense pas que de telles injonctions changent quoi que ce soit aux destinées de l'art.

Je ne crois d'ailleurs pas davantage que certaines contraintes lui soient néfastes lorsqu'il les tient pour légitimes. Les plus grands maîtres furent peintres officiels et travaillèrent un peu comme des tâcherons pour des confréries, des ordres, des princes, sans que leur génie fût troublé pour autant. Les disciplines, fussent-elles académiques, n'ont jamais interdit à une personnalité forte de livrer son message.

Croit-on faire progresser l'art de peindre en construisant des théories ou en renouvelant des sujets? Pendant des siècles, le monde chrétien a inlassablement repris des Nativités ou des Crucifixions, auxquelles chaque génération donnait forme nouvelle, sans que la monotonie du thème empêchât l'œuvre d'être accordée à son époque. L'actualité d'une peinture est dans les sens du peintre, dans ses inclinations, dans sa vie intérieure.

Les défaillances de l'esprit public, ses erreurs passées et présentes ne sont rien à côté de ce drame qu'est l'absence d'esprit public. L'art est un phénomène social, et celui qui ne tient pas compte d'une société avec laquelle il doit vivre en échanges matériels et spirituels, d'une masse humaine qui est son humus, risque les pires égarements. Si nous lui demandons pour qui il peint, il ne saura que répondre; la question peut même lui paraître absurde tant est perdu le sens de la solidarité avec le corps social.

Quoique bien armées, bien défendues, conscientes de leur force et de leur droit à s'exprimer comme elles l'entendent, nos petites congrégations picturales ne sachant plus à qui s'adresser ne s'adressent plus qu'à elles-mêmes. De là ces repliements sur leurs rêves, leurs cauchemars et toute cette frange de la conscience que ne vient plus contrôler la raison; et ces messages énigmatiques si décevants pour qui n'est pas préparé à les recevoir. Nul ne peut nier les nécessaires vertus de l'esprit de

recherche, cet indispensable levain de la création. Mais, lorsque l'homme-chercheur se satisfait de ses seules recherches et qu'il se prend trop à son propre jeu, il n'aimante plus l'homme-spectateur qui, lui, demande à reconnaître son image et l'image du monde.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

La gérante : SIMONE TOURNIER.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Juillet 1949.
Dépôt légal : 3e trim. 1949.

